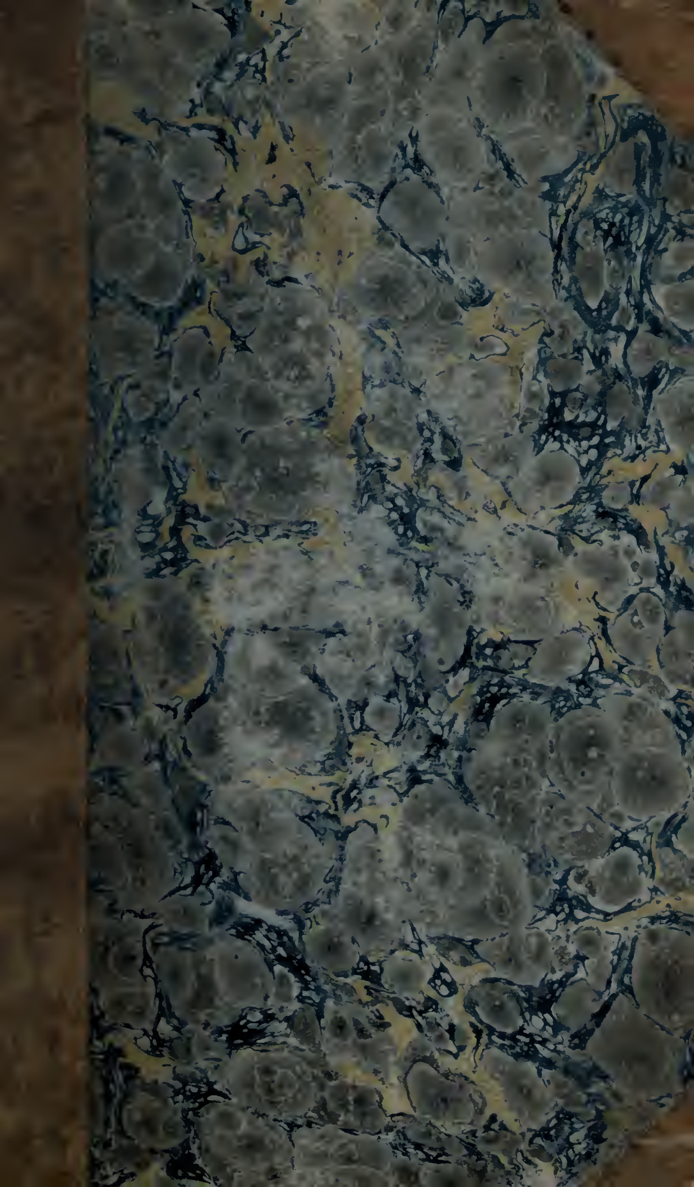


L'HONNÊTE HOMME,

OU

LE NIAIS,

HISTOIRE DE GEORGES DERCY

ET DE SA FAMILLE.

PAR L.-B. PICARD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TOME SECOND.



PARIS,

BAUDOUIN FRÈRES, ÉDITEURS,

RUE DE VAUGIRARD, N°. 36.

1825.

L'HONNÊTE HOMME,

OU

LE NIAIS.

CHAPITRE PREMIER.

DIVERS PROJETS SUR GEORGES.

GEORGES était placé près d'un ministre; il allait se trouver riche de plus d'un million; que d'autres auraient été éblouis! il ne le fut pas. Il appréciait sans doute tous les avantages de sa situation; mais de plus en plus il se persuadait que le véritable bonheur ne peut prendre sa source que dans nos affections. En pensant qu'il était riche,

il regrettait encore plus sa mère : oh ! qu'il aurait été heureux de la faire jouir de cette grande fortune ! Son crédit près du duc était loin de valoir à ses yeux l'amitié de son cher Dharville ; de tous les biens qui lui étaient échus, cette amitié était le plus précieux pour lui. Quelquefois, se livrant à un vague et doux espoir, il rêvait aux autres affections qui pourraient encore par la suite embellir sa vie ; quel surcroît de bonheur il goûterait quand il serait époux et père !

Ce fut Dharville qui, bien plus joyeux que Georges de la fortune imprévue de son ami, en donna le premier la nouvelle au duc de ***. Son excellence eut la bonté d'adresser à Georges ses félicitations ; puis, réfléchissant qu'un petit emploi au secrétariat particulier d'un ministre n'était plus suffisant pour un riche héritier : « Monsieur » Dercy, » lui dit-il d'un ton moins fier et plus amical que de coutume, car la fortune de l'homme à qui l'on parle a de l'influence,

même sur les gens d'esprit, même sur les ministres; « riche, comme vous allez l'être, » il ne tient qu'à vous de vous ouvrir une » brillante carrière, et je m'offre volontiers » à vous y guider. Voulez-vous être tout-» à-fait des nôtres? vous attacher bien fran-» chement, bien entièrement à nos opi-» nions? je vous fais nommer maître des » requêtes. Avec votre mérite, vous ne » pouvez manquer de vous distinguer dans » le conseil, et d'être avant peu secré-» taire de légation, préfet, peut-être » plus. » Georges répondit modestement qu'il ne se sentait aucun goût pour ce qu'on appelle une carrière brillante, que cependant il était loin, parce qu'il avait de la fortune, de vouloir mener une vie oisive, qu'il remerciait M. le duc de ses offres généreuses; mais que tous ses désirs se trouveraient satisfaits en restant dans une place obscure et utile : « Celle que j'occupe me » convient; je me crois capable d'y rendre » des services, et je ne souhaite pas la quit-

» ter. Seulement, » ajouta-t-il en souriant, « je prie votre excellence de ne jamais me » proposer un travail qui ne s'accorde pas » avec mes principes; dans une admini- » stration aussi étendue, je peux encore » trouver à faire quelque bien sans me » mêler des querelles politiques. » Le duc était tout surpris et un peu piqué d'avoir fait des avances aussi positives à un jeune homme et de les voir repoussées. Cet homme d'état, si fier et se croyant si heureux du rôle qu'il jouait dans le gouvernement, se trouvait en présence d'un jeune homme qui dédaignait ce qu'il avait recherché, ce qu'il recherchait encore avec tant d'ardeur. Il éprouvait tout à la fois une espèce de pitié pour les idées modestes et rétrécies de Georges qui rejetait une occasion aussi favorable de s'avancer, une estime involontaire pour le caractère de ce même Georges qui ne voulait pas sacrifier sa conscience à son ambition, et enfin une espèce de dépit contre lui-même qui était

bien loin de se sentir au fond du cœur la même philosophie. Il connaissait déjà trop bien la fermeté, ou plutôt, comme il l'appelait, l'obstination de Georges, pour lui faire de nouvelles instances, et cachant tous les sentimens qui l'agitaient : « Vous » êtes bien dupe, mon cher enfant, » dit-il d'un ton railleur, « n'en parlons plus. » C'est ainsi que le millionnaire Georges Dercy resta dans la petite place occupée jusque-là par le même Georges Dercy très-mince propriétaire.

Les co-héritiers de Georges passèrent deux mois en province : pendant ces deux mois, il n'y eut pas un seul jour sans une ou plusieurs discussions bien aigres, bien violentes entre eux. Le partage de la succession du banquier fut enfin terminé ; on prétend qu'ils ne purent s'arranger qu'au moyen de quelques petites concessions faites sur la part de Georges par son fondé de pouvoir. Après le partage, les disputes continuèrent ; l'amitié ne revint pas. Ils étaient

accourus ensemble; chacun voyagea de son côté pour retourner à Paris.

Cette subite fortune avait opéré un assez singulier changement dans messieurs Dupré et La Morinière : tous deux avaient été jusque-là fort avides, ils ne cessèrent pas de l'être; mais Dupré qui, par calcul, avait été vain, fastueux et même prodigue, devint avare et ladre. La Morinière, jusque-là fort économe, devint tout à coup prodigue; il se piquait de suivre l'exemple de son fils qui ne songeait qu'à dépenser. Dupré conserva son cabinet d'affaires; La Morinière se jeta dans de grandes opérations de bourse. Pour M. de Saint-Firmin, depuis cette grande fortune, il était rêveur et soucieux : il avait cédé sa maison de santé à un jeune confrère; mais il continuait son état de médecin. Il semblait avoir encore plus d'ardeur à chercher des malades, même dans les petites classes; il visait à se faire une réputation d'homme charitable, de philanthrope; il avait autorisé

sa femme à prendre un équipage, à déployer un grand luxe, et lorsqu'elle le pressait de renoncer à sa profession dont il n'avait plus besoin, à peine lui répondait-il : le docteur paraissait méditer de grands projets.

Malgré les concessions faites sur la part de Georges, il se trouva possesseur de plus de cinquante mille francs de rente. Malgré la promesse qu'il avait faite dans un premier mouvement, il avait hésité à confier le soin de ses affaires à son cousin Dupré; il s'y décida toutefois, tant pour lui faire plaisir que pour échapper à l'ennui qu'entraîne l'administration d'une grande fortune; il avait seulement gardé entre ses mains une somme considérable en argent comptant qui lui avait été remise après le partage: elle se montait à quatre-vingt-dix mille francs. Il crut devoir employer d'abord une partie de cette somme à dégrever d'hypothèques, et même à augmenter la petite propriété patrimoniale qui était toujours affermée à Claude Lallemand; il fit

un voyage au pays. Non content de louer à un prix modéré ces nouvelles terres toujours au même fermier, il lui fit un prêt pour le mettre en état de défricher quelques terrains incultes. « Pauvre imbécile! » disaient ses parens, « au lieu de tirer parti » de ses fonds, le voilà qui ne pense qu'à » enrichir son fermier! » Georges revint à Paris; il cherchait un emploi de ce qui lui restait des quatre-vingt-dix mille francs; Dupré le pressait de joindre la somme à ses autres capitaux et d'accumuler les intérêts; un architecte proposait de lui bâtir une petite maison charmante dans un nouveau quartier; son ami Dharville lui conseillait de suivre son exemple, de jouer, d'avoir des maîtresses; quelques demoiselles de l'Opéra et des autres spectacles lui faisaient des agaceries: Georges ne se laissa gagner ni par ces agaceries ni par ces conseils.

Un jour, son cousin La Morinière lui amena un spéculateur, un homme à grandes vues, qui lui offrait un intérêt consi-

dérable de son argent. La Morinière lui-même avait placé des fonds dans la vaste entreprise du spéculateur; c'était une affaire superbe; il y avait des sûretés, des garanties; c'est ce qu'on essaya de démontrer à Georges; il en parut convaincu; il croyait à la solidité et aux bénéfices de l'entreprise; mais il refusa d'être un des actionnaires. L'intérêt considérable qu'on lui faisait entrevoir répugnait à sa délicatesse, puis il lui semblait qu'il y avait dans le fond de la spéculation une espèce de monopole; il se serait reproché d'y tremper. Le soir même du jour où on lui avait fait cette magnifique proposition, un homme de son pays vint lui parler d'un de leurs compatriotes qui faisait un tout petit commerce, et qui se trouvait fort en peine par suite de circonstances fâcheuses; Georges lui prêta ses fonds, quoique le petit marchand ne pût offrir d'autre garantie que son industrie et sa probité. Dieu sait comme ses parens haussèrent les épaules en appre-

nant ce dernier trait! La Morinière, surtout, était indigné. Quelques mois se passèrent. L'entreprise dans laquelle on avait voulu intéresser Georges manqua tout à coup, malgré les sûretés et les garanties; le grand spéculateur, l'homme à hautes vues disparut : le petit marchand que Georges avait obligé était exact à faire tous les mois, selon sa convention, un petit remboursement partiel. Georges avait déjà touché une portion de son capital, et il était sans inquiétude sur le reste : le cousin La Morinière avait perdu tous les fonds qu'il avait placés chez le grand spéculateur.

M. de Saint-Firmin confia enfin ses projets à sa femme. Un soir, elle le pressait avec encore plus d'instance de quitter son état ou au moins de ne plus l'exercer qu'en amateur : « Laissez, » lui disait-elle, « laissez les pauvres malades à » vos pauvres confrères, et ne voyez que » des personnes de distinction. Ah! mon- » sieur, c'est vous qui bien plutôt que

» Georges étiez né pour les brillans emplois
» de l'administration. Vous désiriez tant
» vous pousser auprès des grands et des mi-
» nistres : comment se fait-il que, depuis
» notre héritage, vous sembliez plus atta-
» ché à cet état qui vous pesait quand nous
» n'avions rien? » — « Madame, madame, »
répondit-il ; « comment ne devinez-vous pas
» à ma conduite que j'ai la tête toute rem-
» plie de hautes et vastes combinaisons?
» que me parlez-vous des grands et des mi-
» nistres? Déjà lorsqu'il me fallait courir
» dans les châteaux circonvoisins de ma
» petite ville, j'éprouvais pour eux un dédain
» qui me faisait d'autant plus souffrir que
» j'étais obligé de le renfermer. A quoi
» m'ont mené toutes vos obséquiosités,
» toutes mes prévenances, toutes mes com-
» plaisances pour les grands de l'ancien
» temps, du temps de l'empire et du temps
» actuel? Dans quel état d'infériorité ne me
» tenaient-ils pas près d'eux? Le moment
» de faire la cour aux gens dont vous me

» parlez est passé pour nous. Vous avez
» raison, je suis né pour occuper de hauts
» emplois; mais croyez-vous qu'à présent
» j'irai solliciter près de ces grands dont
» j'ai tant à me plaindre! Non, madame;
» je veux être utile àmon pays, et j'ai à
» me venger. Savez-vous le grand projet
» qui m'occupe? j'aime la liberté, l'indé-
» pendance, la gloire de ma patrie; j'ai
» quarante ans et plus, j'ai acquis une pro-
» priété dans ma ville natale, où j'établis
» mon domicile politique; l'époque des
» élections approche; je proclame mon
» opinion qui, je viens de vous le dire, est
» toute libérale; je me jette dans le parti de
» l'opposition, et je suis nommé député.» —
« Député! Ah! monsieur, je m'incline de-
» vant vous; voilà une ambition vraiment
» honorable! Je conçois, je devine main-
» tenant votre marche, votre tactique;
» continuez; vous avez l'âme si belle!
» voyez les riches, voyez les pauvres; ayez
» des malades pour avoir des suffrages. Je

» vous seconderai, je cabalerai, je me fe-
» rai l'amie de toutes les personnes qui peu-
» vent nous servir. » — « Que j'aime à
» vous voir partager mes nobles sentimens!
» maintenant, écoutez-moi : savez-vous
» sur qui je compte le plus pour réussir ?
» sur Georges.... » — « Georges ! » —
« D'abord, il est électeur, et quoiqu'il soit
» attaché à un ministre, j'aurai sa voix
» comme celles de mes deux autres neveux;
» vous le connaissez, ce bon Georges, il a
» des idées d'honneur qui nous ont sou-
» vent paru niaises et exagérées, mais qui le
» rendent incapable d'immoler à des consi-
» dérations ambitieuses son opinion et sa
» tendresse pour sa famille. J'espère d'ail-
» leurs tirer de lui un bien plus grand parti :
» je veux le marier. » — « Le marier ! » —
« Oui! à la fille d'un riche libéral, ayant
» de grandes propriétés et une grande in-
» fluence dans notre arrondissement, en
» sorte que le mariage de Georges me ga-
» gne la voix du beau-père, et les voix de

» tous les amis du beau-père; mon choix est
» fait. » — « Et quel est-il? » — « C'est ma-
» demoiselle Dubrocard. » — « Comment!
» cette fille impertinente d'une mère plus
» impertinente encore, qui jusqu'ici ont
» eu l'air de nous mépriser? » — « Oui,
» madame, la fille de M. Dubrocard, rece-
» veur général des finances qui n'habite
» presque jamais le département où est
» située sa recette, qui la fait faire par un
» commis, qui mène à Paris le train d'un
» véritable financier, l'hiver, dans un ma-
» gnifique hôtel, l'été, dans une maison de
» plaisance, un château à deux lieues de la
» ville, qui a un crédit immense dans notre
» pays, tant par la fortune qu'il possède
» que par les principes qu'il affiche; car,
» tout employé qu'il soit par le gouverne-
» ment, c'est un libéral prononcé : dans
» ces hautes places de finances, et quand
» on est riche comme lui, on peut se
» montrer indépendant sans danger. » —
« Je me rends, monsieur, je conçois qu'en

» effet... J'ai peut-être eu tort de mal pen-
» ser de cette demoiselle.... Elle est fort
» belle, un peu prétentieuse; mais fille
» unique, très-riche.... C'est un excellent
» parti pour notre neveu. »

Le lendemain même de cette conférence, le docteur envoya prier Georges de lui faire l'amitié de venir déjeuner avec lui. Sa tante, lui écrivait-il, avait à l'entretenir d'une affaire très-intéressante. Georges s'empressa de se rendre à l'invitation. « Eh bien, » mon cher Georges, » dit, après le déjeuner, madame Saint-Firmin qui était convenue avec son mari d'aller directement au fait, « à présent que vous êtes riche, est-ce que vous n'allez pas bientôt songer » à vous marier? » — « Moi! » répondit Georges tout surpris de la question. — « Oh! oh! » dit le docteur en riant, « tu te troubles à ce seul mot? » — « Je vois » ce que c'est, » reprit madame Saint-Firmin, « notre cher neveu pense à ses an» ciennes aventures, à cette pauvre Alexan-

» drine Dégodet qui, depuis, n'en est » pas moins devenue notre nièce, à cette » Élisa, dont il s'était si imprudemment » épris. » L'ancien tuteur, prenant alors une gravité doctorale, félicita Georges d'avoir échappé dans le temps à ces deux unions, qui toutes deux auraient été fort ridicules. « Il ne s'agit plus aujourd'hui, » continua-t-il, « de se laisser entraîner par » le désir de s'enrichir, ou par une folle » passion de jeune homme. Georges est » riche, il est raisonnable; il lui faut une » demoiselle convenable sous le rapport de » la fortune, de l'âge, surtout aimable, » vertueuse et bien élevée. » Georges écoutait sans répondre. M. Saint-Firmin finit son discours en lui demandant s'il serait disposé à prendre la femme que lui proposerait son oncle, son ami, qui le considérait toujours comme un cher pupille, qui ne cesserait jamais de l'aimer comme un fils. Georges réfléchit quelques momens; puis il dit : « Il me serait doux d'avoir une

» compagne: plusieurs fois j'ai rêvé aux » qualités que je voudrais trouver dans ma » femme; et... vous l'avouerai-je? » ajouta-t-il en souriant, « je me suis créé un mo» dèle idéal que probablement je ne ren» contrerai pas. Non, au milieu même de » ma folle passion pour la perfide Élisa, » je ne croyais pas l'avoir trouvé; mais » enfin elle en offrait quelques traits à mes » yeux éblouis; elle a pris soin elle-même » de m'éclairer; j'ai été cruellement désa» busé! » Ici, Georges ne put retenir un soupir. « Maintenant, » continua-t-il, « ne » pouvant espérer de voir se réaliser pour » moi le modèle que je me suis fait, je » n'exigerai point dans la femme que j'é» pouserai des qualités extraordinaires, et » je ne suis pas éloigné d'accepter celle » qu'en bons parens, vous aurez choisie pour » moi. » Le docteur fut enchanté de la conclusion de Georges. Il lui parla aussitôt de la fille unique de monsieur le receveur général des finances Dubrocard. Madame

Saint-Firmin et son mari ne tarissaient point sur l'éloge de cette jeune et riche héritière. « Ce qui est vraiment fort heureux, » disait madame Saint-Firmin; « c'est qu'elle » a comme vous l'imagination un peu ro» manesque. De nombreux partis se sont » présentés; elle les a tous refusés. Il lui » importe fort peu qu'on ait de la fortune, » de l'esprit, des grâces, le ton du monde, » un haut rang dans la société; ce qu'elle » veut par-dessus tout, c'est de l'âme, des » sentimens élevés, de la tendresse, et je » ne doute pas qu'elle ne vous donne la » préférence. » Georges, sans prendre aucun engagement, remercia son oncle et sa tante, et leur montra des dispositions favorables.

En sortant de chez M. Saint-Firmin, il courut chez son ami Dharville; il désirait s'entretenir avec lui de la proposition qui venait de lui être faite. Pour causer plus long-temps en liberté, il invita Dharville à faire avec lui un tour de promenade

et à dîner ensuite tête-à-tête chez un restaurateur. Dharville ne put accepter; il devait partir incessamment pour une terre que son père possédait aux environs du Havre ; il avait à faire de nombreuses visites et de tendres adieux. Cela n'empêcha pas Georges de lui faire quelques questions sur mademoiselle Dubrocard et sa famille. Dharville avait aperçu la demoiselle au spectacle, dans des bals ; il savait que le père, prodigieusement riche, et très-vain de sa fortune, avait la réputation d'un honnête homme ; que la mère, suivant l'habitude des dames de finance, aimait beaucoup à se donner des airs de qualité; la demoiselle lui avait paru très-belle. Au premier aspect, l'idée de M. Saint-Firmin lui semblait fort convenable.

Après avoir embrassé son ami, Georges s'éloigna, doucement préoccupé de ce projet de mariage; plus il y songeait, plus il éprouvait le désir de voir mademoiselle Dubrocard. Il passa un instant au ministère

où il ne trouva aucun ouvrage qui le retînt ; il alla se promener solitairement. Vers cinq heures, il entra chez un restaurateur des environs des Tuileries. En s'asseyant à une table, il aperçut à une autre table, presque en face de la sienne, un homme d'une figure agréable, modestement vêtu, et mangeant avec un grand appétit. Il semblait à Georges que les traits de ce personnage ne lui étaient pas inconnus; il l'examina plus attentivement : c'était M. Ferdinand Dauvert son ancien camarade de classe, ce fils d'un gentilhomme tourangeau qui lui avait joué tant de tours à l'école centrale d'Orléans.

CHAPITRE II.

HISTOIRE D'UN CAMARADE DE COLLÉGE.

Ici, chers lecteurs, nous croyons devoir interrompre l'histoire de Georges pour vous raconter ce qui était arrivé à M. Ferdinand Dauvert, depuis qu'il était sorti de l'école centrale.

Il y a des gens à qui l'expérience vient de bonne heure; malheureusement, cette expérience précoce ne les mène pas toujours vers le bien! Tandis que Georges s'obstinait à ne se permettre aucune action, aucune pensée qui ne fût conforme à la morale, quoique ses parens ne cessassent de le porter à ne considérer que son intérêt, en lui répétant : « cela se fait tous

» les jours; voilà ce que tout le monde » fait, » M. Dauvert avait cru reconnaître la vérité de ces divers axiomes que Georges ne voulait pas mettre en pratique : « Le sa- » voir-faire vaut mieux que le savoir. La » morale doit se taire devant l'intérêt. Trop » de conscience est une sottise. L'industrie » réussit mieux que la vertu. *Virtus lau- » datur et alget.* »

Encouragé par les succès qu'il avait obtenus dans ses fredaines et dans ses travaux scolastiques, en profitant des secours en tout genre de ses camarades et surtout de ceux du modeste Georges, M. Dauvert pensa qu'il lui serait utile et facile de jouer dans le monde le même rôle qu'au collége. Grand amateur de la chasse et plein d'un amour-propre désordonné, il considérait tous les hommes auxquels il avait à faire comme des lévriers qu'il devait instruire à rabattre le gibier, et à l'amener sous son fusil. D'autres fois, quoique très-jeune encore, il se comparait à un vieux cerf qui, pressé par

les chasseurs, fait lever un jeune cerf novice, rompt la voie et s'échappe, tandis que les chasseurs trompés poursuivent le jeune animal que le rusé a relancé lui-même. En observant l'ardeur avec laquelle presque tous les hommes courent après les richesses, les honneurs, les places, les plaisirs, sans règle, sans mesure et sans frein : « Eh! pourquoi donc, » se disait-il, « ne » chercherais-je pas à ravir ma part du gâ» teau, par les mêmes moyens qu'emploient » tous les autres? » En voyant cette multitude de sots qui n'en sont pas moins ardens dans leurs passions : « Eh! pourquoi » jouerais-je le rôle de Raton, ce chat im» bécile qui se grille les pates pour tirer » les marrons du feu? Ne vaut-il pas mieux » imiter Bertrand, ce singe adroit et spi» rituel qui croque tranquillement les mar» rons que son camarade prend la peine de » mettre à sa portée?.... » Un jeune homme va loin avec une telle morale; c'est elle qui parmi les grands et les princes enfante les

despotes, les oppresseurs, les conquérans, et, selon l'expression de Bossuet, les ravageurs du monde; c'est elle qui, parmi les petits, fait naître les aigrefins et les filous, les voleurs et les brigands : notre ami Dauvert n'alla pas si loin que d'autres; il ne fut ni voleur ni conquérant; mais plus d'une fois il mérita d'être rangé dans la classe des gens d'esprit qu'on a désignés long-temps sous le nom de chevaliers d'industrie.

En sortant du collége, il était retourné dans la petite ville de la Touraine où son père, à son retour d'émigration, avait recouvré une mince propriété; il avait à peu près trois mille francs de rente; mais, sur ces trois mille francs, il lui fallait servir une pension viagère de douze cents francs à l'ancienne maîtresse de son père; les actes avaient été si bien rédigés en faveur de cette femme qu'il était impossible à Dauvert de se soustraire au paiement. Il annonçait déjà toutes les inclinations qui

avaient contribué à ruiner son père; il aimait beaucoup les dames; il se livrait à ses plaisirs avec une espèce de frénésie ; il allait à la chasse, montait à cheval, fréquentait les cafés et les billards. Comment put-il subvenir à tous ces passe-temps dispendieux ? il fit des dettes. Comment parvint-il à les payer et à trouver les moyens d'en faire de nouvelles ? Il eut l'esprit de s'attacher à une vieille coquette de la ville, fort riche et fort généreuse, et lui-même alors put se montrer prodigue et dissipateur avec les jeunes beautés qui voulaient bien se rendre à ses brûlantes protestations de tendresse.

Cependant, fils d'un ancien gentilhomme, plus fier de sa noblesse passée que les gentilshommes de l'empire ne l'étaient de leur noblesse récente, bien fait, joli garçon, plein d'audace et de jactance, M. Dauvert donnait le ton à tous les élégans, à tous les libertins de la ville; il se proclamait leur maître : on le reconnaissait pour tel, et

on se faisait une gloire de suivre ses leçons et ses exemples. Il revenait seul de je ne sais quelle partie de plaisir à la campagne; son cheval se déferra; il s'arrêta dans un village à la porte d'un maréchal. Tandis que le garçon maréchal se mettait en besogne, il aperçut à la fenêtre d'une maison voisine, assez élégamment bâtie, une jeune dame dont la beauté le frappa. Il apprit que c'était la femme de M. de La Renaudie, vieux gentilhomme fort jaloux qui, obligé d'aller suivre un procès à la cour impériale de Dijon, avait cru devoir reléguer, pendant son absence, sa jeune moitié dans ce village, sous la surveillance de sa sœur, mademoiselle de La Renaudie. Cette demoiselle de La Renaudie, vieille fille de plus de quarante ans, ancienne chanoinesse, remplissait scrupuleusement les intentions du mari; elle était pour sa belle-sœur une duègue impitoyable. Le garçon maréchal, qui donnait ces renseignemens à Dauvert, ajoûta en riant avec malice que la

vieille fille ne se montrait si rigide que parce qu'elle avait appris par sa propre expérience, combien les cœurs des femmes et des filles sont susceptibles de prendre feu aux doux propos des galans : « Et qui » sait, » continua-t-il, « s'il n'y a pas dans » la sévérité de la demoiselle quelque dépit » de ne plus inspirer de tendres sentimens » pour son propre compte ? »

Le lendemain, Dauvert monta de nouveau à cheval ; il se dirigea vers le village où il s'était arrêté la veille. Avant d'y entrer, son cheval avait encore perdu un de ses fers ; mais, cette fois, c'était M. Dauvert lui-même qui l'avait déferré pour avoir un prétexte de causer avec le garçon maréchal. Après s'être plaint, en riant, de ce qu'il appelait son nouvel accident, il prit encore des informations sur la jeune dame. Ce jour-là, elle ne parut point à la fenêtre ; mais il la vit sortir de la maison, accompagnée de la belle-sœur ; il sut que, tous les jours, à la même heure, elles al-

laient faire une promenade dans un petit bois voisin du village. « Ah ! » se disait Dauvert, en retournant à la ville, » si je pou- » vais trouver un amant à la vieille, la jeune » serait moins surveillée. »

Il y avait parmi les aimables libertins dont M. Dauvert se disait le maître, un certain Bonaventure Godinot, fils unique d'un épicier-droguiste, qui se dépêchait de dépenser l'argent que son père avait mis trente ans à lui amasser; il était un peu sot, très-fat; il s'était vanté à tort de plusieurs bonnes fortunes, et aspirait à en avoir de véritables, surtout parmi les dames de qualité. Dauvert, qui appelait le fils de l'épicier son élève chéri, lui parla de mesdames de La Renaudie; il ne cacha pas à son ami qu'il était ardemment épris de la dame; mais, en même temps, il fit un éloge pompeux de la belle-sœur, encore jeune, fraîche et ci-devant chanoinesse. A ce portrait, à ce mot d'ancienne chanoinesse, Godinot s'enflamme. Quelle gloire pour lui,

s'il peut obtenir les bonnes grâces d'une demoiselle de si haute naissance ! C'est lui qui propose une course à cheval, sur-le-champ, vers le village habité par les deux dames. Justement, c'était l'heure de la promenade dans le petit bois. Au premier aspect, Godinot est ébloui des charmes de madame de La Renaudie ; mais Dauvert lui avait déclaré qu'il y songeait, et l'élève Godinot se sentait un si grand respect, tant de déférence, tant de reconnaissance pour son maître, qu'il s'empressa de détourner ses yeux de la jeune femme, pour les porter amoureusement sur la belle-sœur ; il trouvait à la ci-devant chanoinesse un reste de jeunesse et un air de qualité qui l'enchantaient.

Dirigé par maître Dauvert, M. Godinot retourna souvent au village ; il trouva le moyen, à force de cajoleries et d'argent, de gagner la servante de mesdames de La Renaudie. Cette fille, qui s'était montrée d'abord intraitable, croyant que le jeune homme en voulait à sa jeune maîtresse,

fut bien surprise et manqua d'éclater de rire, en reconnaissant que c'était à la respectable belle-sœur qu'il adressait ses vœux. Elle promit de le servir, elle se chargea de tendres missives auxquelles elle obtint qu'on répondît. Dauvert ne s'était pas trompé dans ses conjectures. Dès que la sensible belle-sœur se vit l'objet des poursuites d'un jeune soupirant, toute occupée du soin de résister pour son propre compte, elle fut bien moins revêche, bien moins sévère, bien moins gênante pour madame de La Renaudie. Dauvert accompagnait toujours son ami dans les promenades du petit bois; c'était là qu'on se rencontrait; tandis que Godinot racontait à la ci-devant chanoinesse son douloureux martyre, Dauvert racontait le sien à la jeune dame. Cette jeune épouse d'un mari vieux, jaloux, absent, pouvait-elle rester long-temps insensible aux discours d'un jeune homme aimable, galant, plein de grâces et de sensibilité.

Enfin, l'heureux Godinot obtint d'être

reçu dans la maison même de la faible chanoinesse ; son fidèle Dauvert y vint avec lui. Pour dérouter la médisance, c'était le soir, à la brune, que nos deux galans, nos deux chevaliers errans allaient rendre visite à leurs dames. Avant de partir pour ces mystérieuses entrevues, l'avantageux Godinot ne manquait pas de laiser entendre dans les réunions où il se trouvait avec les jeunes gens de la ville, que Dauvert et lui allaient dans un château isolé où ils ne pouvaient s'introduire que par une porte secrète, à la faveur des ténèbres, près de deux dames de la plus haute qualité, charmantes, sensibles, auxquelles ils avaient eu le bonheur d'inspirer le plus touchant amour. Pour arriver chez les dames par la porte dérobée, il fallait traverser une petite rivière, il fallait tromper un jardinier, il fallait que l'officieuse femme-de-chambre trouvât le moyen d'éloigner un gros chien. Un jour, le jardinier les avait poursuivis comme des voleurs; Dauvert avait lestement

pris les devans ; mais le jardinier avait atteint et frappé Godinot, qui n'avait prévenu un second coup qu'en donnant de l'argent au brutal paysan. Un autre jour, le chien avait aboyé, et d'un coup de dent avait emporté la basque de l'habit de Godinot, qui n'avait échappé à une seconde attaque, qu'en fermant précipitamment sur lui la porte d'une salle basse. Un autre jour, en voulant s'élancer du bateau, Godinot était tombé dans l'eau, avait failli se noyer, et était arrivé près de sa belle, en grelottant et tout mouillé; mais combien il était dédommagé de tous ces petits malheurs par les tendres soins, par l'amour de l'aimable chanoinesse! Avec quel orgueil, en affectant de se montrer discret, il faisait toutes ces indiscrétions! Le bon Godinot ne s'apercevait point qu'il donnait matière à rire à ses dépens, en révélant à ces jeunes gens bien au courant de l'aventure, tout le bonheur dont il jouissait près d'une femme de plus de quarante ans, tan-

dis que son adroit compagnon, qui avait mis si bien à profit sa vanité, et auquel il n'arrivait jamais aucun accident, était heureux près d'une jeune femme de vingt ans.

Bientôt, se croyant appelé à jouer dans le monde un rôle plus brillant que celui d'un homme à bonnes fortunes de province, M. Dauvert résolut d'aller à Paris. Il avait dans la capitale des connaissances, d'anciens amis de son père, chambellans, préfets du palais, écuyers, les uns de l'empereur, les autres d'un des princes de la famille; il obtint, par leur crédit, une place dans les bureaux de l'instruction publique. Il fit la cour à ses chefs, il parvint à se faire bien recevoir du conseiller d'état aussi éloquent que savant, qui était alors directeur général de l'instruction. M. Dauvert, employé dans une administration littéraire, crut pouvoir se permettre d'écrire; il publia plusieurs opuscules; il envoya plusieurs articles aux journaux de sciences et de littérature, quoiqu'il ne fût ni savant ni homme de let-

tres. C'était l'époque du grand engoûment pour la poésie ossianique; le genre romantique, vaporeux ou plutôt nébuleux commençait à poindre. M. Dauvert se livra tout entier à ce genre d'écrire si favorable aux charlatans littéraires, et déraisonna aussi complétement que plusieurs grands écrivains du temps; il prit l'habitude d'employer jusque dans ses lettres d'affaires, jusque dans ses billets d'amour, un style recherché, descriptif, poétique, sentimental, idéal, oriental. Il fut question d'agrandir le domaine de l'administration de l'instruction publique, et de fonder l'université impériale. Dauvert crut voir dans ce grand changement un moyen de parvenir: il continua de faire une cour assidue à son directeur général; en même temps, il eut l'adresse de se faire présenter à plusieurs personnages entre lesquels la voix publique se partageait pour désigner le grand-maître futur de l'université. A peine ce grand-maître fut-il nommé qu'il reçut

une épître romantique de notre ami Dauvert commençant en ces termes : « Réjouis-» toi, Jérusalem ! un pontife, digne de son » auguste sacerdoce vient d'être chargé de » surveiller l'arche sainte. » Comme il ne voulait perdre aucun protecteur, le même jour, le ci-devant directeur général de l'instruction publique reçut une épître romantique de M. Dauvert qui débutait par ces paroles : « Pleure, Jérusalem ! l'arche » sainte a perdu le pontife qui s'était mon-» tré si digne de son auguste sacerdoce ! »

Suivant le système du chef du gouvernement d'alors qui avait déjà si bien rassemblé, mis en contact, fondu ensemble tous les partis, toutes les anciennes opinions, afin de les balancer les unes par les autres, et de les faire fléchir devant son unique et colossal pouvoir, il y avait dans le nouveau conseil de l'université des républicains et des amis du pouvoir monarchique, des protestans et des catholiques, des dévots et des philosophes. M. Dauvert, ja-

loux de se faire bien venir de tous ces personnages, s'avisa d'écrire à tous ceux qu'il croyait devoir disposer des places, et il écrivit à chacun son langage, ayant l'air de penser comme celui auquel il écrivait. Ce moyen, si fréquemment employé, et contre lequel on devrait être perpétuellement en défiance, n'en obtient pas moins encore tous les jours les plus fréquens succès. La flatterie est si douce à l'oreille et au cœur! on est si porté à favoriser celui qui abonde dans notre sens! Dauvert allait donc réussir. Déjà presque tous ceux auxquels il avait écrit étaient disposés à le protéger, se flattant d'acquérir en lui une créature bien dévouée; mais il échappe des gaucheries aux hommes les plus fins. Il avait fait un mécompte dans une de ses lettres; elle était adressée à un homme qui s'était montré patriote très-chaud du temps de la république. « Concevez-vous une pa» reille insolence, » dit à ses collègues, dans leur première réunion, cet homme qui

tremblait qu'on ne le crût encore patriote, « un employé des bureaux qui me suppose » des sentimens contraires à la fidélité que » nous avons jurée à notre magnanime » souverain...! Écoutez ce qu'il m'écrit : » Je sais que je m'adresse à un citoyen qui » a toujours été un des plus ardens amis » de la liberté; j'ai été et je suis encore un » patriote comme vous..... » — « Oh! oh! » dit un des collègues qui passait pour être un grand partisan des idées monarchiques, en jetant un coup d'œil sur la lettre adressée au ci-devant républicain, « j'ai une » épître de la même écriture, mais elle » commence autrement. » Alors il lut : « Aujourd'hui que la France redevient une » nouvelle et puissante monarchie, grâce » au génie du grand homme qui la gou- » verne, je me glorifie d'avoir hérité des » sentimens de mon père, digne et loyal » gentilhomme... » — « Attendez donc, » dit un autre, qui était de la confession d'Augsbourg, en voyant la signature : « C'est

» M. Dauvert qui vous écrit? il m'a écrit » aussi; voici sa lettre : Enfin le règne de » la tolérance religieuse commence; la voix » d'un fidèle sectateur de la religion évan- » gélique pourra donc se faire entendre...!» — « Attendez, » dit un quatrième qui était prêtre, « j'ai aussi la mienne, » et il lut : « Combien j'ai gémi des malheurs qu'une » féroce impiété a fait subir aux ministres » du culte, et que le concordat n'aura que » faiblement réparés, tant que la religion » de nos pères ne sera pas dominante...! »— « Attendez! » dit un savant distingué, soupçonné d'idéologie, « en voici encore une, » et signée Dauvert comme les autres. » Il lut : « Le vrai sage est celui qui, comme » vous, ayant une indifférence philosophi- » que pour tous les dogmes religieux qui » divisent le monde..... » On eut la curiosité de confronter les cinq lettres : elles ne différaient que par les premières phrases; tout le reste formait une circulaire, par laquelle M. Dauvert sollicitait

une place supérieure à celle qu'il occupait, en s'appuyant de sa conformité de sentimens avec ceux de l'homme respectable auquel il s'adressait. On sent bien qu'à la suite de ces confidences réciproques, la bonne volonté pour lui se trouva considérablement diminuée. Mais il se retourna : « Quand une » corde casse à notre arc, » disait-il, « il » faut en avoir une autre toute prête. » Il fit entendre à chacun qu'il n'avait été sincère qu'avec lui. A l'exception du républicain qui lui garda rancune, il devint l'ami des gens auxquels il avait écrit en style si varié, et chacun le crut de son parti. Il attrapa des gratifications, de l'avancement; puis, croyant voir qu'il ne ferait jamais une grande fortune dans les places administratives, toujours possédé du désir de s'amuser, et voulant courir le monde pour se former, il quitta l'université et se fit commis voyageur.

Le voilà passant sa vie sur les routes, dans les auberges, dans les magasins, dans

les boutiques de toutes les villes qu'il parcourt ; il faisait fort bien les affaires de la maison pour laquelle il voyageait, mais il faisait encore mieux les siennes. Il est vrai qu'à la fin de chaque voyage, il lui restait des dettes au lieu d'économies ; il avait mené une si joyeuse vie ! Toujours ami des dames, de la table et du jeu, il rencontrait dans chaque ville importante plusieurs confrères, des commis voyageurs d'autres maisons. Que de parties de plaisir ! que d'aventures galantes ! que de tendres liaisons formées rapidement et encore plus rapidement interrompues!

Dans je ne sais quelle ville, Dauvert se passionna tout à coup pour une actrice d'un talent fort médiocre, mais d'une figure enchanteresse. Le soir, en causant avec ses camarades, il parla de la jeune Virginie avec un feu, une ardeur qui provoquèrent les railleries de tous ses auditeurs. « Oh! » oh! » lui dit-on, « te voilà bien épris! » mais ne te flatte pas de réussir.» — « Pour-

» quoi ? Est-ce une vertu ? » — « Rien » moins que cela : elle est d'ailleurs aussi » sotte que jolie, mais surtout elle est in- » téressée. A moins d'être un ambassadeur, » un lord, un comte russe, ou un banquier, » il n'y faut point songer. » — « Eh ! eh ! » dit Dauvert en souriant, « sotte et inté- » ressée ! Pourquoi se rebuter ? Si vous êtes » assez complaisans pour me seconder, je » gage que je réussis...... » Le punch avait échauffé ces jeunes gens : « Nous te le promettons, » s'écrièrent-ils tous à la fois.

Le lendemain Dauvert avait une calèche. En parcourant la ville dans son équipage, il passa deux fois sous le balcon de la salle de spectacle sur lequel tous les acteurs et toutes les actrices prenaient l'air après la répétition. Le soir, il alla se placer aux premières loges ; il était magnifiquement vêtu et couvert de bijoux. On était en automne, il avait une redingote ou plutôt une pelisse garnie d'une fourrure d'un grand prix, un gros brillant au petit doigt,

qu'il montrait avec complaisance en portant à ses yeux une superbe lorgnette ; de temps en temps il tirait de sa poche une large tabatière d'or enrichie de mosaïques ; il regardait l'heure à une montre magnifique suspendue à son cou par une chaîne de Venise à cinq ou six rangs ; il avait un autre brillant en épingle au jabot de sa chemise. D'où lui venait tout cet assortiment? On sait que les commis voyageurs sont toujours pourvus d'échantillons qu'ils présentent aux marchands des villes dans lesquelles ils séjournent. M. Dauvert avait emprunté à l'un qui voyageait pour une fabrique de bijouterie, les bagues, l'épingle et la boîte, à un autre, qui faisait le commerce de pelleteries la précieuse fourrure, à un opticien la superbe lorgnette, la magnifique montre à un horloger. Il portait tout cet étalage d'une manière qui sentait l'étranger, si bien qu'on devait le prendre pour un charlatan ou pour un riche seigneur en voyage. Mademoiselle Virginie

reconnut l'homme intéressant qu'elle avait vu passer le matin en calèche. En rentrant dans la coulisse à la fin de la première pièce, plusieurs des camarades de Dauvert se trouvèrent sur le théâtre ; mademoiselle Virginie demanda quel était l'étranger placé aux premières loges, qui n'avait cessé de la regarder. On lui répondit que c'était un prince italien, fort riche, fort généreux, grand ami des arts et des talens, arrivé la veille et descendu dans l'hôtel où logeaient ces jeunes gens. Pendant la seconde pièce, le prétendu prince vint lui-même sur le théâtre avec ses jeunes compagnons ; il contrefaisait aussi-bien que le meilleur comédien l'accent d'un Napolitain ou d'un Bergamasque. Toutes les dames de la comédie se confondaient en politesses, et faisaient assaut de coquetterie pour plaire au riche étranger, mais c'était mademoiselle Virginie qui paraissait l'objet de sa préférence. Elle y répondait déjà par ces minauderies fort en usage parmi les dames de

cette sorte, affectant de faire l'aimable avec d'autres personnes, parlant pour être entendue du prince, sans lui adresser directement la parole. Ce prince italien, si recherché, si convoité déjà par les princesses et les coquettes, les soubrettes et les ingénuités, devait aller le lendemain faire une promenade aux environs; les jeunes gens, qui habitaient le même hôtel que lui, avaient fait la partie de l'accompagner à cheval; au retour il devait y avoir un grand déjeuner. Dans son mauvais jargon, il exprima combien il serait heureux si ces dames voulaient être de la promenade; il proposa, du ton le plus galant, de venir prendre mademoiselle Virginie et une de ses compagnes; on accepta, et on se sépara en se donnant rendez-vous pour le lendemain. Un des jeunes gens resta, et prenant à part Virginie, il lui dit d'un ton moitié sérieux, moitié badin: « Prenez » garde! je connais le prince, je l'ai vu à » Genève; c'est un homme très-généreux,

» prodigue même, mais il a en horreur les
» personnes intéressées ; il fera tout pour
» celle qui lui témoignera de l'attache-
» ment ; il est homme à renoncer à la plus
» jolie femme, si elle s'avise de montrer
» quelque avidité. » Virginie, avec beaucoup de sensibilité, remercia le jeune homme de son avis amical.

La partie fut charmante ; pendant la promenade il y eut un échange de tendres regards et de doux propos entre le prince et Virginie. On rentra en ville pour le déjeuner qui fut splendide ; le repas fut interrompu par plusieurs personnes qui apportaient à l'étranger des étoffes, des cachemires, des dentelles à choisir, des prospectus de livres, de gravures ; le prince achetait, souscrivait sans examen, sans marchander ; c'étaient encore des échantillons fournis par ses complaisans amis. Lorsque le prince souscrivait pour des livres, des gravures, Virginie se confirmait dans l'opinion de sa grande opulence, et de son

amour passionné pour les arts; lorsqu'il achetait des cachemires et d'autres parures de femme, il échappait involontairement à l'aimable Virginie quelques regards de convoitise; mais, avertie par un signe du jeune homme qui, la veille, s'était mêlé de lui donner des conseils, elle se gardait de parler, et elle se félicitait de sa réserve, paraissant attacher bien plus d'importance aux discours galans du prince qu'à cet assemblage, à cet amas de riches parures, dont il semblait vouloir faire un magasin. Après le déjeuner, il la reconduisit chez elle; il devint tendre et pressant; Virginie était une bonne et simple fille..... On se jura un amour, une fidélité à toute épreuve; on se donna un nouveau rendez-vous, le jour même à l'issue du spectacle... Mais le prince avait gagné sa gageure et terminé ses affaires dans la ville; il rendit fidèlement à ses camarades tous les échantillons qu'ils lui avaient prêtés, et il monta en diligence pour aller continuer sa tournée

de commis voyageur dans un autre département.

A la première restauration, Dauvert pensa que c'était le cas de faire valoir sa noblesse et l'émigration de son père; il accourut à Paris. Il craignait de n'y pas retrouver ses premiers protecteurs, les chambellans de l'usurpateur. Il les trouva presque tous; presque tous étaient déjà redevenus les sujets fidèles, les serviteurs dévoués du roi légitime. Parmi les conseillers de l'ancienne université auxquels il avait écrit peu d'années auparavant en style si varié, le protestant était mort, l'homme monarchique s'était jeté dans l'opposition; mais le ci-devant républicain s'était fait monarchique, le vieux prêtre se prononçait pour les missions et les jésuites, le philosophe idéologue était devenu courtisan; Dauvert eut l'esprit de se faire protéger par eux tous. On lui offrit d'entrer dans les mousquetaires, sa vanité l'y portait; mais, par calcul, il préféra occuper

une place plus lucrative qu'on ôta pour lui à un pauvre homme désigné comme un bonapartiste.

Le 20 mars arriva; son royalisme s'arrêta tout court, comme celui de tant d'autres. Un homme très-puissant pendant les cent jours, le chargea d'une mission secrète en Allemagne. Dauvert devait, par ses intrigues, coopérer à faire revivre la confédération du Rhin : il commença par mettre beaucoup de zèle et de bonne foi à remplir sa mission. Mais survient la nouvelle de la seconde restauration.... Dauvert ne perd pas la tête, et soudain il met le même zèle et la même bonne foi à faire le contraire de ce qu'il s'était chargé de faire, à détruire ce qu'il avait commencé : il était parti comme agent du pouvoir impérial, il manœuvre comme agent du gouvernement royal. Chose étrange! l'homme puissant qui l'avait envoyé en mission pendant les cent jours est encore tout-puissant à cette seconde restauration, et, dans

ses lettres, il félicite Dauvert d'avoir eu la sagacité de deviner comment il devait se conduire. Fier du suffrage de l'homme qui est resté son chef, plein d'espoir, et comptant recueillir un haut prix de sa bonne et loyale conduite, Dauvert revient à Paris... C'est pour apprendre la disgrâce de l'homme puissant, du protecteur qui lui avait fait tant de complimens sur son agilité à changer ses batteries.

Quel échec! quelle mortification! le voilà déchu de ses espérances! Il crut voir que l'occasion était favorable pour se faire écrivain politique; il composa des pamphlets pour tous les partis. Il se mit aux gages d'un libraire; il lança, sous l'anonyme, une brochure libérale, factieuse même, et ce fut lui qui en publia la réfutation : tristes ressources! il n'en était pas moins tous les jours aux expédiens.

Il se souvint que, dans sa petite ville, à l'âge de vingt ans, il avait trouvé une vieille coquette riche et généreuse; de

telles femmes ne doivent pas manquer à Paris. Dauvert se mit en quête. Il se fit l'ami de la maison chez une dame très-opulente; mais c'était une femme impérieuse, exigeante : il fallait que l'ami fût aux petits soins pour le mari, qu'il fît jouer et qu'il menât promener les enfans; il fallait surtout qu'il fût le valet soumis et respectueux de madame. A la fête de monsieur, on lui commanda des couplets pour le mari; à la fête de madame, il en fit d'inspiration. En récompense, son couvert était mis, et on lui faisait d'assez riches cadeaux; il trouva que c'était les payer un peu cher. Cependant il ne quitta la place qu'après s'être impatronisé dans une autre maison. Oh! là, quelle différence! c'est lui qui était le maître. Le mari était en extase du mérite de l'ami Dauvert; si Dauvert le brusquait ou le boudait, le bon homme en pleurait presque de sensibilité; tous les domestiques s'empressaient de servir M. Dauvert; il les grondait, il les chassait : c'est

lui qui commandait le dîner, c'est lui qui faisait les honneurs du salon, et la chère dame! comme elle était tendre, prévenante, soumise! comme elle s'inquiétait de la santé de M. Dauvert! Il était plus choyé qu'un directeur de nonnes. A la Saint-Ferdinand, le mari lui adressa des couplets délicieux.... Un jeune chanteur, d'une charmante figure, venait de débuter à l'opéra-comique; il supplanta Dauvert, et le petit tyran exigea que poliment, mais brusquement, on cessât de recevoir le despote qu'il avait remplacé.

Dauvert éprouva un grand dépit; il était tenté d'appeler en duel l'insolent chanteur; mais tout à coup il s'avisa d'avoir des scrupules, et, tenant à peu près le même langage que celui du renard qui trouve les raisins trop verts : « Quelle vie menais-» je? » se disait-il, « j'en rougis. Qui? moi! » comme un petit-maître, comme un homme » à bonnes fortunes de l'ancien régime, aux » gages de prudes et de coquettes! Ah! fi

» donc! Dauvert, monsieur le chevalier Fer-
» dinand Dauvert! l'honneur!.... l'honneur
» avant tout!.... »

Cette aventure venait de lui arriver; il avait reçu le matin même sa lettre de congé, et il était dans ces dispositions généreuses et morales, lorsqu'il entra pour dîner chez un traiteur des environs des Tuileries, et lorsqu'en se versant une rasade pour achever de se consoler, il aperçut à une table voisine de la sienne, son ancien camarade de classe, Georges Dercy, qu'il n'avait pas vu depuis le collége.

———

CHAPITRE III.

GEORGES ET SON AMI DAUVERT.

Depuis le grand roi Salomon, on n'a cessé de dire que les proverbes étaient la sagesse des nations; nous nous gardons de contester cet axiome. Mais ces proverbes, fruits de l'expérience et de l'observation dont beaucoup sont sans doute des leçons de prudence et de succès, sont-ils tous des leçons de morale? ou plutôt la moralité de la plupart ne ressemble-t-elle pas à la moralité de la fable et de la comédie, qui, en nous peignant les vices et les ridicules, ne nous disent pas : « Voilà ce qu'il faut » imiter; mais, voilà ce qu'il faut éviter. » Et alors les proverbes n'offrent- ils pas ce

danger, qu'en même temps qu'ils sont salutaires à l'homme sage et bon, pour l'encourager dans le bien et le mettre en garde contre le mal, ils encouragent ou excusent à ses propres yeux l'homme peu sensé, et trop enclin à céder à ses mauvais penchans. Nous n'en citerons qu'un seul : *l'occasion fait le larron.* Ce proverbe, que nous voyons si souvent s'accomplir, et qui donne aux honnêtes gens ces leçons de sagesse et de prudence : « fuyez l'occasion, résistez à l'occasion, n'offrez point d'occasion aux larrons, » ne donne-t-il pas en même temps aux larrons, ou à ceux qui sont tentés de le devenir, ces autres leçons fort utiles mais peu morales : « cherchez l'occasion, saisissez l'occasion, gardez-vous de manquer l'occasion? » Que d'exemples à l'appui! Laissez votre secrétaire ouvert devant un domestique; le premier jour il n'y fait pas attention, le second jour il le remarque, le troisième il est tenté, il combat le quatrième, le cinquième il cède et prend un

écu, puis il en prend deux, puis il en prend trois, un beau jour il prend tout et disparaît. Si vous voulez qu'on ne boive pas votre vin, allez vous-même à la cave et ne laissez pas les clefs au buffet. « Je dois » mourir près de ma caisse, » s'écrie un caissier. — « Je dois mourir sans toucher » au dépôt qui m'a été confié, » dit un dépositaire ; un besoin urgent, une passion impérieuse, cet or, là, sous la main, l'espoir qu'on peut tout remettre en place..... que de sujets de tentations et d'excuses. Après de grands troubles, une nation est déchirée par l'anarchie; quelle belle occasion pour un homme fort, de saisir la couronne! Prenez garde, jeune fille! vous êtes vive, gaie, folâtre; vous aimez la danse et vous dansez avec passion; vous offrez une occasion aux désirs et vous éveillez les espérances. Les désirs et les espérances de M. Ferdinand Dauvert furent subitement éveillés, dès qu'il aperçut chez le restaurateur son bon camarade Georges

dont il avait tiré un si bon parti à l'école centrale.

A l'instant même Dauvert se lève, il s'écrie : « Eh! c'est toi, mon ami, mon ca-
» marade, mon excellent Georges, mon
» cher Dercy! Quel bonheur pour moi de te
» rencontrer! que je rends grâce à ma bon-
» ne étoile! » Georges s'était levé en même temps que Dauvert. Celui-ci le presse dans ses bras, le serre contre son cœur, verse des larmes de joie et de tendresse. Notre héros fut un peu étourdi d'abord, un peu confus de l'espèce d'esclandre que la reconnaissance dramatique ou plutôt théâtrale de Dauvert causait parmi les garçons de service et les autres personnes qui, assises à leurs petites tables, mangeaient silencieusement leur dîner. Mais enfin il n'y avait rien de blâmable, il n'y avait même rien qui ne fût honorable dans l'effervescence, dans l'enthousiasme de Dauvert; le bon cœur de Georges se trouva tout naturellement sensible à l'affection que lui

témoignait son ancien camarade, et il répondit avec amitié à ses bruyantes protestations.

Dauvert fit porter ou plutôt porta lui-même avec empressement son couvert près de celui de Georges; les voilà tous les deux à la même table, Dauvert parlant beaucoup et Georges lui répondant; les voilà ne faisant aucune attention à ce qui se passe autour d'eux, seuls, pour ainsi dire, au milieu des nombreux habitués du restaurateur, et se faisant de mutuelles confidences. Georges, qui avait été fort contrarié de ne pouvoir ce jour-là dîner avec son ami Dharville, se sentit un peu consolé en se trouvant avec un compagnon d'études. Après les premiers épanchemens, ce fut Georges qui, en souriant, s'avisa de rappeler à Dauvert tous les tours que celui-ci lui avait joués au collége. Ces premiers mots qu'on pouvait prendre pour un reproche, embarrassèrent un peu Dauvert; mais Georges le mit à son aise, en

lui disant qu'il était loin de lui en vouloir. « Je m'en souviens, je t'ai rendu plus d'un » service; eh bien! tu me vois prêt à t'o- » bliger de nouveau, si l'occasion s'en pré- » sente. » — « Quel excellent cœur! C'est » vrai; j'étais espiègle et malin, turbulent » et assez adroit; notre vieux professeur » de belles lettres me trouvait un esprit du » diable, et m'accusait, peut-être avec » raison, de savoir me mettre à l'abri des » réprimandes et des *pensums*. Mais, mon » ami, je suis bien changé. A peine entré dans » le monde, j'ai reconnu que la bonhomie, » la candeur, la franchise étaient préférables » à la finesse, à la souplesse, même à l'esprit. » Je ne renonce pas sans doute à une juste » et honorable ambition, non plus qu'à » des plaisirs honnêtes et décens; mais je » suis convaincu que toutes les jouissances » de la vie acquises aux dépens de la mora- » le sont des jouissances empoisonnées, » plutôt des malheurs que des jouissances. » J'aime mieux m'exposer à être souvent

» victime des autres que d'essayer de les
» rendre mes victimes. Je dupais les en-
» fans, et les hommes me dupent. » La conversation s'anima. Dauvert, avec une grande apparence de sincérité, entreprit d'éblouir Georges par le récit de ses aventures. Il n'y fut pas tout-à-fait aussi sincère que nous l'avons été dans le chapitre précédent ; mais avec beaucoup d'adresse il approcha de la vérité sans la dire. Il donnait une couleur brillante à telle aventure qui était d'une couleur un peu terne ; telle action légère devenait dans sa bouche une action courageuse ; telle autre, intéressée et servile, prenait dans sa bouche une teinte généreuse et honorable. Il avait été un petit employé, il parlait des grandes places qu'il avait occupées : « Il n'aurait tenu qu'à
» moi, vu mon ancien nom, » disait-il,
« d'être chambellan de Napoléon ; mais, fi
» donc ! une place dans la domesticité d'un
» soldat parvenu ! » Il avait été commis voyageur pour une petite maison de com-

merce dans la quincaillerie et les modes : « J'ai quitté les places, » disait-il ; « je me » suis associé à un de nos premiers négocians : nous ne dérogeons plus aujourd'hui, tu le sais, en nous mêlant de » commerce ; j'ai fait pour notre maison » plusieurs voyages en France et à l'étranger » qui m'ont été tout à la fois utiles, agréables et instructifs. Enfin, ma naissance, » la petite fortune que m'a laissée mon père, » quelques espérances sur des rentes viagères que je suis obligé de payer et que » je désire payer long-temps, car je ne » souhaite la mort de personne, me permettant de vivre indépendant, j'ai liquidé avec mes associés. Je prendrai » peut-être un état par la suite, mais je » veux choisir. Je cultive les arts ; je m'occupe beaucoup de matières littéraires et » même politiques, même administratives ; » je me mêle d'écrire ; j'ai déjà fait gémir la » presse, et, sans me vanter, avec assez de » succès. C'est ainsi que mes jours s'écou-

» lent dans un doux mélange de loisir et de » travail, en attendant que je trouve à m'en- » chaîner dans les tendres liens d'un hymen » convenable. » Le bon Georges crut religieusement tout ce que lui raconta son ancien camarade ; il ne pouvait soupçonner à Dauvert aucun motif de le tromper, et, malgré mille expériences successives, les hommes du caractère de Georges ne peuvent jamais perdre l'habitude de croire.

La rencontre de Georges avait semblé à Dauvert un coup de bonheur, non pas qu'il se flattât de trouver dans le fils d'un honnête cultivateur un grand appui pour sa fortune ou son ambition; mais pour peu que Georges eût conservé dans le monde quelques traits de l'humeur qu'il avait au collége, ce devait être un bon enfant, plein de zèle, d'obligeance et de crédulité, dont on pouvait se servir, qu'on pouvait toujours mettre en avant. Après avoir raconté toutes ses prouesses : « Et toi, mon cher ami, » dit Dauvert à Georges, « tu n'es pas riche? »

— « Je ne l'étais pas, » dit Georges; « mais » un grand-oncle, dont la famille n'avait pas » entendu parler depuis plus de cinquante » ans, nous a laissé un héritage considé- » rable, et ma part se monte à plus d'un » million. » — « Oh! oh! » s'écria Dauvert saisi d'admiration; « et alors, tu vis comme » moi, joyeusement, sans état? » — « Non; » je suis attaché au cabinet particulier du » duc de ***, qui a beaucoup de bontés pour » moi. » — « Ah! ah! » s'écria Dauvert, dont l'admiration redoublait; « tu n'es » pas marié? » — « Non; mais, ce matin » même, on m'a proposé en mariage une » demoiselle très-riche. » — « Eh! eh! » s'écria Dauvert, dont l'admiration tenait de l'enthousiasme. Pour célébrer l'heureuse rencontre, Dauvert demanda une bouteille de vin de champagne. Georges qui, dans le grand déjeuner donné par Dharville, avait seul parmi les convives, conservé son sang-froid, montra moins de réserve en se trouvant tête à tête chez un traiteur,

avec son ancien camarade Dauvert, et déjà il babillait plus qu'à l'ordinaire. Dauvert fit beaucoup de questions à Georges sur le degré d'intimité qui existait entre lui et son ministre, et Georges y répondait avec une espèce d'abandon. « Heureux Georges! » dit Dauvert, « riche, et si tu le veux, bien-
» tôt favori d'un ministre! oh! quel bien
» tu me fais en me donnant ces excellentes
» nouvelles! C'est une si grande jouissance
» pour moi, que le bonheur d'un ami!
» Tiens, j'en pleure. Allons, encore un
» verre de champagne! » et Georges laissait remplir son verre. Les questions se multiplièrent encore bien davantage, lorsque Georges eut confié à Dauvert que la jeune personne qu'on lui proposait était mademoiselle Dubrocard, fille d'un receveur général des finances. Dauvert faisait répéter à Georges tous les renseignemens que celui-ci pouvait lui donner. « Tu ne la
» connais pas? tu ne l'a jamais vue? » — « Non. » — « C'est ce matin qu'on t'en a

» parlé pour la première fois, et c'est sous
» peu de jours qu'on doit te présenter à
» elle? » — « Oui. » — « Et le père est im-
» mensément riche? » — « Très-riche. » —
« Et il a les mœurs et l'esprit d'un finan-
» cier, et il est libéral? » — « Oui. » —
« C'est singulier. Cela se peut pourtant;
» un homme qui aime le faste et qui veut
» faire parler de lui..... Et la mère aime
» à se donner des airs de dame de qualité? »
— « Oui. » — « Ah! je les reconnais bien
» là, ces bourgeoises opulentes..... Et la
» demoiselle, cette jeune personne si inté-
» ressante, est sensible, et même un peu
» romanesque? Elle désire avant tout un
» jeune homme aimable, tendre, affec-
» tueux, passionné? » — « On me l'a dit. »
On sent bien par la nature des questions de Dauvert qu'elles n'étaient que des demandes réitérées, sur lesquelles Georges avait déjà donné des explications.

Le dîner s'était prolongé; au moment où ils allaient se séparer, Dauvert, sans

aucun préambule, et avec cette aisance qui suppose de l'habitude : « Mon cher » ami, » dit-il à Georges, « pourrais-tu » me rendre un service ? Prête-moi cent » louis. Un malheureux libraire à qui j'ai » vendu ma dernière brochure, a laissé ce » matin protester son billet ; je me suis mis » en règle ; mais je ne veux pas le pour» suivre. » Georges était désolé ; il ne lui restait rien des quatre-vingt-dix mille francs qu'il avait pris sur la succession ; il n'avait pas pour l'instant mille francs à sa disposition, et la veille, son cousin Dupré, administrateur de sa fortune, qui avait employé tous les fonds, lui avait déclaré que pendant tout un grand mois, il serait fort gêné. Georges, obligé de dire qu'il ne pouvait rendre le service qu'on lui demandait, tremblait que Dauvert ne prît sa réponse pour une défaite ; il multipliait les excuses ; mais il fut bientôt rassuré. « Cela t'em» barrasse, » lui dit légèrement Dauvert, « tu veux m'obliger, n'est-ce pas ? » —

« Oh! sans doute. » — « Eh bien! mon » cher, avec ta fortune, est-on jamais en » peine de trouver cent, deux cents louis! » Viens avec moi. » — « Où? » — « A la » comédie. » — « Comment! » — « Aux » Variétés. » — « Pourquoi? » — « Je suis » sûr de trouver là un certain receveur de » rentes, homme d'affaires, banquier, juif » de mœurs et de religion; il n'y manque » pas un seul jour : il a tant de goût pour » les jolies femmes et les pièces grivoises! » C'est mon receveur; je fais beaucoup » d'affaires avec lui; ce soir, au foyer, il » pourra faire la nôtre. »

Georges se laissa conduire. Entre deux pièces ils trouvèrent l'Israélite causant au foyer avec deux dames fort jolies. Dauvert demanda pardon à ces dames de leur enlever pour un instant l'aimable banquier. Après quelques mots de conférence, le banquier promit de compter les cent louis à Dauvert sur la signature de Georges, après qu'il aurait pris les renseignemens

nécessaires et d'usage, et il retourna rejoindre les deux dames. « Tu vois, » dit Dauvert à Georges, « nous nous rendons
» service l'un à l'autre; je suis charmé d'a-
» voir songé à t'emprunter de l'argent,
» puisque c'est une occasion pour toi d'ap-
» prendre à te servir de ta fortune. Sache
» qu'un homme qui a hérité d'un mil-
» lion peut en emprunter quatre. Ton em-
» barras était ridicule; tu es encore bien
» innocent. » — « Allons! » se disait Georges, « tout le monde me gronde; Dauvert
» lui-même, au moment où je lui rends
» service! »

Cependant il se sentait agité des idées les plus agréables. Le soir même il retourna chez son oncle; il dit à madame Saint-Firmin que leur projet de le marier lui souriait beaucoup, et qu'il la priait de le présenter le plus tôt possible aux parens de la demoiselle. La famille Dubrocard était établie pour toute la belle saison à la campagne; mais, par un heureux hasard, madame

Dubrocard était venue passer deux jours à Paris. Madame Saint-Firmin s'empressa de la voir. Il n'y avait pas une grande amitié entre ces deux dames. Madame Dubrocard, tout en recevant avec politesse la femme du docteur, ne manqua pas d'affecter ce ton de supériorité que les gens qui jouissent d'une ancienne fortune ou d'une ancienne noblesse n'oublient jamais quand ils ont affaire à des enrichis ou à des parvenus. Mais, lorsque les discours adroits, insinuans que madame Saint-Firmin laissait échapper à dessein, eurent fait entrevoir à l'autre dame que cette visite cachait un projet de mariage pour sa fille avec un jeune homme en faveur auprès d'un ministre, et jouissant de cinquante mille francs de rente, le son de sa voix s'adoucit, son regard devint affectueux, et ses manières toutes bienveillantes. Le lendemain elle rendit sa visite à madame Saint-Firmin, et l'entretien finit par une invitation à dîner à la campagne pour le lundi suivant.

M. Dubrocard serait ravi de recevoir monsieur et madame Saint-Firmin, et de faire connaissance avec leur neveu, M. Georges Dercy.

Pendant ce temps, notre ami Dauvert était allé prendre la signature de Georges et les cent louis du banquier juif. Il cherchait de nouveaux renseignemens sur la famille Dubrocard; tous étaient conformes à ce que lui avait dit Georges : Le père était riche, fastueux et libéral; les nobles et les plébéiens plaisantaient sur les airs de qualité que se donnait la mère; toutes les âmes romantiques s'extasiaient sur le haut degré de sensibilité de la demoiselle.

CHAPITRE IV.

PRÉSENTATION DE GEORGES A LA FAMILLE DUBROCARD.

A SON retour à la campagne, madame Dubrocard s'était empressée d'annoncer à son mari l'espèce de négociation que madame Saint-Firmin avait entamée, et elle lui communiqua toute sa joie en lui apprenant que dans les courses qu'elle avait faites avant de quitter Paris, on lui avait parlé de M. Dercy comme d'un jeune homme riche, désintéressé, facile à mener; ce portrait enflamma M. Dubrocard. Il voyait déjà dans Georges un gendre qui ne ferait point de chicane sur la dot, un de ces gendres si rares qui rendent leur femme

heureuse et ne tourmentent point le beau-père. Madame Dubrocard se voyait déjà, en sa qualité de belle-mère, protégée par le duc de***, et elle se proposait de faire un grand usage de son crédit. Cette qualité d'employé près d'un ministre ne flattait que médiocrement le libéral M. Dubrocard; cependant il n'en était pas trop offusqué. Tout en professant un chaud patriotisme, il disait qu'on pouvait fort bien marier sa fille au favori d'un ministre et rester indépendant; d'ailleurs, on n'avait pas laissé ignorer à madame Dubrocard que Georges, quoique dans les bonnes grâces d'une excellence, penchait vers les idées libérales. Finement, madame Dubrocard laissa entendre à mademoiselle Alphonsine sa fille, que sous deux jours, lundi prochain, on verrait arriver à la campagne des personnes fort intéressantes, et qu'il s'agissait d'une affaire bien grave. M. Dubrocard parla un peu plus franchement : il espérait que sa chère Alphonsine, éclairée par l'expérience de

plusieurs mariages manqués à la suite du dédain qu'elle avait témoigné aux partis qui se proposaient, ne se refuserait pas enfin à combler les vœux de ses parens. Mademoiselle Alphonsine, qui avait eu jusque-là plusieurs commencemens de grande passion et qui, au fond du cœur, n'était pas fâchée de voir un dénoûment aux divers romans qu'elle avait, pour ainsi dire, ébauchés, n'en témoigna pas moins beaucoup de froideur et d'indifférence : c'est le rôle obligé de toutes les demoiselles qu'on dit bien élevées, quand on leur parle d'un mari. Elle aurait bien désiré qu'au lieu d'employer l'entremise d'une parente, le jeune Dercy eût d'abord cherché à la voir, peut-être même à se faire aimer et à obtenir un aveu à l'insu de sa mère, enfin qu'il y eût eu dans la recherche du jeune homme quelque chose de sentimental et de passionné; mais il n'en était pas ainsi; et, pour cette fois, elle se promettait bien de ne pas laisser échapper ce nouveau

parti qui lui paraissait déjà convenable sous presque tous les rapports; car ses parens, qui ne connaissaient pas encore M. Georges Dercy, n'en faisaient pas moins un éloge enchanteur.

Pendant les deux jours qui s'écoulèrent, il y eut une grande fermentation dans toutes les têtes de la famille. M. Dubrocard calculait la fortune du jeune homme qu'il regardait déjà comme son gendre; il recommandait à sa femme de ne rien négliger pour lui donner une grande idée de l'opulence de la maison. Madame Dubrocard s'étudiait d'avance à charmer par ses belles manières le docteur, sa femme et leur aimable neveu. Tout en affectant l'insouciance, mademoiselle Alphonsine s'occupait beaucoup de sa toilette; il y eut à ce sujet des conférences très-sérieuses entre elle et mademoiselle Lise, la femme de chambre de sa mère qui était une fille pleine d'intelligence et de goût.

Enfin, ce lundi si impatiemment attendu

arriva. On achevait de déjeuner; on parlait avec complaisance des personnes qu'on devait recevoir à dîner ; mademoiselle Alphonsine elle-même ouvrait son âme à ses parens, et laissait entrevoir qu'elle était disposée à ne pas rester indifférente. Tout à coup des cris se font entendre dans un bouquet de bois qui touchait aux murs du jardin de M. Dubrocard, presque sous les fenêtres de la salle à manger. Les dames sont effrayées ; on se lève, on court vers une petite porte du jardin donnant sur le bois ; les domestiques l'ont déjà ouverte et se sont élancés du côté d'où sont partis les cris. M. Dubrocard marche sur les traces de ses gens ; mademoiselle Dubrocard et sa mère le suivent à quelque distance, et bientôt elles aperçoivent à travers les arbres un jeune homme en habit de cheval, très-élégant, soutenu d'un côté par M. Dubrocard, de l'autre par un valet, un jokei en habit à l'anglaise très-serré par une étroite ceinture de cuir. L'inconnu

boitait et paraissait cruellement souffrir; les domestiques de M. Dubrocard poursuivaient deux chevaux de selle qui couraient à travers la campagne. Avant même d'adresser des questions à l'inconnu, on jugea que se promenant dans les environs, suivi d'un valet, comme c'est l'usage de beaucoup de gens comme il faut, il avait été emporté et renversé par son cheval; on ne se trompait pas. Cependant, d'après le témoignage du jokei, le maître était un excellent cavalier; mais son cheval était jeune et fougueux.... Pendant que l'étranger se laissait conduire au château, mademoiselle Alphonsine le regardait avec attendrissement et ne pouvait se défendre de lui trouver une physionomie très-distinguée; elle était touchée surtout de voir qu'au milieu de ses souffrances, le jeune homme tournait sur elle des regards qui semblaient la remercier de l'intérêt qu'elle prenait à son accident. M. Dubrocard s'empressa de faire asseoir le blessé sur une chaise longue dans

une chambre du rez-de-chaussée et d'envoyer chercher le chirurgien du village.

Madame et mademoiselle Dubrocard étaient fort émues de l'événement. Cependant l'heure s'avançait, il fallait que les dames s'occupassent de leur toilette; mais, tout en y donnant les plus grands soins, mademoiselle Alphonsine se sentait poursuivie par l'inquiétude que lui causait la blessure du jeune inconnu. Deux fois elle envoya demander de ses nouvelles; elle s'impatientait contre mademoiselle Lise, qui ne venait pas assez promptement lui rendre réponse, et qui, ce jour-là, était gauche et maladroite. Dans un moment où elle s'abandonnait à ses rêveries, elle se surprit à désirer que le jeune homme qui lui était destiné eût quelque ressemblance avec celui qu'un fatal coup du sort avait amené dans le château de son père; mais aussitôt, cherchant à repousser une pareille dée, elle était honteuse de l'avoir conçue.

Le chirurgien n'avait trouvé ni fracture

ni contusion, pas la moindre blessure; toutefois, par précaution, il avait cru devoir proposer la saignée; l'inconnu s'y était refusé, disant qu'il n'éprouvait plus qu'une légère douleur, qu'il demandait seulement la permission de se reposer une heure ou deux, et qu'ensuite il serait en état de retourner à Paris. Mais il lui fallut céder aux instances que lui fit M. Dubrocard de rester jusqu'au soir; appuyé sur le bras de son hôte, il alla remercier les dames de leur touchant intérêt. Assis au salon, entre la mère et la fille, il leur exprimait sa reconnaissance; déjà on lui trouvait un excellent ton, toutes les manières d'un homme de bonne compagnie; on était flatté de la galanterie aussi décente que spirituelle qui déjà se mêlait à ses politesses; déjà même, mademoiselle Alphonsine croyait entrevoir qu'il avait une véritable sensibilité, lorsqu'on vint annoncer à ces dames l'arrivée de leurs convives, le docteur Saint-Firmin, sa femme et Georges. M. Dubrocard alla

au-devant d'eux et leur raconta l'aventure du matin. On entre; Georges fait aux dames un salut profond; en relevant la tête il aperçoit l'étranger: quelle surprise....! c'était son camarade Ferdinand Dauvert.

L'étonnement de Georges ne l'avait pas empêché de remarquer que mademoiselle Dubrocard était belle, et fort élégamment parée. Le premier coup d'œil de la demoiselle n'avait pas été aussi favorable à Georges dont les manières étaient simples, et il faut bien le dire, un peu gauches. L'importance de la visite qu'il faisait lui donnait un air contraint; son habit tout neuf lui donnait une tournure provinciale. A l'aspect de Georges, le camarade Dauvert fit des exclamations de joie, Georges y répondit avec l'expression d'une franche amitié, et ce témoignage d'amitié ajouta encore à la bonne opinion que toute la famille Dubrocard avait conçue de Dauvert; chose singulière! c'était lui qui avait l'air de présenter Georges.

Chacun était empressé de causer; chacun

voulait être agréable aux autres et faire briller son esprit et ses sentimens; mais, à l'exception de Dauvert, chacun hésitait sur le mot qui lui venait à la bouche, n'osait le hasarder, se retenait et la conversation languissait : cela donna le loisir à Georges d'examiner tous les personnages. M. Dubrocard lui parut un homme un peu brusque, mais franc; il voyait dans madame Dubrocard une personne très-polie, mais fort imposante; il en revenait à trouver mademoiselle Alphonsine très-belle; ses yeux finirent par se porter sur Dauvert, et il ne put s'empêcher de remarquer la grande différence qui existait entre son élégant habit de cheval et la toilette un peu délabrée qu'il lui avait vue le jour où il l'avait rencontré chez un restaurateur, et où Dauvert lui avait emprunté de l'argent.

M. Dubrocard, en vrai propriétaire jaloux de faire admirer ses domaines, proposa une promenade dans ses jardins avant le dîner; monsieur et madame Saint-Firmin

s'empressèrent d'accepter. On demanda pardon au jeune cavalier blessé de le laisser au salon, mais Dauvert, se levant assez vivement, dit qu'il ne souffrait plus, et qu'il se sentait en état d'accompagner ces dames. On descendit. M. Dubrocard, M. Saint-Firmin et Georges marchaient en avant; Ferdinand Dauvert, se plaignant de ressentir encore quelque douleur, restait en arrière avec les dames, et s'étudiait de plus en plus à débiter de galantes civilités à madame Dubrocard et à sa fille. Bientôt il parla des spectacles en homme de goût, de quelques nouveaux romans en homme profondément sensible; la mère et la fille admiraient ses connaissances, son esprit, la belle âme qu'il annonçait; ce qui ne laissait pas que de donner un peu d'humeur à madame Saint-Firmin.

M. Dubrocard avait conduit M. Saint-Firmin et Georges au bout d'un vaste boulingrin sur les limites de son parc; là, montrant à ces messieurs une petite pièce de

terre à droite qui était comme enclavée dans sa propriété : « Ceci n'est pas encore » à moi, » dit-il en souriant, « c'est à un » paysan du village à qui j'ai fait des offres » et qui ne veut pas vendre ; mais je l'aurai » bientôt et à bon marché. J'ai de quoi ré- » duire le rustre avec toutes les chicanes » que je lui susciterai. » — « Ce sera très- » bien fait, » dit Saint-Firmin en se frottant les mains, « il faut s'arrondir. » — « Pourquoi faire de la peine à ce pauvre » homme ? » dit Georges d'un ton ému, « il » paraît qu'il tient à sa petite terre ; votre » parc est déjà si beau ! j'aimerais mieux » vivre avec lui en bon voisin. » M. Dubrocard regarda Georges d'un air tout surpris. Il était aisé de voir qu'il trouvait la remarque de Georges fort déplacée ; Georges pensa que M. Dubrocard était bien dur et bien jaloux de s'agrandir. Les dames avaient rejoint ces messieurs et entendu cette conversation. « Ce champ est- » il à vous ? » dit Dauvert à M. Dubrocard,

en indiquant du doigt une autre pièce de terre qui s'étendait du bas du jardin jusqu'à la route. — « Non, vraiment, » dit Dubrocard en soupirant. » — « C'est dom-
» mage ! ce champ vous est nécessaire ; il
» y a là de quoi faire une superbe avenue;
» pourquoi ne songeriez-vous pas à l'ac-
» quérir ? Il ne faudrait pas paraître, vous,
» car on ne manquerait pas de vous faire
» payer la convenance ; mais rien de si fa-
» cile que de trouver un ami qui agira pour
» vous sous son nom. » M. Dubrocard se contenta de répondre par un sourire d'approbation. Il était aisé de voir qu'il trouvait à Dauvert beaucoup d'esprit et de sens. On ne sait ce qui fâcha le plus le docteur Saint-Firmin, ou de l'adresse de Dauvert ou de la maladresse de son neveu.

M. Dubrocard proposa de monter sur une petite colline où il avait fait construire un kiosque, et de s'y asseoir en attendant le dîner. La compagnie, arrivée dans ce charmant endroit, admirait la vue qui s'é-

tendait fort loin. L'air était pur, le ciel sans nuage, la chaleur avait déjà cessé d'être étouffante; une multitude d'églantiers, de jasmins, d'arbustes étrangers exhalait un doux parfum, et charmait les yeux par l'éclat et la variété des fleurs dont ils étaient chargés; on se sentait heureux d'être à la campagne. Tout à coup, du bas du jardin on vit accourir une jeune fille de seize à dix-sept ans, d'une taille élégante, d'une charmante figure. Elle était vêtue d'une de ces simples robes de perkale si jolies et si bon marché; elle avait un chapeau de paille, sans autre ornement qu'un ruban noué sous le menton, un petit schâll en sautoir; elle portait sous son bras un carton de dessins. Elle arriva, essoufflée, comme quelqu'un qui a couru, et la course qu'elle avait faite lui avait donné des couleurs vives et fraîches qui faisaient encore plus ressortir la blancheur de son teint. A son aspect, Georges était resté comme en extase. « Pardon, par» don, ma tante, » dit la jeune fille à ma-

dame Dubrocard, « je suis en retard; mais » j'étais si occupée de mon travail, que j'a» vais oublié l'heure. » — « Bonjour, bon» jour, Victorine, » répondit d'un ton assez sec madame Dubrocard, « vous faites bien » d'arriver; on va se mettre à table. » La jeune fille dénoua le ruban de son chapeau qu'elle tint à la main, et de beaux cheveux blonds tombèrent en boucles sur ses épaules. Ces beaux cheveux et un air de bonté angélique répandu sur sa figure achevèrent de la faire trouver charmante à Georges. On reprit le chemin de la maison; la jeune fille marchait en avant, à quelque distance de la société; madame Dubrocard apprit à ses hôtes que mademoiselle Victorine était fille d'une de ses sœurs, une pauvre orpheline qu'elle s'était fait un devoir et un bonheur de recueillir; elle ajouta que, depuis quelques jours, Victorine sortait les matins de très-bonne heure sous la conduite d'une vieille gouvernante pour aller dessiner dans la cam-

pagne un point de vue qu'elle avait remarqué. Dauvert se montra fort touché de la bienfaisance de madame Dubrocard; Georges, qui trouvait madame Dubrocard un peu indiscrète de se vanter ainsi du bien qu'elle faisait, porta sur la jeune fille un regard plein du plus tendre intérêt. Avant qu'on passât dans la salle à manger, Georges pria mademoiselle Victorine de lui montrer son dessin, et il se permit de lui adresser des complimens mêlés de quelques conseils.

Pendant le dîner, M. Dubrocard parla beaucoup des charmes de la campagne; sa femme et sa fille en firent l'éloge à leur tour. Georges, qui n'avait pas remarqué que la vie champêtre vantée par ces dames, était celle des riches et des gens de qualité qui transportent les mœurs et les habitudes de la ville dans leurs châteaux, se trouva heureux d'avoir un texte pour discourir, car jusque-là il n'avait hasardé quelques mots qu'avec une grande timidité. Il s'exprima en véritable enthousiaste de la vie

champêtre, mais tout-à-fait champêtre. « Eh! bon Dieu, » se disait madame Dubrocard, « est-ce qu'il voudrait faire une » fermière de ma fille? » L'élégant Dauvert, dont les regards avaient toujours été fixés sur la belle Alphonsine, prit à son tour la parole, et fit un tableau délicieux de la vie que peut mener une jeune et riche Parisienne passant dans la capitale la saison des bals et des spectacles, tenant un grand état de maison dans ses domaines pendant le printemps et l'automne, et, sans être précisement malade, allant tous les ans au Mont-d'Or, à Barèges ou à Aix en Savoie, pour jouir de la brillante société qui se rassemble aux eaux à la mode. Monsieur, madame et mademoiselle Dubrocard trouvaient que M. Dauvert entendait à merveille l'art de vivre heureusement. Les gaucheries de Georges, l'adresse de Dauvert continuaient de causer un grand dépit à monsieur et à madame Saint-Firmin; quant à Georges, Victorine avait prêté à ses dis-

cours une oreille attentive, et il se sentait tout consolé d'être désapprouvé par les autres; il croyait lire sur la physionomie de la jeune fille qu'elle partageait ses goûts. Bientôt on parla politique: C'était un champ de bataille sur lequel M. Dubrocard ne manquait jamais d'amener les gens avec lesquels il causait. Il s'empressa de se proclamer avec ostentation une des grandes colonnes du parti libéral; M. Saint-Firmin alla encore plus loin que lui, et M. Dauvert enchérit encore sur tous les deux. « Oui, » disait-il, « tout gentilhomme, tout » homme de qualité que je suis, je ne peux » méconnaître ni le progrès des lumières » ni les besoins du siècle, et je ne crains » pas de me déclarer hautement l'ennemi » de tous les vieux préjugés. » En annonçant qu'il était gentilhomme, M. Dauvert plaisait à madame Dubrocard; en se disant ennemi des préjugés, il s'insinuait encore plus dans l'esprit de M. Dubrocard; c'était pour ainsi dire une finesse à deux tran-

chants. Georges se taisait. « Oh! toi, » lui dit Dauvert, « tu nous laisses parler, c'est » tout simple; tu es trop poli pour nous » contrarier; mais tu ne peux pas être des » nôtres, toi, attaché au cabinet particulier » d'un ministre. » Georges répondit que la place qu'il occupait n'avait aucune influence sur ses opinions. « Quoi! tu serais de notre » bord? » — « Je ne suis du bord de per- » sonne; en politique comme en conduite » privée, j'interroge ma conscience et je » me laisse guider par elle. Il m'est ar- » rivé d'approuver et de blâmer tour à » tour tous les partis. Plût au ciel qu'il n'y » en eût qu'un en France! celui du bien » public. » — « Eh! mais, » reprit vive- ment Dubrocard, « le parti du bien pu- » blic, c'est le nôtre. » Ce bon Dubrocard traitait Georges en lui-même de philosophe timide; Dauvert le trouvait encore plus niais qu'au collége.

On rentra au salon, où l'on continua de causer très-vivement, jusqu'à ce que ma-

dame Dubrocard, qui ne se piquait pas d'être aussi profonde en politique que son mari, et qui cherchait à faire briller sa fille, eût engagé mademoiselle Alphonsine à se mettre au piano. Aussitôt, il n'y a plus de politique pour M. Dauvert ; il adresse les plus pressantes, les plus bruyantes instances à mademoiselle Dubrocard. Il ouvre le piano, il arrange la musique, il conduit la belle Alphonsine jusqu'à sa chaise; il montre tant d'empressement, tant de désir de l'admirer, qu'on ne peut remarquer les invitations des autres personnages. L'habile virtuose prélude, et Dauvert est déjà tout enthousiasmé; elle chante : « Ah ! bra-
» vo! brava! Quels accens! quelle expres-
» sion ! quelle méthode ! » Comment Georges aurait-il pu trouver le moment de glisser un seul mot de compliment ? Pendant toute cette musique d'ailleurs, et même pendant un duo que M. Dauvert s'avisa de chanter avec mademoiselle Alphonsine, sans autre prétention que celle d'y mettre un peu

d'âme et de faire briller la cantatrice, Georges était occupé de bien d'autres idées : il se sentait ému de compassion pour la jeune Victorine, à qui sa tante parlait toujours avec sévérité, quelquefois avec aigreur, que sa cousine elle-même semblait se plaire à mortifier, et qui leur répondait à toutes deux avec autant d'esprit que de douceur. Il n'y aurait eu qu'un moyen de rendre Georges attentif à la musique, c'eût été de prier mademoiselle Victorine de chanter à son tour; mais ni Dauvert ni madame Dubrocard n'y songèrent, et Georges n'osa pas les en aviser.

L'heure du départ approchait; M. Dauvert avait fait donner l'ordre à son jockei de seller ses chevaux. Bientôt il dit qu'en voulant accompagner ces dames à la promenade, il avait plus consulté son courage que ses forces; il voulut faire quelques pas et il sembla souffrir encore plus que le matin. Madame et mademoiselle Dubrocard témoignèrent aussitôt la plus vive inquié-

tude; M. Dubrocard offrait amicalement l'hospitalité pour cette nuit à l'ancien camarade de M. Dercy. Le docteur Saint-Firmin lui tâta le poulx, ne lui trouva pas de fièvre, l'assura qu'il était en état de soutenir la route, et d'ailleurs, il lui offrait une place dans leur voiture; son jockei reconduirait ses chevaux. Le courageux Dauvert essaya un nouvel effort, mais il retomba sur son fauteuil, comme prêt à se trouver mal. Oh! pour le coup, madame Dubrocard ne voulut pas consentir à ce qu'il se mît en route; il fallut bien qu'il cédât aux instances de M. Dubrocard et de sa femme. Georges monta en voiture avec son oncle et sa tante; M. Dauvert resta au château.

Pendant la route, Georges était pensif et soucieux; monsieur et madame Saint-Firmin étaient de fort mauvaise humeur; il s'en fallait que l'entrevue eût obtenu tout le succès qu'ils en avaient attendu. Georges avait tant multiplié les gaucheries!

puis cet étranger, ce M. Dauvert, ne semblait-il pas être tombé de cheval tout exprès pour les contrarier? Sa présence et l'espèce de soin avec lequel il avait attiré l'attention de la famille Dubrocard, les avaient gênés; ils auraient voulu être seuls avec le père, la mère et la fille. Cependant ils se gardaient d'adresser des reproches à leur neveu; ils craignaient de le décourager, de lui faire remarquer des choses qui peut-être ne l'avaient point frappé; ils se bornaient à faire l'éloge de mademoiselle Dubrocard et à se féliciter du bon accueil qu'ils avaient reçu. « Convenez, » mon neveu, » lui disait madame Saint-Firmin, « que mademoiselle Dubrocard est » vraiment une belle personne.» — « Très- » belle; » répondaït Georges, » et il se taisait. « A voir le luxe qui règne dans la » maison, » disait M. Saint-Firmin, « on » ne peut douter que ce bon Dubrocard » ne soit très-riche? »—« Très-riche; » répondait Georges, et il retombait dans la

rêverie. Ces réponses laconiques et le silence qui les suivait, augmentaient l'humeur du docteur et de sa femme.

Pendant ce temps, le génereux Dauvert, resté au château de M. Dubrocard et sentant ses douleurs un peu calmées, avait entrepris l'éloge de son ami Georges; mais, malgré tous ses efforts, cet éloge ne réussissait pas. Il vantait le crédit de Georges près du ministre, et le libéral Dubrocard fronçait le sourcil; il vantait l'amour filial de Georges pour ses parens, honnêtes cultivateurs, et la hautaine madame Dubrocard accueillait un tel panégyrique d'un sourire dédaigneux; il vantait la simplicité de mœurs, la bonhomie bourgeoise de son ancien camarade, et la romantique Alphonsine prenait presque en pitié cette nullité de délicatesse et de sentimens recherchés. Dauvert venait ensuite à parler de lui et il y mettait beaucoup de réserve; il ne se targuait pas de sa noblesse; il ne prétendait pas au titre de philosophe; mais il

se disait dévoué aux intérêts de l'humanité; il regardait comme un malheur pour lui d'avoir un cœur trop sensible : on lui trouvait, tout à la fois, une grande modestie et de grandes qualités.

CHAPITRE V.

VICTORINE.

Monsieur et madame Saint-Firmin avaient vu avec beaucoup de chagrin que Georges n'avait pas obtenu un grand succès auprès de la famille à laquelle on désirait qu'il s'alliât; ils voyaient avec plus de chagrin encore, que mademoiselle Alphonsine Dubrocard n'avait pas fait une très-vive impression sur Georges. Le lendemain, ils cherchaient ensemble comment ils pourraient réparer l'échec de la veille. Ils furent agréablement surpris, lorsque Georges vint chez eux leur demander avec empressement, quel jour il serait convenable qu'il fît une nouvelle visite à la fa-

mille Dubrocard; monsieur et madame Saint-Firmin reprirent toutes leurs espérances.

Georges retourna souvent à la campagne de M. Dubrocard, tantôt avec madame Saint-Firmin, tantôt seul; il y rencontra souvent le camarade Dauvert qui, depuis sa chute de cheval, rendait de fréquentes visites à la famille, et en était fort bien accueilli. Monsieur et madame Dubrocard, tout en faisant beaucoup de politesses à Georges, le trouvaient de plus en plus gauche, simple et borné. Qui jamais aurait pu se douter que cet homme-là était millionnaire? Il ne se vantait pas, il n'élevait pas la voix, il ne contredisait pas; on le voyait venir dans une modeste voiture de remise, avec un seul domestique sans livrée; il ne parlait jamais de ses revenus ni de ses dépenses. Aussi, dans la nombreuse et brillante société qui se rassemblait chez le receveur des finances, combien de gens y furent trompés! Bien loin de lui

faire la cour, à peine lui faisait-on politesse; à peine l'avait-on remarqué; on l'avait pris pour un jeune homme commis chez un banquier ou clerc de notaire. Les mêmes personnes se trompaient dans un autre sens sur M. Dauvert; à son aisance, à son air content de lui-même, à son ton décidé, quelquefois tranchant, on le prenait pour un personnage d'importance. Jamais un ami ne demandait en vain un service à Georges; jamais les malheureux n'imploraient en vain ses secours; lui-même il les cherchait, il se faisait un bonheur d'aller au delà de leurs désirs; mais, loin de faire étalage de ses bienfaits et de son obligeance, il y mettait de la modestie et même du mystère. M. Dauvert, avec beaucoup de faste et d'ostentation, proposait des quêtes, des souscriptions pour des familles infortunées; il regrettait de ne pouvoir accomplir toutes les belles actions que lui suggérait son bon cœur. « Que le » sort est injuste! » disait-on, « aucun de

» ces deux hommes n'est à sa place : Quel
» misérable usage M. Dercy fait de sa fortune ! Comme M. Dauvert s'en ferait
» honneur ! »

Mademoiselle Alphonsine Dubrocard, plus froide et plus réservée avec Georges que ses parens, se montrait encore plus aimable et plus affable qu'eux pour M. Dauvert. Il est vrai que, perpétuellement jalouse de briller, de faire admirer sa sensibilité, son instruction et ses talens, elle ne recevait de Georges, que des suffrages toujours polis, jamais enthousiastes, tandis que Dauvert ne cessait de lui prodiguer les éloges les plus admiratifs.

Une seule personne dans la maison semblait goûter la société de Georges; c'était mademoiselle Victorine, cette jeune nièce recueillie chez madame Dubrocard par bienfaisance. Elle se plaisait à montrer à Georges ses dessins; elle mettait un empressement enfantin à lui demander ses conseils. Georges, si naturellement timide,

semblait l'être encore davantage avec cette jeune fille ; rarement il lui adressait la parole ; à peine osait-il la considérer. Un jour, il se permit de lui faire quelques observations sur un paysage qu'elle avait dessiné ; cela valut à Victorine des réprimandes fort dures de la part de madame Dubrocard ; le bon Georges en souffrit plus que la jeune fille, et il se promit bien de ne plus donner de conseils à la nièce en présence de la tante.

Il éprouvait un grand désir, une grande curiosité d'apprendre quelques détails sur Victorine, sur sa situation, sur les événemens qui avaient amené cette jeune personne dans la maison de son oncle. Plus d'une fois, il avait été tenté d'interroger M. Dubrocard ; la crainte de paraître indiscret l'avait retenu. Un jour, il arriva ; toute la famille était absente ; on était allé en calèche et en grande parure à une fête champêtre dans un village à deux lieues, où toute la belle société des environs de-

vait se réunir. Georges aurait dû être fort contrarié; par une bizarrerie assez singulière, il se sentait comme soulagé de n'avoir trouvé personne; il se reposa un moment, avant de retourner à Paris. La vieille gouvernante qui accompagnait Victorine dans ses courses du matin, vint lui apporter quelques rafraîchissemens; cette femme, madame Deschamps, avait élevé Victorine, après avoir été la bonne de sa mère et de madame Dubrocard. Elle avait remarqué les politesses, les égards de M. Dercy pour sa jeune élève, et elle avait pris pour lui beaucoup de considération. Georges pensa que c'était une occasion favorable d'apprendre ce qu'il désirait savoir; il entra en conversation avec la bonne, et, témoignant de plus en plus un grand intérêt pour Victorine, il n'eut pas de peine à la faire causer; elle y était fort disposée.

« Ah! Monsieur, » lui dit madame Deschamps, « cette chère enfant a éprouvé » bien des malheurs, ainsi que ses parens;

» son père, M. Lorsay, jeune officier, et
» sa mère, mademoiselle Claire Belmont,
» l'une de mes anciennes maîtresses, s'é-
» taient mariés par amour. Les deux fa-
» milles les ont bien tourmentés. M. Lor-
» say, dans les meilleures intentions, avait
» fait la folie de confier vingt mille francs,
» leur unique avoir, à un de ses amis,
» M. Kervon, armateur de Lorient qui par-
» tait pour un long voyage; et depuis, on n'a
» plus entendu parler ni des vingt mille
» francs, ni de l'armateur : cependant, quoi-
» que pauvres, le père et la mère de Victo-
» rine étaient heureux; ils s'aimaient tant!
» J'étais allée demeurer avec eux; car, mal-
» gré tout le respect que j'ai pour madame
» Dubrocard, c'est mademoiselle Claire,
» madame Lorsay, qui avait toujours été mon
» élève chérie. La pauvre petite Victorine
» fut orpheline de bien bonne heure; elle
» n'avait pas plus de trois ans, quand elle
» perdit sa mère, qui mourut la dernière :
» son père avait été tué dans une de ces

» grandes batailles, où nous remportions
» toujours la victoire. La chère enfant
» ne se souvient pas d'avoir vu ses pa-
» rens; mais je lui en parle souvent.....
» Ils étaient si bons !.... Eh bien ! monsieur
» Dercy, je crus que notre malheur allait
» être réparé, autant du moins qu'un pa-
» reil malheur peut l'être; on nous en-
» voya chez le tuteur de Victorine,.... son
» grand-oncle, M. Belmont,.... un bon curé
» de la paroïsse Saint-Romain, dans le pays
» de Caux. C'était le seul de la famille qui
» n'eût point causé de chagrin à madame
» Lorsay. Le pauvre cher homme!.... il doit
» être maintenant d'un âge bien avancé,
» car il existe toujours. Je suis sûre qu'il
» a au moins.... oh! oui!.... il a au moins
» quatre-vingts ans. Il avait essuyé bien des
» peines pour son propre compte.... Ce n'é-
» tait point un de ces prêtres qui ne cher-
» chaient qu'à jeter de l'huile sur le feu. Au
» temps où nous étions en république, il
» avait été obligé de se cacher dans une

» campagne isolée, chez un de ses parois-
» siens, grand patriote, qui n'en avait pas
» moins donné asile à son curé ; c'est de là
» qu'il veillait sur son troupeau pour re-
» commander à tous la paix et la tranquil-
» lité. Il venait d'être réintégré dans son
» presbytère quand nous arrivâmes chez
» lui, et je peux dire qu'il était aimé des
» gens de la révolution comme de ceux qui
» s'étaient prononcés contre.... Si vous sa-
» viez avec quelle tendresse, avec quelle
» bonté il nous accueillit !.... Je ne peux
» m'empêcher de pleurer toutes les fois que
» j'y pense..... Je le vois encore, ce bon
» curé, prenant dans ses bras la petite Vic-
» torine; il l'embrassa : « Dieu bénit ma
» vieillesse, » dit-il en la caressant comme
» s'il eût été son père; « Dieu m'envoie
» l'enfant de ma nièce.... ». Ah! nous avons
» été, pendant quelques années, bien heu-
» reuses chez cet excellent homme !... Mais
» voilà qu'un jour il fut atteint d'une para-
» lysie, et, depuis ce temps, il n'a pu sortir

» de sa chambre. J'ai cru que nous allions
» le perdre.... Hélas! c'était un autre mal-
» heur qui nous était réservé!.... Deux
» mois environ après cet accident, un soir,
» il nous dit : « Résignons-nous aux vo-
» lontés de la providence; ses voies nous
» sont inconnues.... J'espérais élever ma
» petite-nièce;.... mais je le sens : c'est près
» d'un autre parent qu'elle doit aller cher-
» cher les soins que je ne peux plus lui
» donner. » — « Qu'est-ce que vous dites
» donc, monsieur? m'écriai-je; nous ne vous
» quitterons jamais! » Victorine, qui avait
» alors onze ans, courut à son lit, l'em-
» brassa en le serrant fortement, comme si
» elle eût craint d'en être séparée. Le bon
» vieillard était bien attendri; nous gardâ-
» mes tous le silence pendant quelques in-
» stans.... Alors il reprit : « Ne pleure pas,
» ma chère petite-nièce, laissons cet entre-
» tien; je voudrais ne pas t'affliger..... »
» Quand nous nous retirâmes en lui sou-
» haitant une bonne nuit, il me dit, à voix

» basse, de venir seule le trouver le lende-
» main matin; je ne manquai pas de lui
» obéir.... Dès que je le vis, je fondis en
» larmes; car je pensai bien qu'il allait me
» parler de son projet de nous séparer de
» lui.... Il me recommanda de ne pas ajou-
» ter par mes pleurs au chagrin de Victo-
» rine; il me représenta que ses infirmités
» ne lui permettaient plus de veiller à l'é-
» ducation de sa petite-nièce; qu'en consé-
» quence, il avait dicté à son vicaire, un
» jeune et pieux ecclésiastique qui le rem-
» plaçait depuis quelque temps dans ses
» fonctions, une lettre pour la tante de
» Victorine, madame Dubrocard; que la
» veille il avait reçu la réponse, et que ma-
» dame Dubrocard consentait à recevoir
» la jeune orpheline.... Il me parla des
» avantages que Victorine pourrait trouver
» près d'une tante riche et d'une cousine à
» peu près de son âge; mais je n'entendis
» presque rien de tout ce qu'il me dit, car
» j'étais comme suffoquée.... La pauvre Vic-

» torine jeta les hauts cris quand elle em-
» brassa son grand-oncle pour la dernière
» fois. Oh ! ce digne et respectable pa-
» rent !.... Dans quelle solitude nous l'avons
» laissé ! Cependant il montra une résigna-
» tion qui doit nous servir d'exemple. Nous
» sommes venues dans cette maison..... »
Ici, madame Deschamps soupira, garda un moment le silence, puis elle continua : « Nous y sommes bien.... Madame Dubro-
» card a tous les sentimens qu'une parente
» aussi proche.... » La bonne vieille s'arrêta de nouveau : « Oh ! oui ; nous sommes très-
» bien ; mais mademoiselle et moi nous ne
» pouvons nous empêcher de regretter sou-
» vent la maison de son grand-oncle, le
» bon curé. »

Avec quelle attention Georges avait écouté ce récit ! il s'était gardé d'interrompre madame Deschamps. Lorsqu'elle eut cessé de parler, il lui prit la main et la serra quelque temps en silence, puis : « Que
» je vous sais gré, » lui dit-il, « de l'affec-

» tion que vous avez pour mademoiselle » Lorsay! » Il retomba de nouveau dans la rêverie, et se mit en route pour Paris.

Deux jours après cet entretien, Georges revint à la maison de campagne de madame Dubrocard; le hasard voulut qu'il se trouvât un instant seul avec Victorine. Il attendait au salon, lorsque la jeune fille parut. Victorine vint à lui avec enjouement, et lui annonça que ses parens ne tarderaient pas à la suivre. Elle se mit à lui raconter combien elle s'était amusée à cette fête de village où elle était allée avec sa tante et sa cousine. Le mélange des dames et des paysannes, des paysans et des messieurs, les tentes sous lesquelles les marchands de la foire avaient établi leurs boutiques, les balançoires, les jeux de bague, de tir, et surtout la danse sous les arbres, avaient offert à ses yeux un tableau aussi varié qu'agréable. Sa cousine n'avait dansé qu'une seule contredanse avec M. Dauvert qui les accompagnait; mais plusieurs jeunes

villageois avaient prié Victorine, et elle n'avait pas cru devoir se refuser à leurs invitations. Georges la regardait plus qu'il ne l'écoutait; au lieu de partager sa gaieté: « Mademoiselle, » lui dit-il d'une voix émue, « votre bonne gouvernante m'a ré» vélé vos malheurs : oh! combien je m'in» téresse à votre sort! » A ces mots, la joie de Victorine s'évanouit; elle porta les yeux sur Georges avec surprise, avec attendrissement; elle laissa échapper quelques mots pleins de mélancolie; elle prononça le nom de sa mère, celui du bon curé son respectable tuteur. Georges se sentit encore plus touché en voyant des pleurs dans les yeux de Victorine; il se reprochait de l'avoir affligée; il essaya de lui demander de nouveaux détails sur la fête du village, de lui parler de ses progrès dans le dessin, dans la musique; mais, à chaque instant, il laissait languir la conversation; les idées, les mots ne s'offraient point à son esprit; il en était surpris, honteux. Le matin encore,

dans une affaire importante, il avait tenu tête avec fermeté à un chef de division du ministère; comment se faisait-il qu'il se trouvât interdit devant une jeune fille? Un peu remise de son émotion, Victorine lui montra un paysage qu'elle venait de terminer, et Georges, seul auprès d'elle, se permit, avec beaucoup de douceur, quelques légères critiques. Madame Dubrocard et sa fille parurent; Georges à l'instant changea de langage, et fit un grand éloge de ce qui lui semblait bien dans le dessin, en sorte que madame et mademoiselle Dubrocard ne purent trouver l'occasion de dire un mot désagréable à Victorine.

En retournant à la ville, Georges s'interrogeait lui-même sur le sentiment que lui inspirait Victorine. Était-ce de l'amour? n'était-ce qu'une compassion bien naturelle pour les malheurs de l'aimable et bonne orpheline? Il se rappelait l'ardeur dont il s'était senti enflammé au premier aspect de la coquette Élisa; quelle diffé-

rence avec le doux et tendre intérêt que Victorine faisait naître dans son âme! Élisa l'avait ébloui ; Victorine le touchait. Épris des charmes de l'une, il avait désiré être heureux avec elle; frappé des grâces de l'autre, mais surtout attendri de ses peines, il désirait la rendre heureuse. Plus que jamais occupé de Victorine, mais jaloux de ne troubler ni le cœur ni le repos de la jeune fille, il résolut, jusqu'à ce qu'il pût voir clair dans son âme, de mettre une telle réserve dans sa conduite, que ni Victorine, ni ses parens, ne pussent se douter que c'était elle seule qui l'attirait dans la maison.

CHAPITRE VI.

PROGRÈS DE M. DAUVERT.

On s'étonnait que Georges, si empressé de multiplier ses visites, n'ouvrît pas la bouche sur le projet qui avait amené une espèce de liaison entre madame Dubrocard et madame Saint-Firmin; il en résultait que de jour en jour, il était reçu plus froidement. L'aimable Dauvert faisait au contraire de rapides progrès dans l'estime de la famille. Ses discours enjoués égayaient madame Dubrocard; M. Dubrocard continuait de goûter beaucoup ses principes en politique et en morale; ses grâces et son esprit consolaient mademoiselle Alphonsine du dépit qu'elle ressentait de l'indifférence et du silence de

Georges. Déjà, dans quelques entretiens particuliers qu'il avait eu l'art de se ménager, en se promenant solitairement avec elle dans les bosquets du parc, ses regards langoureux, son agitation, ses paroles tendres, mystérieuses, énigmatiques, avaient révélé qu'il était atteint d'une violente passion; et la modeste Alphonsine, devinant qu'elle en était l'objet, n'avait pu déguiser un trouble enchanteur que l'heureux Dauvert avait interprété à son avantage. Autorisé par cette espèce d'aveu tacite, il avait osé hasarder devant les parens quelques mots détournés, obscurs même, mais qui avaient été compris et n'avaient pas été mal reçus. Georges n'était pas le seul de sa famille qui eût fait des maladresses auprès de la famille Dubrocard; dès le premier moment, monsieur et madame Saint-Firmin avaient donné à entendre que, pour un homme riche comme l'était Georges, il fallait une grosse dot. L'adroit Dauvert, au contraire, ne cessait de répéter que la

main d'une femme céleste, comme mademoiselle Alphonsine, était par elle-même un trésor inappréciable, et que l'on devrait se trouver trop heureux, trop honoré de la recevoir sans dot. Une autre fois il avait avoué son peu de fortune; mais il avait appuyé fortement sur sa naissance; puis enfin il n'était pas tout-à-fait sans espérances, il avait un oncle sans enfans; son revenu serait doublé à l'extinction de la rente viagère, qu'il servait religieusement à une dame fort respectable. Madame Dubrocard aurait été très-flatté d'avoir un gendre noble; M. Dubrocard lui-même, malgré ses grands principes de libéralisme, n'était pas insensible à la petite vanité d'être le beau-père d'un gentilhomme. L'un et l'autre tenaient beaucoup à la fortune; mais Georges continuant à ne pas s'expliquer, on laissa entrevoir à M. Dauvert que, s'il pouvait obtenir quelque emploi important, il lui serait permis d'aspirer à la main de la riche héritière:

Dauvert alla trouver son ami Georges.

Il lui dit qu'il se sentait honteux de vivre en homme inutile, qu'il était animé du généreux désir de servir son pays; il fit beaucoup valoir les brochures, les pamphlets politiques qu'il avait publiés, et dont plusieurs, disait-il, avaient eu un succès européen : après avoir bien ébloui Georges, il le pria de le présenter à son ministre. Georges se serait reproché de ne pas répondre sur-le-champ aux désirs de son ancien camarade : il conduisit Dauvert chez le duc. Ils en furent très-bien reçus; l'estime involontaire et presque forcée du vieux duc pour Georges était encore augmentée. Ce vieux duc fit causer Dauvert qui répondit avec aisance, avec adresse, flattant beaucoup, en ayant l'air de ne pas flatter. Le ministre, toujours habile appréciateur des hommes, jugea que M. Dauvert avait un genre de mérite tout-à-fait opposé à celui de Georges, mais que cet autre genre de mérite n'était pas à dédai-

gner, et pouvait être mis en œuvre d'une manière fort avantageuse. Il était question de prochaines élections dans toute l'étendue du royaume ; un agent comme M. Dauvert, n'était-il pas une précieuse découverte pour un ministre ? Dauvert fut placé.

C'était une place bien subalterne qu'il avait obtenue ; mais il se flattait de n'y point languir ; c'est sous ce point de vue qu'il fit envisager les choses à la famille Dubrocard : ce premier pas avait augmenté d'une manière sensible ses progrès sur le cœur de la belle Alphonsine.

Quelle fut la fureur du docteur Saint-Firmin quand il apprit que Dauvert avait été présenté au ministre, et par qui ?... Par Georges !... « Eh ! quoi, » dit-il à son » neveu, « insensé, aveugle que vous » êtes !... Vous ne voyez donc pas ce qui » se passe autour de vous ! » — « Eh ! » que se passe-t-il ? » — « Comment ! vous » ne voyez pas que ce Dauvert est un aven-» turier, un intrigant qui veut vous souf-

» ller la jeune personne si intéressante
» que madame Saint-Firmin et moi nous
» voulions vous faire épouser? » — « Vous
» croyez! — « J'en ai eu le pressentiment dès
» le jour où nous avons dîné chez Dubro-
» card. Qui sait, si cet accident, cette chute
» de cheval, cette blessure n'étaient pas un
» jeu, une fable arrangée pour paraître d'une
» manière intéressante aux yeux de la ro-
» manesque demoiselle! » — « En vérité! »
— « Qui sait, s'il n'avait pas emprunté de
» l'argent à un crédule ami, pour se donner
» un valet et des chevaux! » — « Vous
» croyez qu'il aurait emprunté de l'argent
» à un crédule ami? » reprit Georges en
souriant. — « Je le parierais! et quand
» je me félicitais d'avoir si bien préparé
» les voies, non-seulement vous êtes gauche
» avec le père, point galant avec la mère,
» muet avec la fille; mais encore, c'est vous,
» vous! qui vous empressez de présenter
» votre rival au ministre votre protecteur!

Alors, emporté par la passion, le libéral Saint-Firmin gourmanda son neveu de ce qu'il ne se montrait pas assez adroit courtisan du ministre. « Est-ce que ce n'est » pas uniquement pour soi et pour les » siens que l'on doit réserver la protection » d'un pareil personnage? Est-ce que tou- » tes les faveurs que l'habile intrigant ne » manquera pas d'obtenir ne vont pas » avancer ses affaires et reculer les vôtres? » Est-ce que ce ne sont pas autant de vols » qu'il vous fera? » — « Oui, oui, » dit Georges, toujours en souriant « je vois.... je comprends. » Puis, tout à coup, prenant un air malin, ce qui ne lui était pas ordinaire : « Per- » mettez, mon cher oncle, j'ai souvent re- » marqué que ceux qui croyaient me nuire » me rendaient service. » — « Plaît-il? que » voulez-vous dire? » — « Que si la recher- » che de Dauvert est approuvée, on ne me » tourmentera plus pour épouser la demoi- » selle. » — « Eh! bien, cela ne vous dé-

» solera pas ? » — « Oh ! mon Dieu, non ! »
— « Pour quelle raison ? » — « Je n'aurai
» jamais d'amour pour elle, et je veux
» aimer ma femme. »

A ces mots, la surprise du docteur fut si forte, qu'il ne put proférer une parole ; mais à quelle indignation il s'abandonna quand il se trouva seul avec sa femme ! quelles furent les doléances de madame Saint-Firmin ! « Un si beau mariage, » disait la femme ! — « Et les élections qui s'ap-
» prochent, » disait le mari ! — « Moi qui
» me faisais un plaisir de me lier avec cette
» opulente famille ! » — « Moi qui croyais
» que le mariage pourrait avoir lieu avant
» la convocation des assemblées ! » —
« Mais, s'il n'aime pas mademoiselle Du-
» brocard, pourquoi fait-il à ces gens-là
» de si fréquentes visites ? » — « Eh ! qui
» peut concevoir quelque chose à la con-
» duite d'un original comme celui-là ? » —
« Vous verrez qu'un beau jour il se pren-
» dra d'amour pour quelque petite fille sans

» fortune, comme son Élisa Berthoud. » — « Il en est capable. » — « Quelle pitié! » — « Quelle honte! » — « Il finira par dés- » honorer la famille. »

M. de Saint-Firmin n'avait songé à marier Georges à mademoiselle Alphonsine, que pour obtenir aux prochaines élections toutes les voix dont pouvait disposer le libéral M. Dubrocard. Il était déjà bien reculé dans ses espérances; cependant il ne perdit pas courage; il convint avec sa femme de laisser couler le temps, de ne point rompre la négociation, de continuer à se montrer très-empressé, très-obséquieux pour M. le receveur général, du moins jusqu'aux assemblées. Avec ces précautions, il croyait encore pouvoir compter sur M. Dubrocard, sur son influence et sur ses nombreux amis; mais hélas! les opinions politiques du receveur général des finances étaient déjà bien changées!

CHAPITRE VII.

INTRIGUES PRÉLIMINAIRES D'UNE ÉLECTION.

Les assemblées électorales allaient procéder au renouvellement intégral de la chambre des députés. Quel tableau offrait toute la population ! Ce n'était point seulement les éligibles, les électeurs qui s'occupaient des élections. Dans la masse même, parmi ces prolétaires dont la vie toute entière est employée à d'utiles et pénibles travaux, on s'inquiétait des choix qu'on allait faire. Quoi qu'en puissent dire nos beaux-esprits rétrogrades, il y a plus d'instruction et moins de canaille en France, qu'autrefois; et la canaille qui nous reste... est-ce toujours dans le menu peuple qu'il

faut la chercher ? Beaucoup de ces ouvriers, de ces artisans, méprisés encore par quelques sots insolens, mais vraiment éclairés par l'expérience de trente années de révolution, d'anarchie, de despotisme et de régime constitutionnel, se résignaient à rester éloignés des affaires, et ne renonçaient point à les observer, à les contrôler. Soumis à la loi qui ne les appelait pas à choisir, ils prétendaient qu'ils faisaient partie de ceux pour lesquels on devait choisir ; et dans leurs entretiens non hostiles, mais francs et sincères, ils discutaient le mérite et les titres des candidats. Dans les autres classes, on voyait parmi quelques-uns de ceux qui ne payaient point cent écus d'impôts directs, ou une humeur envieuse contre les privilégiés, ou de l'insouciance pour la chose publique ; ils trouvaient injuste la loi qui, dans une population de trente millions d'hommes, ne donne le droit d'électeur qu'à cent mille. On voyait encore de l'insouciance parmi quel-

ques électeurs, dont les uns étaient absorbés par un intérêt personnel malentendu, dont les autres fatigués des fautes successives qu'ils avaient cru remarquer dans nos gouvernans, regardaient leur vote comme inutile. Le plus grand nombre, électeurs et non électeurs, nobles et bourgeois, patentés ou propriétaires, petits ou grands propriétaires, étaient saisis d'une grande préoccupation ; chacun, jaloux d'exercer ses droits ou de voir exercer au gré de ses désirs les droits attribués à d'autres, était ardent à défendre et à faire triompher sa cause; ils pesaient les vertus, le talent, le caractère des hommes qui se mettaient sur les rangs, recherchaient les gages qu'ils avaient donnés de leur opinion et de leur constance dans leur opinion. Mais, surtout, les intrigans, les ambitieux de tous les partis, les charlatans de toutes les couleurs déployaient une infatigable activité; le jour, la nuit, ils s'agitaient, ils couraient, distribuant les promesses, les menaces, les

flatteries, les injures à leurs antagonistes; ils se cherchaient des partisans; ils provoquaient des défections; ils faisaient agir les parens et les connaissances, les femmes et les maîtresses, les créanciers et les valets. Les uns travaillaient pour eux-mêmes, ils avaient la prétention d'être nommés; les autres intriguaient pour leurs amis, pour les amis de leurs amis, pour leurs protecteurs ou pour les créatures de leurs protecteurs.

Les grandes cabales électorales, ou plutôt les grands moyens électoraux, n'étaient point encore parvenus au degré de perfection, où peut-être nous les verrons un jour. Des hommes sans morale n'osaient pas afficher le mépris de la morale; les grands et petits fonctionnaires avaient trop de pudeur pour intimer des ordres à la conscience de leurs subordonnés par des circulaires impératives; mais on faisait entrevoir confidentiellement l'alternative d'une disgrâce ou d'une faveur. On n'aurait pas osé en-

treprendre d'acheter tous les journaux; mais quelques-uns s'étaient vendus, et cherchaient à gagner leur argent, en calomniant avec hypocrisie. On n'aurait pas osé éliminer des électeurs bien connus, ni fabriquer de frauduleux électeurs; mais on avait eu d'avance la précaution d'accorder de légers dégrèvemens à quelques-uns dont on n'était pas sûr, et l'on avait légèrement augmenté l'impôt foncier ou la patente de celui qu'on savait dévoué, et qui était certain d'être dédommagé, s'il votait dans un bon sens. On n'aurait pas osé imposer la loi d'écrire son vote à découvert; mais on insinuait à des électeurs timides, à des pères de familles qui avaient besoin de leurs emplois, qu'ils deviendraient suspects, s'ils cachaient leurs bulletins. Des agens nombreux aussi zélés qu'intelligens, parcouraient la France; d'autres écrivaient, et leurs écrits, leurs pamphlets, dirigés pour ou contre les candidats, étaient répandus avec profusion; M. Dauvert était

du nombre de ces agens et de ces écrivains.

Pour bien commencer ses intrigues électorales, il avait médité un grand coup dont le succès devait être doublement utile à ses intérêts; d'une part, en vantant d'une manière exagérée son crédit naissant auprès du duc de ***, il travaillait à se mettre encore plus avant dans les bonnes grâces de monsieur et madame Dubrocard; d'une autre part, en essayant de gagner M. Dubrocard au parti du ministère, il espérait acquérir des droits à la reconnaissance du duc.

Dauvert s'était annoncé chez Dubrocard comme un grand libéral: tout doucement, peu à peu, par des efforts bien gradués, bien ménagés, il profita de son ascendant pour faire sentir au bon receveur général, qu'il était peu convenable, à un homme qui tenait une place du gouvernement, d'afficher son opposition au ministère; il calma son effervescence patriotique, et

M. Dubrocard, maîtrisé par Dauvert, n'était déjà plus libéral.

Avec quel empressement Dauvert alla-t-il apprendre cette grande nouvelle au ministre! celui-ci sentit toute l'importance du service que venait de rendre Dauvert: un receveur général! c'est un homme plus important peut être encore qu'un préfet pour une élection. Le duc en prit encore plus de confiance dans les talens du personnage; de jour en jour, il acquérait la certitude que Dauvert ne répugnerait à rien pour ses intérêts. D'un autre côté, Dubrocard était dans l'enchantement d'avoir un ami comme Dauvert; grâce à cet ami, le receveur général flatté, invité, choyé, caressé par son excellence, fut bientôt tout ministériel; sa femme devint ultra.

Dans les autres gouvernemens constitutionnels, on ne compte que deux partis. Aux États-Unis d'Amérique même, il n'y en a qu'un, ou plutôt il n'y en a point; on

peut y être divisé sur les personnes, on ne l'est jamais sur les doctrines. En Angleterre, on ne connaît que les wighs et les torys. En France, depuis l'établissement de la Charte, nous en avons toujours vu trois qu'on s'est habitué à désigner sous les noms d'ultras, de ministériels, et de libéraux, représentés ensuite dans la chambre par le côté droit, le côté gauche et le centre ou le ventre. Dans l'arrondissement où devait voter Georges, un certain vicomte de ** était le candidat ultra; le docteur Saint-Firmin s'était proclamé le candidat libéral; le président du collége était le candidat ministériel.

M. Saint-Firmin était plein d'espoir; mais lorsqu'au retour d'un voyage préparatoire, qu'il avait fait dans l'arrondissement, il apprit que M. Dubrocard, l'homme sur lequel il avait le plus compté, lui manquait, et se tournait contre lui, il fut un moment consterné. « Ah! grand Dieu! » disait-il à sa femme; « quand on voit

» de pareilles versatilités, des métamor-
» phoses aussi honteuses et prenant leur
» source dans un coupable égoïsme, n'y
» a-t-il pas de quoi frémir, de quoi rou-
» gir pour l'humanité? Mais, morbleu!
» je ne perds pas courage.... » Georges, depuis qu'il était riche et en place, avait rendu beaucoup de services à des gens de son pays, et sans compter Claude Lallemand son fermier, il y avait de nombreux amis; le docteur alla lui faire sa petite visite du matin.

Après beaucoup d'amitiés, beaucoup de cajoleries à son neveu : « Tu sais, mon
» bon Georges, » lui dit-il, « qu'un grand
» nombre d'honnêtes gens de notre ar-
» rondissement, et presque tous mes an-
» ciens malades m'ont sollicité, m'ont
» tourmenté pour m'engager à me mettre
» sur les rangs aux élections qui vont avoir
» lieu. Personne n'a plus de goût que moi
» pour une vie obscure et paisible; je n'ai
» jamais songé à briller que dans mon

» état ; mais, malgré ma répugnance, il » m'a fallu céder aux vœux de ces bons » citoyens : j'aime trop mon pays pour me » refuser aux fonctions auxquelles on son- » ge à m'appeler, et je regarde comme un » devoir de lui sacrifier ma tranquillité. » Alors il débita plusieurs phrases qui semblaient extraites d'un discours préparé sur la nécessité de choisir pour députés des hommes d'un caractère ferme et indépendant; puis il ajouta : « Conçois-tu ce qui » m'arrive ? Ce M. Dubrocard, un de » ceux qui m'ont le plus pressé, et qui, » je le dis entre nous, m'avait promis les » voix de tous ses amis.... Il m'abandonne! » il se range sous les drapeaux du minis- » tère.... Quel pauvre homme ! C'est ce » Dauvert qui l'a tourné ; quel intrigant !... » Mais cela doit peut nous importer. Du- » brocard devait avancer mes affaires en » parlant pour moi, je les avancerai en » parlant contre lui ; oui, en signalant sa » défection. Ma femme part demain pour

» aller continuer là-bas nos patriotiques
» manœuvres; moi, je reste ici pour ral-
» lier les électeurs qui ne doivent quitter
» Paris qu'au moment des élections. J'ai
» compté sur toi, mon cher neveu; tu ne
» m'abandonneras pas, toi, mon bon
» Georges! J'ai toujours pensé que tu fe-
» rais merveille en ma faveur, auprès de
» tous ceux de nos collègues sur lesquels
» ton bon esprit, ton excellent caractère
» et les services que tu leur as rendus,
» t'ont donné une influence si méritée. »
— « Mon cher oncle, » répondit Geor-
ges, « vous connaissez ma franchise; ne
» vous fâchez pas; mais il m'est impos-
» sible de faire pour vous des démarches;
» et même... » — « Allons! tu plaisantes,
» mon cher ami; c'est-à-dire.... non... tu
» ne plaisantes pas, mais tu as une délica-
» tesse, fort honorable sans doute..., mais
» qui, permets-moi de te le dire, va jusqu'à
» l'exagération. Je te devine: tu crains jus-
» qu'à l'apparence d'une cabale; rassure-

» toi. Songe qu'il y va d'abord de l'intérêt
» de ton pays, et ensuite des intérêts de
» ton oncle, du frère de ton père, de ton
» ancien tuteur; tu te ferais peu d'hon-
» neur, et j'aurais le regret de t'entendre
» blâmer par tout le monde si tandis que
» tu peux me gagner plusieurs voix, tu
» te contentais de me donner la tienne. »
— «Pardon; vous m'avez interrompu, et j'al-
» lais vous dire que je ne peux pas même
» vous donner ma voix. » — « Plaît-il? » dit
le docteur déconcerté; puis en affectant de
rire aux éclats : « Ah! j'y suis; je vois ce
» que c'est : je suis libéral, et tu es atta-
» ché au ministère; nous devons être en-
» nemis. Jamais, » ajouta-t-il en prenant
un accent de sensibilité, en adoucissant sa
voix, et en serrant la main de Georges,
« jamais des parens comme nous ne peu-
» vent être réellement divisés. Seulement
» je conçois qu'en homme sensé, tu crains
» de te compromettre. Je t'approuve;
» mais écoute-moi.... nous ne sommes que

» nous.... » Il regarda fort attentivement s'il ne pouvait être entendu de personne, et poursuivit, en parlant presque dans l'oreille de Georges : « Tu peux, sans au-
» cun danger pour toi me procurer des
» voix même parmi les gens du ministère;
» je t'autorise à faire sentir à ton ministre
» que, les libéraux devant nécessaire-
» ment l'emporter, il est de l'intérêt du
» gouvernement de me laisser nommer;
» car, enfin, je suis honnête homme; pre-
» mier point. Second point; je ne suis pas
» un cerveau brûlé, un factieux, un répu-
» blicain... Ah ! fi donc ! Je n'ai jamais été
» bonapartiste. Ensuite.... et toujours entre
» nous, mon cher neveu, ai-je un carac-
» tère inflexible, une humeur intraitable ?
» Tu peux tout doucement insinuer que
» dans l'occasion.... et si le ministère ne
» veut pas aller trop loin, il ne serait pas
» impossible.... de s'arranger avec moi.
» Eh ! bien, te voilà sans crainte; tes scru-
» pules sont levés. » A ces mots, Georges,

par respect pour son oncle, réprima un assez vif mouvement d'indignation. « Excusez de nouveau ma franchise, reprit-il ; mais ce que vous venez de dire ne » sert qu'à fortifier ma résolution. Je » voudrais voir dans nos chambres des » hommes qui eussent des opinions bien à » eux, et non celles de tel ou tel parti; à » plus forte raison n'y voudrais-je pas voir » des hommes disposés à changer de parti » selon leurs intérêts personnels. » Le docteur Saint-Firmin ne chercha point à réprimer l'indignation que lui inspirèrent les paroles très-significatives de Georges; un violent accès de colère remplaça les expressions amicales et patelines qu'il avait employées jusque-là. Il traita Georges d'ingrat, de cœur sec, de mauvais parent. Rentré chez lui : « Ce n'est pas seulement un idiot, disait-il à sa femme : c'est un méchant. »

Le duc fit appeler Georges. Depuis l'admission de Dauvert dans les bureaux du ministère, et surtout depuis l'ordonnance

pour la convocation des colléges électoraux, le duc était plus froid, et surtout moins communicatif avec Georges. Sans préambule, d'un air assez hautain, et croyant apparemment que le seul moyen de réduire Georges était de l'intimider: « Vous avez un parent », lui dit-il, « un » oncle, je crois, qui se flatte d'être porté » par l'opposition à la chambre des dé- » putés? Ce n'est pas ici le lieu de vous » expliquer combien un tel choix est peu » convenable; mais j'espère que vous » sentirez assez vos devoirs pour leur » sacrifier une inclination de famille. » Georges, blessé de ce ton de hauteur et de l'espèce d'injonction qui lui était faite, répondit avec calme, mais avec fermeté, que son suffrage était libre, et que nulle puissance sur la terre ne pouvait l'empêcher de le donner à qui bon lui semblerait. Le duc parut fort irrité; l'entretien aurait mal fini pour Georges, s'il n'eût été interrompu par l'arrivée de plusieurs personnes parmi

lesquelles se trouvaient quelques agens d'élection, et entre autres, notre ami Dauvert qui revenait d'un voyage et se préparait à en commencer un autre. D'un air fort empressé, il fit beaucoup d'amitiés à Georges qui sortit. « Oh ! oui, » dit le duc à Dauvert d'un ton ironique, dès que Georges fut parti, « adressez-lui vos complimens : » m'en voilà bien convaincu ; M. Georges » Dercy est un petit sot dont on ne fera » jamais rien. » Le reste de l'entretien du duc avec M. Dauvert n'est pas venu jusqu'à nous ; mais dans la même matinée, le duc fit de nouveau appeler Georges. « Ah ! » vous voilà, » lui dit-il en souriant, « vous » êtes un entêté, un enfant ; vous n'avez » nul usage du monde ni des affaires. » Quand je vous ai parlé de votre oncle le » libéral, vous m'avez répondu avec une » dignité, qu'il n'aurait tenu qu'à moi de » trouver un peu déplacée ; cependant j'ai » appris, depuis quelques instans, que le » cher oncle ne compte pas du tout sur

» votre voix. Je me garderai bien de
» vous la demander pour notre candidat ;
» vous ne manqueriez pas de reprendre
» votre air digne, de me débiter quelques-
» unes de ces belles maximes philosophiques
» que j'ai lues et admirées comme vous
» dans ma jeunesse, que je retrouve tous
» les matins dans les feuilles libérales de
» nos publicistes de journaux, et dont les
» auteurs gouverneraient sans doute la
» France avec autant de gloire que d'ha-
» bileté, si l'on avait la sagesse de leur
» en confier le soin. Mais je suis trop votre
» ami, pour ne pas vous répéter que si
» vous tenez à ce que je continue de cher-
» cher à vous être agréable, il faut vous
» conduire dans cette circonstance, comme
» le bien de l'état et le vôtre vous le con-
» seillent ; vous m'entendez ? » — « Oui,
» monsieur le duc, je vous entends ; je
» connais mes devoirs et je les remplirai. »
Le duc ne parut que fort médiocrement
satisfait de la réponse de Georges.

Dharville était revenu de son voyage; Georges, en rentrant, le trouva chez lui. « Arrive donc, mon cher Georges, » lui dit Dharville, « j'ai à te parler d'une af-» faire très-grave. » — « Toi! occupé d'une » affaire grave, » lui dit Georges, en riant? — « Oui, parbleu! ne ris pas : tu es élec-» teur, et je me suis chargé de te proposer » un candidat. » — « Toi! » répliqua Georges, toujours gaiement; « et, depuis quand » te mêles-tu des affaires publiques? Tu » m'as dit vingt fois, quand je te repro-» chais ton indifférence, qu'il serait temps » pour toi d'y songer, lorsque tu serais » appelé à la chambre des pairs. » — « C'est » vrai; et plaise au ciel que je n'y arrive » que bien tard, puisque je ne dois y en-» trer qu'à la mort de mon père! Mais cela » n'empêche pas qu'aujourd'hui je n'aie » promis ta voix. » — « Promis ma voix! » et à qui? » — « A une femme charmante, » c'est-à-dire au vicomte de**, qu'elle m'a re-» commandé. » — « Au vicomte? Comment,

» toi, ancien officier de Napoléon, tu solli-
» cites pour les ultras? » — « Eh! pourquoi
» pas? Il y en a tant d'autres qui ont changé
» avant moi! et que veux-tu? Toute ma
» famille est de ce côté-là; je les trouve
» un peu fous, un peu sots; mais enfin,
» le vicomte est presque mon parent; il a
» épousé une de mes cousines; c'est elle
» qui m'a demandé ta voix pour son mari.
» Il ne sera jamais un grand orateur,
» un grand publiciste, un grand adminis-
» trateur; mais c'est un très-bon homme,
» beaucoup plus raisonnable que certains
» autres, et je me suis engagé pour toi. »
Ici Georges prit un ton sérieux; il sup-
plia son ami de ne point insister sur l'objet
de sa demande. « Si je comprends bien
» notre Charte, » lui dit-il, « il me semble
» que les nobles, soit anciens, soit nou-
» veaux, sont représentés par la chambre
» des pairs; ne seraient-ils pas représentés
» deux fois, si notre chambre élective n'é-
» tait composée que de comtes, marquis,

» vicomtes ou barons? On semble craindre » que la démocratie ne fasse de nouvelles » irruptions ; moi, je crains le contraire. » Je suis loin de vouloir un gouvernement » populaire ; mais je crois que, suivant le » texte et l'esprit de notre loi constitution- » nelle, le peuple doit être représenté par » la chambre des députés, et je ne voudrais » pas choisir pour nos communes des or- » ganes aristocratiques. » Georges finit par répéter avec amitié à Dharville ce qu'il avait dit ou fait entendre à son oncle et au duc, que pour l'importante mission d'électeur à laquelle il était appelé, il croyait devoir rester inaccessible à toute sollicitation, et que sa conscience seule lui dicterait son choix. Dharville avait écouté Georges fort attentivement ; il garda quelque temps le silence ; puis tout à coup, en lui tendant la main : « Tu as raison, » lui dit-il, « je t'approuve : ne parlons plus de » mon cousin le vicomte. Je crains que » pour d'autres candidats tu ne sois entouré

» de solliciteurs plus pressans, plus obstinés, plus exigeans que moi; tu feras bien de leur résister. Il t'en arrivera peut-être quelque malheur; mais, après tout, ce sera plus fâcheux pour les autres que pour toi. Tu trouveras au fond du cœur le témoignage d'avoir fait ton devoir, et ils auront la honte d'avoir voulu t'en détourner. »

CHAPITRE VIII.

LE CANDIDAT DE GEORGES.

Mais quel était donc le candidat à qui Georges se proposait de donner son suffrage? Il y avait aux environs de sa petite ville un monsieur Morambert, retiré depuis long-temps dans une propriété où il faisait d'heureux essais en agriculture. Pendant les trois ou quatre années que Georges avait passées à son pays, il avait eu plusieurs fois l'occasion de causer avec M. Morambert qui lui avait paru un honnête homme et un homme de mérite. Tandis que presque tous les gens de la ville se moquaient de la bonhomie de Georges qu'ils appelaient de la niaiserie, M. Moram-

bert avait répondu à l'estime du jeune homme par une égale estime. Georges avait pris plaisir à se faire raconter quelques détails sur la vie de ce monsieur Morambert. Il y a long-temps qu'on a dit que rien n'est plus simple que la vie d'un homme de bien; en effet, point de fracas, point d'événemens, point de charlatanisme; par conséquent, ni scandale, ni vogue. Mais au milieu de troubles, de dissensions politiques, quand une nation est livrée tour à tour au despotisme de la multitude et au despotisme d'un seul, cette vie si simple n'en est pas moins remarquable, car elle est rare. Je ne ferai point l'injure à notre nation de dire que les honnêtes gens soient le petit nombre; mais ce qu'on rencontre difficilement, c'est la constance dans le bien, c'est la fermeté, c'est la fixité des principes et des opinions, c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, la simultanéité du caractère et des actions, de la conduite et des doctrines.

M. Morambert était encore jeune lors-

que la révolution commença; il en avait embrassé avec transport les généreux principes; il avait gémi douloureusement sur les premiers crimes; il voulait arriver au bien par des réformes, des améliorations, et non par des bouleversemens. Il avait brigué l'honneur de représenter son département à la première assemblée législative, dans l'espoir de concourir avec le roi et avec ses collègues au maintien du pacte qui venait d'être juré par le monarque et la nation. Lorsqu'il vit la révolution prendre une sinistre et terrible couleur, il désespéra de pouvoir servir son pays dans nos assemblées délibérantes; mais l'Europe toute entière allait envahir notre territoire; il alla combattre aux frontières pour l'indépendance de notre patrie.

Les fureurs révolutionnaires pénétrèrent jusque dans nos camps; un homme aussi franc ne pouvait être à l'abri des délations; il fut emprisonné, et ne dut sa vie et sa liberté qu'à

la révolution du neuf thermidor. L'Europe, déjà repoussée nous menaçait encore, il continua de combattre. Son mérite, sa bravoure, son dévouement lui valurent le grade de général de brigade. En portant ses regards sur l'intérieur, sur nos dissensions du temps du directoire, il gémissait, mais sans perdre l'espoir; il faisait la part de notre effervescence révolutionnaire, et des résistances à un meilleur ordre de choses excitées par les intérêts et les passions, et il aimait à croire que la raison, la nécessité, le temps, les lumières opéreraient une salutaire influence dans toutes les âmes françaises.

Le 18 brumaire arriva : cette journée ne détruisit point encore l'espoir dans le cœur de M. Morambert; il la voyait avec effroi sans doute, mais il était tenté de la croire nécessaire. Les coups d'état, les insurrections populaires ou militaires n'auront jamais l'assentiment du sage; mais peut-on toujours s'en garantir au milieu des convulsions politiques? L'orage nous force à

des partis extrêmes qui seraient inexcusables dans le calme. Croyant Bonaparte épris de la vraie gloire, le croyant lié par ses premiers triomphes, par les triomphes de la nation qu'il avait menée à la victoire et grâce à laquelle il avait vaincu, M. Morambert, pendant quelque temps, vit encore un citoyen dans le premier consul. Mais lorsqu'il reconnut que tous les efforts du gouvernement consulaire ne tendaient qu'à concentrer une puissance énorme, absolue entre les mains d'un seul, au mépris des droits de tous, il donna sa démission; il avait été le défenseur de la patrie, il ne voulut pas être le soldat d'un homme.

Ce fut alors qu'il se retira dans ce domaine qu'il avait acheté près de la petite ville de Georges, et que, voulant encore être utile, il entreprit de grands travaux d'agriculture. Plusieurs des fermiers qui l'environnaient, et entre autres Claude Lallemand, le fermier de Georges, n'eurent qu'à s'applaudir d'avoir suivi ses conseils.

C'est par l'entremise de cet honnête Claude Lallemand que Georges avait fait connaissance avec M. le général Morambert. Mari d'une femme charmante qu'il avait épousée par inclination, entouré d'une jeune famille qu'il adorait, M. Morambert, pendant tout l'empire, n'eut qu'à se défendre contre les tentatives de séduction qu'on faisait auprès de lui. On se souvenait de ses anciens services, des talens qu'il avait déployés à la tribune et dans nos armées; le chef de l'état chercha long-temps à l'attirer à lui. Il avait accepté l'ordre de la légion-d'honneur qu'il avait si bien mérité, mais il n'accepta pas les lettres de noblesse qu'on lui offrit. On lui laissa entendre que le sénat conservateur était tout disposé à le faire entrer au Corps Législatif; il refusa. Le plus perfide des gouvernemens arbitraires, disait-il, est celui qui s'entoure de corps constitués, serviles, vendus et toujours prêts à donner une apparence légale aux coups d'autorité. Combien il avait gémi

sur les guerres ambitieuses, gigantesques, qui signalèrent la fin de l'empire; et cependant combien il appréciait l'héroïsme du soldat français! combien il désirait que cette faculté de bien faire, inhérente, pour ainsi dire, à notre nation, fût dirigée vers un meilleur emploi, vers un but avoué par la morale et la raison!

A son retour d'Amérique, Georges s'était informé de M. Morambert avec l'intérêt le plus empressé, et tout ce qu'il en avait appris avait fortifié son estime. Au moment où l'on fut menacé de la première invasion, on avait proposé à l'ancien général d'être commandant de la garde nationale, et il avait accepté. Sa fermeté, sa loyauté ne purent préserver le pays de tous les malheurs; mais il en empêcha beaucoup. Dès les premiers jours de la restauration, tant de gens se faisaient de fête et cherchaient des places et des honneurs, qu'on n'avait pas manqué de dénoncer comme bonapartiste le général Morambert

qui avait refusé de servir sous Bonaparte; plusieurs même murmuraient que c'était un jacobin, et on prêtait des excès révolutionnaires à cet homme qui avait été emprisonné sous la terreur; il fut destitué de son grade de commandant de la garde nationale. Mais il avait repris de l'espoir pour sa patrie, et, la voyant dans l'alternative de se précipiter dans un abîme ou de s'élever à une haute prospérité, il avait cru devoir publier plusieurs écrits, aussi recommandables par l'énergie du style que par la pureté des principes.

Lorsqu'on avait vu M. Morambert résister aux séductions de Bonaparte, on avait été tenté de le traiter de niais, de dupe, de rêveur, comme Georges; en le voyant depuis, constant et toujours honorable dans sa conduite, l'estime universelle lui était revenue; mais on le savait sans ambition, et personne ne songeait à lui. Ce fut Georges qui s'avisa de penser que le député qu'il fallait nommer, était

M. Morambert. Une fois décidé, il ne crut pas devoir perdre un moment pour se rendre dans sa petite ville avant l'ouverture du collége électoral.

Il alla faire ses adieux à la famille Dubrocard ; il ne trouva que les dames ; M. Dubrocard était déjà parti. M. Dauvert continuait ses courses dans les départemens pour le service du ministère ; il lui en coûtait, sans doute, d'interrompre ses assiduités auprès de mademoiselle Alphonsine; mais c'était pour la mériter; c'était pour la conquérir en brusquant la fortune. Madame et mademoiselle Dubrocard reçurent Georges encore plus froidement que de coutume. On savait les diverses tentatives qui avaient été faites auprès de lui pour obtenir sa voix. Madame Dubrocard était fort piquée qu'il l'eût positivement refusée au vicomte de **. La sentimentale Alphonsine, tout en se prononçant en faveur des nouvelles opinions de son père, qui lui avaient été

inspirées par l'aimable Dauvert, s'étonnait que Georges, en bon parent, n'eût pas promis son suffrage au docteur Saint-Firmin qui avait été pour lui un si bon tuteur. Georges, fort embarrassé des petits reproches, des petits traits épigrammatiques que lui lançaient ces deux dames, n'y répondait qu'en balbutiant. Enfin, il crut se tirer de peine en s'avisant de dire, avec beaucoup de politesse et de douceur, qu'il croyait que les dames devraient laisser aux hommes le soin de se mêler de ces graves affaires politiques auxquelles nécessairement elles ne pouvaient s'entendre aussi bien qu'à l'art de plaire et de charmer. A ces mots, l'humeur et les épigrammes redoublèrent.

Victorine était présente; elle avait souffert de l'embarras de Georges. Elle se permit de prendre la parole : « Vous êtes » bien sévère pour nous, » lui dit-elle en souriant; « si vous ne voulez point que les femmes se mêlent des intérêts de l'état, au

» moins, messieurs, vous ne leur interdi-
» rez pas d'énoncer leurs jugemens sur
» votre compte ; pour moi, je le déclare,
» mon estime est à celui qui, dans ces
» grandes affaires publiques, n'écoutant ni
» l'affection, ni l'inimitié, ne consulte que
» l'intérêt général. » Georges partit tout
fier d'emporter l'approbation de Victorine.

CHAPITRE IX.

UNE ÉLECTION.

A PEINE arrivé, Georges courut chez M. Morambert; avec quelle chaleur il lui fit sa proposition! il était persuadé qu'au nom seul d'un pareil candidat, toutes les voix allaient se porter sur lui. « Vous seriez » coupable envers le roi et la patrie, » lui disait-il, « si vous vous refusiez aux vœux » de vos concitoyens. » — « Mon jeune ami, » répondit Morambert, « il s'en faut que je » sois aussi sûr que vous de mon succès; » mais, tant que je verrai quelque liberté » dans les discussions de nos assemblées, je » regarderai toujours comme un devoir d'y » prendre place, si j'y suis appelé. » C'en

est assez; voilà Georges chef de cabale. Il court chez Claude Lallemand, chez quelques autres amis, chez beaucoup d'autres qu'il croit ses amis; on l'accueille, on lui fait des promesses, on lui donne des espérances; personne ne lui dit, non : « Ah ! » voilà donc la raison, la justice, la vertu » qui vont l'emporter ! »

Cependant, à l'approche de l'ouverture de l'assemblée électorale, toutes les têtes étaient en fermentation; déjà toutes les auberges de la ville étaient encombrées; des habitans des bourgs et des villages voisins logeaient chez des amis. C'était un spectacle assez curieux de voir aux tables d'hôte des auberges, et aux tables particulières d'amis ou de parens, les opinions diverses réunies, et chacun poursuivant son intrigue, sa cabale, en présence des intrigues et des cabales contraires. D'une part, le sous-préfet, le président de l'assemblée et M. Dubrocard tout récemment ministériel, tous les agens en course, tous les

fonctionnaires en émoi, chaque subalterne se faisant de fête, et faisant du zèle près de ses supérieurs ; d'une autre part, M. Saint-Firmin et tous les libéraux, tous les indépendans du pays, des bourgeois, des marchands, des cultivateurs, fiers du droit que leur confère la loi, se piquant de voter contre le vœu de l'autorité, les uns par vanité, d'autres par esprit frondeur, d'autres par bonapartisme, beaucoup par patriotisme ; d'une autre part, monsieur le vicomte de ** et tous les gentilshommes, tous les gentillâtres, tous les hobereaux, tous les anciens émigrés, s'indignant au fond du cœur de partager avec des roturiers l'exercice d'un droit politique, mais en public et avec tous les électeurs, d'une politesse, d'une affabilité, d'une humilité qui touchaient les cœurs et gagnaient des voix au parti : que de repas ! que de soirées ! que de réunions ! que de sérénades et de querelles sous les croisées des candidats ! Et quelle activité

parmi les dames de la ville! A Paris, beaucoup de dames sans doute se mêlent de controverses politiques; mais la plupart ne s'occupent encore que de leur ménage, de leurs amours ou de leurs plaisirs; en province, il ne peut pas arriver un grand ou même un petit événement, que toutes les femmes n'y prennent part. Que de médisances et de railleries! et en même temps, que de cajoleries, que de flatteries, que de séductions pour obtenir ou pour enlever des suffrages à un candidat! Plus d'une s'était faite libérale ou ultra, parce que son mari était d'un parti contraire; on assure qu'il y en eut une qui, après avoir été jusque-là d'une vertu inflexible, eut un moment de faiblesse pour convertir un électeur libéral. Avec quelle dignité, avec quelle civilité, madame Saint-Firmin faisait les honneurs de sa maison, ou plutôt de la principale auberge où M. Saint-Firmin s'était établi et tenait table ouverte! Le clergé était partagé; le curé semblait porté pour

le ministère; le vicaire penchait pour les ultras. Des comédiens ambulans étaient arrivés, se flattant que le temps de l'assemblée électorale leur procurerait des recettes aussi abondantes que le carnaval ou les trois jours de la foire de la Saint-Jean.

M. Saint-Firmin ne comptait plus sur son neveu Georges; il lui avait fallu effacer de sa liste son autre neveu, M. Dupré. Celui-ci, devenu avare depuis qu'il était riche, avait calculé qu'un déplacement était toujours une dépense; il ne croyait pas la nomination de son oncle compromise par son absence; dans tous les cas, il ne croyait pas que l'état fût troublé parce que son oncle ne serait pas nommé député, et il était resté à Paris. La Morinière s'était montré plus traitable; devenu plus prodigue qu'il ne l'avait jamais été, il avait fait tant de folles dépenses depuis son héritage, que souvent il se trouvait réduit aux expédiens. Le docteur lui avait prêté de l'argent, La Morinière avait

promis sa voix. Pour être plus sûr de son cher neveu, le docteur l'avait amené avec lui dans sa voiture. Pendant les premiers jours, La Morinière avait secondé merveilleusement les efforts de son oncle auprès de leurs anciens amis, mais la veille de l'ouverture de l'assemblée, il fut appelé par le sous-préfet qui fit briller à ses yeux une missive du ministre de la guerre, par laquelle on promettait de nommer son fils capitaine ; il était trop bon père pour ne pas sacrifier son oncle à l'avancement de son fils. Autre chagrin pour M. Saint-Firmin : un vieux chirurgien de village, ancien ami, ancien protégé du docteur qui avait saigné, médicamenté, amputé sous ses ordres pendant tout le temps où M. Saint-Firmin avait exercé dans le pays sa profession de médecin, lui écrivit qu'il était désolé de ne pouvoir se rendre à l'assemblée pour donner sa voix à son cher et respectable patron ; mais il se sentait un peu malade, les chemins étaient

mauvais, il pouvait pleuvoir, et sa vieille gouvernante ne lui permettait point de se mettre en route « Encore un ingrat ! » dit » Saint-Firmin, « encore un égoïste ! en» core une voix perdue! mais au moins » celle-ci ne tournera pas contre moi, et » j'en aurai trente, j'en aurai cinquante de » plus qu'il ne m'en faut pour la majorité » absolue? »

L'assemblée s'ouvrit: le président prononça un discours qu'il avait fait imprimer d'avance, et répandu chez tous les électeurs; il n'avait pas osé s'y permettre de dire ouvertement du bien de lui et du mal de ses concurrens, mais il y avait glissé adroitement des insinuations qui leur étaient contraires, qui lui étaient avantageuses, et qui tendaient à prouver que la sagesse et la raison s'éloignaient des extrémités pour se rapprocher du centre. Il nomma son bureau provisoire. Comme tous les partis, à l'exception du parti ministériel, se réunirent contre les choix du

président, ce bureau provisoire fut renversé; moitié des scrutateurs fut choisie parmi les libéraux, moitié parmi les ultras; et, comme M. Morambert jouissait de l'estime universelle, il fut nommé secrétaire, ce qui parut d'un présage heureux à Georges et à ses amis. Cette première opération mena l'assemblée jusqu'au soir. Pendant toute la soirée, l'activité redoubla dans les cercles, dans les auberges, dans les cafés et au foyer de la comédie.

Le lendemain, de bonne heure, tous les combattans étaient à leur poste. Long-temps avant l'ouverture du collége, on se promenait, on circulait autour de la salle, on se cherchait, on s'évitait, on se donnait la main, on se lançait des regards pleins d'animosité, on formait des groupes; ici on disputait, là on chuchottait : la séance commença. Le scrutin fut ouvert pour la nomination du député. Beaucoup d'électeurs affectèrent de montrer leur vote; beaucoup prirent grand soin de cacher leur

bulletin : Georges, sans crainte et sans désir de se faire valoir, ne montra pas le sien, ne le cacha pas, et les curieux purent le lire. L'assemblée était composée de trois cent cinquante-cinq votans ; la majorité absolue était de cent soixante-dix-huit voix. M. de Saint-Firmin en obtint cent cinquante-cinq; le président du collége cent deux; le vicomte de ** quatre-vingt-neuf; le candidat de Georges en eut huit : il y eut un scrutin nul.

Georges éprouva un grand chagrin de se voir ainsi trompé dans ses espérances. Lorsque l'idée lui était venue d'attirer l'attention des électeurs sur M. Morambert, il n'avait d'abord pensé qu'à provoquer un bon choix; il s'était flatté que tous les hommes de bien, tous les vrais patriotes se réuniraient à lui : bientôt il avait calculé que si le patriotisme ne suffisait pas pour décider beaucoup de suffrages en faveur du candidat qu'il proposait, au moins l'amitié, la reconnaissance que

tant d'électeurs lui devaient à lui-même pour les services qu'il leur avait rendus, leur feraient une loi de voter comme lui. Quel calcul trompeur! De quel poids peut être la reconnaissance dans une affaire où tout se résout par les passions et les intérêts? Malgré la considération dont il jouissait, M. Morambert pouvait-il être goûté des ultras? il avait été membre d'une assemblée législative, et officier général dans les armées de la république. Pouvait-il plaire aux bonapartistes? il avait fui Bonaparte et ses faveurs. Pouvait-il être agréable aux autorités? dans ses écrits, il avait sévèrement blâmé plusieurs opérations ministérielles.

Il fallut procéder à un nouveau scrutin; Georges ne s'était point rebuté, il avait redoublé d'efforts. M. de Saint-Firmin eut cent soixante-huit voix; le président du collége en eut cent quarante; le vicomte n'en eut plus que trente-huit; le candidat de Georges en eut neuf. Il fallut convoquer

de nouveau l'assemblée pour procéder le lendemain à un scrutin de ballottage entre M. le président du collége et M. Saint-Firmin.

Le succès de M. Saint-Firmin paraissait assuré; il ne lui manquait que dix voix; il en manquait trente-huit à son concurrent. Les partisans du ministère étaient abattus, déconcertés. Mais voilà que, vers le soir, une chaise de poste arrive avec grand fracas, et entre dans la cour de M. le sous-préfet; quel est le personnage qui en descend? c'est M. Ferdinand Dauvert. Il venait d'une autre assemblée électorale où, par ses soins, ses démarches, les élections avaient été, pour ainsi dire, emportées d'assaut en faveur du ministère, et il accourait pour donner un coup de main aux agens ministériels de l'arrondissement. Il était surtout bien aise de faire briller son zèle et ses talens en présence du père d'Alphonsine, dont il avait changé les opinions. A peine descendu de voiture, après

avoir causé quelques instans avec le sous-préfet, il va chez le président du collége; il y trouve une nombreuse société dont il ranime l'espérance; il retourne chez le sous-préfet; il court chez le maire; il met de nouveau en campagne tous les agens de l'autorité. Il ne veut rien négliger; il cherche et trouve Georges; il espère enlever pour son parti les neuf voix que ni Georges ni ses amis ne peuvent donner désormais à M. Morambert; mais là, il avait été déjà prévenu par M. Saint-Firmin qui, comme Dauvert, avait senti le besoin de se rapprocher de Georges. « Mon ami, mon » bon Georges, » avait dit le docteur à son neveu, « voilà ton candidat tout-à-fait » évincé; fais avoir ses voix à ton oncle? » — « Mon ami, mon camarade, » dit Dauvert à Georges, « tu ne peux plus rien pour » ton général philosophe; ton oncle, de » ton propre aveu, serait un mauvais dé» puté : allons, un peu de confiance dans » le ministère qui a vraiment d'excellentes

» intentions. » — « Songe à ta famille, » lui avait dit le docteur.—« Songe à ce que » tu dois au duc, » lui dit Dauvert. Georges, tout-à-fait découragé, n'avait rien répondu à son oncle; il ne répondit rien à Dauvert.

Le jour décisif est arrivé, et l'on voit se succéder pour l'assemblée un renfort d'électeurs âgés, infirmes même, qui viennent au secours du candidat ministériel, si bien que l'assemblée se trouve portée à trois cent soixante-douze votans. C'est M. Dauvert qui a fait toutes ces recrues; par ses soins, des gendarmes ont parcouru, pendant la nuit, tous les villages circonvoisins; des voitures ont été mises en réquisition, et doivent être payées sur les fonds secrets de la sous-préfecture. Mais quel est ce vieillard, enveloppé dans une ample redingote, et qui descend lui quatrième de la chaise de poste de M. Ferdinand Dauvert que ce zélé citoyen s'est empressé de prêter pour le service public? c'est l'ancien chi-

rurgien si long-temps protégé par M. le docteur Saint-Firmin. Hier, il était malade, le temps était incertain, et il s'était refusé à venir voter pour son ami; mais aujourd'hui on l'a flatté, on l'a menacé au nom de l'autorité; on a séduit, on a effrayé sa vieille gouvernante; il est encore malade; le temps n'est plus incertain, il pleut à flots; n'importe; il s'est décidé, et il vient voter contre ce même ami, en faveur du candidat ministériel.

M. Saint-Firmin obtint cent quatre-vingt-quatre voix; le président du collége en obtint cent quatre-vingt-sept, et en conséquence il fut proclamé député. Georges avait cru devoir s'abstenir de voter à ce scrutin de ballottage.

« N'avoir manqué que de trois voix! » disait M. Saint-Firmin consterné, « et quelles sont ces trois voix? celle de mon in- » grat ami le chirurgien de village, qui me » doit son existence! celle du perfide La » Morinière que je semble avoir amené tout

» exprès dans ma voiture pour qu'il vote
» contre moi! et celle enfin de cet imbé-
» cile de Georges qui s'en va perdre ses
» voix aux premiers tours, pour un im-
» bécile de philosophe comme lui, et
» qui me fait l'injure de ne point voter au
» scrutin de ballottage! Oh! c'est surtout à
» lui que j'en veux : car le vieux chirur-
» gien,.... on a été le chercher; on a fait
» peur à sa gouvernante qui commence à
» radoter; il n'a pas pu conserver cette in-
» dépendance de caractère que je me flatte
» de posséder. La Morinière,.... on lui a
» promis un brevet de capitaine pour son
» fils; il m'a trahi par amour paternel : c'est
» très-mal! toutefois on peut l'excuser.
» Mais Georges! Georges qui se pique de
» bonté, de générosité, d'amitié pour sa
» famille!.... c'est sans excuse. » — « J'en
» pleure de dépit, » disait madame Saint-
Firmin; « vous avez raison, monsieur, ce
» n'est point seulement un sot; c'est un
» méchant.» — « Allons, allons, madame;

» il faut du caractère; j'en suis faché pour » la chose publique, mais, quant à moi, » vous m'en voyez tout consolé ; je n'en » suis pas moins très-riche et très-considéré. » Que voulez-vous? nous autres honnêtes » gens pouvons-nous résister aux cabales, » aux intrigues des charlatans, et aux ma-» nœuvres de l'autorité? »

Parmi les électeurs qui avaient voté, les uns pour le candidat soi-disant libéral, les autres pour le candidat ministériel, beaucoup, dans le cours de nos troubles, avaient fréqemment changé de partis ; ils se connaissaient tous mutuellement ; mutuellement ils se raillaient entre eux et se traitaient de girouettes ; et tous se réunissaient pour railler Georges, et le traiter de niais, précisément parce qu'il n'était pas girouette : le journal du département le signala comme un intrigant.

Dès qu'il s'était vu certain du succès, M. Dauvert était parti dans l'espoir d'arriver encore assez tôt pour donner un coup

d'œil utile aux élections de Seine-et-Marne, qui peut-être ne seraient pas terminées. Les gens de Paris, qui étaient accourus pour l'élection, ne tardèrent pas à reprendre la route de la capitale; monsieur et madame Saint-Firmin montèrent en voiture, seuls, la nuit, et sans dire adieu à leurs amis. Les honneurs du triomphe furent pour le président du collége; il se mit en route en plein jour escorté d'une brillante cavalcade. M. Dubrocard donna une place dans sa calèche à l'honnête La Morinière. Georges était parti l'un des premiers; qu'il était impatient de revoir Victorine!

CHAPITRE X.

RÉSULTAT DE LA CONDUITE DE GEORGES AUX ÉLECTIONS.

Georges avait fait la plus grande diligence pour retourner à Paris; mais Dauvert, précédé d'un courrier, agent d'un ministre, bien servi aux dépens des autres voyageurs, après s'être arrêté quelques momens à Corbeil, et avoir envoyé au scrutin de ballottage quelques électeurs retardataires n'en avait pas moins gagné deux ou trois heures sur Georges. Il était huit heures du soir, lorsqu'il était descendu à la maison de campagne de M. Dubrocard pour présenter ses hommages et raconter ses triomphes à madame et à mademoiselle.

De là, il s'était rendu en toute hâte à l'Opéra, où il était certain de trouver le duc; par bonheur, le spectacle n'était pas fini, et, avant de se livrer au sommeil, il avait pu donner à son protecteur les nouvelles les plus satisfaisantes des différens arrondissemens, dont il s'était chargé d'influencer les élections, et recevoir de lui les plus aimables félicitations. Georges n'arriva qu'à onze heures du soir; il lui fallut attendre au lendemain pour se présenter chez les personnes qu'il voulait voir.

Le matin, il apprit avec peine que son ami Dharville avait quitté Paris pour aller se divertir aux eaux d'Aix-la-Chapelle. Dès qu'il pensa que le duc fût visible, il lui fit demander la permission d'être introduit auprès de lui; un huissier vint lui répondre que son excellence ne pouvait le recevoir. Après avoir rapidement terminé quelques travaux restés en souffrance depuis son départ, il s'empressa de courir à la maison de campagne de madame Dubrocard:

cette dame attendait son mari dans la journée. Georges fut reçu avec une froide et sèche politesse par la mère et par la fille. Dans les deux courses que M. Ferdinand Dauvert avait faites la veille, en arrivant quelques heures avant Georges, cet honnête ami, encore dans toute la chaleur des batailles électorales où il venait de se signaler, avait, en se vantant beaucoup lui-même, laissé échapper quelques mots sur la cabale ridicule que Georges avait faite, et sur l'obstination avec laquelle il avait voulu porter à la chambre un philosophe, un rêveur, un pauvre honnête homme qui n'était d'aucun parti. Ces mots avaient irrité contre Georges et le duc, et madame et mademoiselle Dubrocard, tandis qu'au contraire M. Dauvert paraissait un homme actif, un homme charmant, ami du roi, ami de sa patrie, ami du bon ordre et véritablement appelé par ses talens, par son esprit, par son zèle, aux plus hauts emplois, à la fortune la plus élevée. Ren-

dons justice au duc cependant; il était enchanté de la conduite de Dauvert; mais en lui-même il ne pouvait s'empêcher d'avoir peu d'estime pour cette activité, fort utile à ses vues, mais bien souple, bien complaisante et bien servile; il était fort mécontent de Georges; mais il ne pouvait s'empêcher de rendre hommage, au fond du cœur, à sa probité. « C'est » un honnête homme, » disait-il, « mais il » pousse la théorie et même la pratique de » la morale jusqu'à l'exagération; il est fâ- » cheux que ces honnêtes gens se trou- » vent en contradiction perpétuelle avec les » mœurs et les usages habituels de la so- » ciété. » Combien Georges fut consolé de la mauvaise réception de madame et de mademoiselle Dubrocard! jamais Victorine ne lui avait fait un aussi aimable accueil.

Dans la journée, Georges vit tous ses parens, monsieur et madame Saint-Firmin qui venaient d'arriver, son cousin La Morinière tout fier d'avoir un fils capitaine,

et son cousin Dupré qui se félicitait d'être resté tranquillement à Paris. Monsieur et madame Saint-Firmin l'accablèrent de duretés, et allèrent même jusqu'à lui faire sentir qu'il les obligerait de leur épargner ses visites; La Morinière et Dupré le raillèrent cruellement sur la défaite complète qu'avait essuyée son honnête candidat. En même temps, Dupré faisait compliment à La Morinière sur le bon esprit qu'il avait eu d'abandonner un parent qui lui était bien cher, sans doute, pour le candidat du ministère. La Morinière recevait les complimens de son cousin Dupré, en se rengorgeant avec orgueil, comme s'il eût fait une belle action, en sorte que le résultat des opérations de l'assemblée électorale était pour Dauvert et pour La Morinière les félicitations, et pour Georges, les railleries et l'inimitié de tous.

Deux jours se passèrent: Georges ne put parvenir à voir le duc. M. Dubrocard était revenu; deux fois Georges s'était présenté

à sa maison de campagne, et deux fois on lui avait dit que toute la famille était absente. Quelle fut sa surprise, lorsque le troisième jour, à son réveil, Joseph, un bon domestique qu'il avait pris, parce qu'il était de son pays et qu'il le connaissait presque dès son enfance, vint lui annoncer la visite de son camarade M. Ferdinand Dauvert !

Combien la surprise de Georges augmenta, lorsqu'il se vit embrassé par M. Dauvert avec encore plus d'expansion, plus d'effusion que celui-ci n'avait coutume d'en manifester. L'observateur le moins exercé, en examinant la physionomie de M. Dauvert, n'aurait pas eu de peine à deviner que son âme était combattue par une foule de sentimens opposés. On lisait dans ses yeux une espèce de joie triomphante qui perçait à travers une apparence de chagrin et d'attendrissement; ses traits, son maintien annonçaient cet embarras, cette honte involontaire d'un homme qui vient jouer un mauvais rôle;

il y avait un sentiment de la supériorité d'esprit qu'il s'attribuait, adroitement déguisé sous les dehors d'une amitié sincère.

« Mon cher et malheureux ami ! » dit-il à Georges en lui serrant la main, en l'embrassant de nouveau avec tendresse et les yeux mouillés de larmes ; car il y a des gens qui savent pleurer quand ils veulent ; après ces mots, il s'arrêta. Georges, qui n'était pas revenu de sa surprise, attendait en silence qu'il s'expliquât ; mais Dauvert ne laissa d'abord échapper que des paroles entrecoupées : « Combien je te plains !.....
» Que je suis affligé !..... J'ai cru devoir
» moi-même..... Oui ! c'est un devoir bien
» rigoureux pour moi;.... mais, quelque in-
» terprétation que le monde et les méchans
» puissent donner à ma démarche, j'ai
» pensé que le coup serait moins affreux
» pour toi, s'il t'était porté par la main d'un
» ami, d'un ami dont tu connais la sincé-
» rité..... qui d'ailleurs a besoin de t'expli-
» quer sa conduite;.... conduite qui lui a

» été inspirée par l'honneur..... surtout,
» par l'espérance de te faire apercevoir en
» perspective des consolations,.... des ré-
» parations,.... des dédommágemens. » —
« Enfin, de quoi s'agit-il ? » dit Georges un peu impatienté de ce que Dauvert n'achevait pas sa longue phrase. Dauvert reprit, toujours en cherchant ses paroles et en coupant ses discours de parenthèses : « Ah !
» pourquoi ton caractère si pur, si noble,
» si loyal, t'a-t-il conduit à une espèce d'in-
» flexibilité,.... d'imprudente sincérité ?....
» ou plutôt, pourquoi faut-il que, si bien
» d'accord tous les deux sur les principes
» de la morale, tu n'aies pas eu,... ou du
» moins tu n'aies pas paru avoir les mêmes
» principes que moi en système politique ?
» Mais, ce n'est pas ici le lieu de t'adresser
» le reproche même le plus léger ; non, ce
» n'est point, quand mon ami se trouve
» victime que je me permettrai..... » — « Et
» de quoi suis-je victime ? » reprit Georges.
— « Je mentirais, si je n'avouais pas que le

» ministre a été blessé du rôle que tu as
» joué aux élections de ton arrrondisse-
» ment; malgré sa colère, il t'estime, il
» t'estime beaucoup, et de lui-même je suis
» sûr qu'il ne se serait porté à rien de fâ-
» cheux contre toi; mais..... il a eu la main
» forcée..... Oui! de puissantes influences
» ont maîtrisé sa volonté. » — « Et il me
» retire l'emploi que j'avais auprès de lui? »
dit Georges en souriant. Dauvert alors ti-
rant de sa poche une dépêche sous enve-
loppe, adressée à Georges : « Voici la
» lettre, » dit-il d'un ton composé, « lettre
» qui s'exprime en termes fort honorables,
» mais qui n'en sont pas moins affligeans
» pour mon cœur! C'est M. le duc lui-
» même qui n'a pas voulu qu'elle te parvînt
» par un messager ordinaire, et alors, moi,
» je me suis offert. J'ai cru que mes dis-
» cours, mes témoignages d'affection pour-
» raient verser un baume sur ta blessure.
» Je n'ai pas eu de peine à obtenir que
» notre excellent ministre joignît à la dé-

» pêche officielle une lettre vraiment amicale, et où il t'exprime ses regrets: tu la » trouveras sous l'enveloppe. » Pendant ce temps, Georges avait défait cette enveloppe, et déjà parcouru la dépêche officielle et la lettre amicale. « Oh! » dit-il toujours en souriant, « la blessure est lé» gère. Et sais-tu quelle est la personne » qui me remplace? » Ici Dauvert, en se pinçant les lèvres, comme pour reprendre haleine: « C'est précisément ce qui m'offre » pour toi des consolations et des espé» rances..... Le duc ne peut tarder à re» venir de ses préventions, et je suis là, » moi, pour veiller, non-seulement à ce » qu'il soit éclairé sur ton compte, mais » même à ce qu'il éclaire à son tour les » grands personnages qui ont exercé sur » lui une si fatale influence.... Il m'a donc » forcé,.... oh! oui, je dis bien, forcé à te » remplacer auprès de lui. Dans le premier » moment, j'avais refusé, et avec une » force,.... une énergie..... dont le duc a

» paru lui-même étonné ; il a insisté, et » alors, envisageant toutes les suites de l'affaire, bravant tous les propos, tous les » brocards dont je puis être assailli, bien » persuadé que mon ami, mon excellent » Georges ne balancerait pas un instant à » rendre justice à mes motifs, jugeant que » dans ton intérêt, il fallait laisser passer » l'orage, et te préparer d'avance un abri, » j'ai surmonté ma répugnance..... » — « Et » tu as accepté ma place. » — « Pour te la » garder. »

« C'est fort généreux, » dit Georges, « mais conserve-la pour toi ; le duc n'a fait » que me prévenir. Je commençais à désespérer d'être utile dans ces fonctions » que ma famille m'avait engagé à prendre, » et dejà je pensais à les quitter, pour réaliser le projet que j'ai toujours eu et que » ma fortune me permet d'exécuter, de » vivre loin des affaires, en faisant valoir » mes propriétés. » — « En vérité ! » dit Dauvert paraissant tout surpris, mais au

fond du cœur reconnaissant sans surprise le caractère qu'il avait toujours vu à Georges. « Eh bien! cette fermeté, j'ose même » dire cette tranquillité avec laquelle tu ap- » prends la perte de ton emploi, m'encou- » ragent à te révéler sur-le-champ d'autres » nouvelles beaucoup moins fâcheuses sans » doute, qui, probablement même, d'a- » près ce que j'ai pu voir, te seront à peu » près indifférentes. » — « Eh! qu'est-ce » donc? » — « Ce M. Dubrocard,... c'est » un très-honnête homme,... mais bien va- » riable dans ses opinions, et très-irritable » dans ses opinions du jour, comme les » gens qui n'ont pas une forte tête. Moi, » depuis que je suis attaché au duc et que » j'ai cru voir des intentions patriotiques » au ministère, je me trouve penser autre- » ment que toi; mais je ne t'en veux pas » du tout de ne point penser comme moi!... » il n'en est pas de même de ce bon Du- » brocard.... Ce qui s'est passé aux élec- » tions l'a donc fortement indisposé!... Il

» m'a confié sa colère contre toi ; j'ai vainement essayé de le calmer, et je me désole de n'avoir pu y réussir. » — « Oh ! ne » te désole pas, » dit Georges, « il est tout » simple que dans ses nouvelles opinions, » M. Dubrocard, que d'ailleurs j'honore » infiniment, ait pris quelque humeur, et » je le lui pardonne de tout mon cœur. » — « Mais ce n'est pas tout, » continua Dauvert; « ce bon receveur général des » finances t'avait reçu avec plaisir, comme » un jeune homme qui pourrait être un » bon parti pour sa fille;... moi, c'est un » hasard,... c'est un accident qui m'a conduit pour la première fois à sa maison » de campagne. Or, il se trouve,... du » moins, j'ai cru m'en apercevoir,... que » cette jeune et aimable Alphonsine n'a » fait aucune impression sur toi,... et il » était tout simple que, ne cherchant pas » à lui plaire, gardant avec elle et avec ses » parens un silence obstiné, tu ne fisses de » ton côté aucune impression sur elle.

» Alors moi, qui n'aurais jamais eu le pro-
» cédé peu délicat d'aller sur les brisées
» d'un ami, mais qui étais bien convaincu
» que tu étais fort éloigné d'un mariage
» avec elle;... que te dirai-je? j'ai laissé
» aller mon cœur,... ce n'est point sa for-
» tune qui m'attire; mais je crois qu'il y a
» vraiment de la sympathie entre nous.» —
« Je le crois aussi, » dit Georges. — « Je
» me suis donc permis de faire entrevoir à
» la demoiselle et aux parens mes honora-
» bles desseins, ma passion aussi profonde
» que sincère. J'ai lieu d'espérer que mes
» vœux seront accueillis; mais il faut que
» mon bonheur ne coûte pas un regret à
» mon ami. » — « Il ne m'en coûtera pas
» un. » — « Là, bien franchement,... tu
» ne m'en voudras pas si je l'épouse? » —
« Oh! mon Dieu, non! » — « Incompara-
» ble ami! Qu'il est dur pour moi de n'a-
» voir à t'annoncer que de tristes nouvel-
» les, quand tu te conduis si généreuse-
» ment! » — « Tu vois que je suis tout con-

» solé de tes mauvaises nouvelles.» — « Oui,
» mais ce n'est pas tout. » — « Et quoi
» donc encore? » — « Oh! cette dernière
» circonstance,... la prière que j'ai à t'an-
» noncer, au nom de la famille Dubrocard,
» n'est qu'une bagatelle ; il ne s'agit comme
» avec le duc que de laisser passer l'orage,...
» c'est l'affaire de peu de jours,... oui...,
» je l'espère,... jusqu'à ce que mon ma-
» riage avec mademoiselle Dubrocard soit
» publiquement annoncé.» — « Mais enfin?
— « M. Dubrocard, ainsi que je te l'ai
» dit, est fort irrité; sa femme, de son
» côté,... en bonne mère,... t'en veut un
» peu de ce que tu as semblé dédaigner sa
» fille;... la jeune personne a été piquée
» de ton indifférence... On a su dans quel
» motif tes parens s'étaient liés, et t'avaient
» lié toi-même avec la famille, et ils ont
» pensé que, pour éviter la médisance, il
» serait à propos,... il serait convenable
» que,... pendant quelque temps,... tu t'ab-
» stinsses de leur rendre visite. Voilà ce

» qu'ils m'ont chargé de te faire entendre
» avec beaucop d'égards, beaucoup de mé-
» nagemens; moi, j'ai pensé que ce ne se-
» rait pas un grand sacrifice pour toi, puis-
» que tu n'as aucune prétention sur la
» demoiselle. »

Georges avait appris avec beaucoup de calme la perte de sa place, les amours et les espérances de mariage de son ancien camarade Dauvert avec la belle et riche Alphonsine. Il n'avait pas même eu besoin de recourir à la résignation pour supporter des malheurs qui auraient paru si grands à tant d'autres; mais il ne put apprendre avec le même sang-froid que M. Dubrocard ne voulait plus le recevoir; il lui fallait donc renoncer à revoir Victorine! Cette idée le désolait. Toutefois, pensant qu'il ne lui convenait pas d'implorer de ce Dauvert, pour lequel il ressentait un assez vif mépris, la faveur d'être reçu de nouveau chez les parens de l'aimable orpheline, que c'était à Dauvert moins

qu'à tout autre qu'il devait révéler le tendre et unique motif qui lui faisait désirer de retourner dans la maison du receveur général, il réprima promptement un premier mouvement de vivacité ; et affectant de nouveau un air tranquille : « Est-ce » tout? » dit-il à Dauvert. — « Oui, » tout! » — « C'est heureux! » il se tut.

Dauvert multiplia de nouveau les grandes phrases, les protestations brûlantes d'intérêt, d'amitié, de douleur ; il paraissait plus affligé des malheurs de Georges, qu'enchanté de tout ce qui lui arrivait d'heureux à lui-même ; il quitta celui qu'il appelait son ami, en lui renouvelant ses promesses de services auprès du duc, auprès de la famille Dubrocard, auprès de tout le monde. Cependant, malgré tout son art, il ne put s'empêcher de mettre déjà un ton de protection dans ses dernières paroles à l'homme qui, jusqu'à ce moment, avait été pour lui un si bon protecteur.

CHAPITRE XI.

PREMIER RENDEZ-VOUS DE GEORGES.

Tandis que parmi les parens et les nombreuses connaissances de Georges, on le plaignait, on s'inquiétait, on s'effrayait de ses malheurs, tandis qu'on se chuchotait à l'oreille : « Il a perdu sa place. — « Son » mariage est manqué. » — « M. Dubrocard » lui ferme sa porte. » — « Ah ! le pauvre » homme ! » — « Mais c'est sa faute. » — » Il a si peu d'usage ! — « Si peu d'esprit ! » — « Pourquoi ne vouloir jamais faire comme » tout le monde ? » Georges continuait de n'éprouver qu'un seul chagrin, c'était celui de ne plus voir Victorine ; mais combien ce chagrin était profond !

Ce fut alors qu'il vit clair dans son âme, qu'il connut tout l'amour qu'il éprouvait pour elle ; sa douleur s'accrut en songeant à toutes les occasions qu'il avait perdues de lui parler, de lui avouer ses sentimens, de chercher à les lui faire partager. Mais que faire à présent? quels moyens employer pour réaliser le vœu de lui consacrer sa vie? « Faut-il écrire à M. Dubrocard? Oh! non... » Déjà irrité contre moi, il peut me refuser » sa nièce, l'éloigner; ou si, par un honteux » calcul, il allait vouloir la forcer à rece- » voir mon cœur et ma fortune! C'est d'elle » seule que je veux l'obtenir. Ce n'est » point à ses parens, c'est à elle que je dois » m'adresser. Mais comment m'adresser » à elle? je n'ose pas même hasarder une » lettre qui pourrait tomber en d'autres » mains, qui peut-être l'indisposerait contre » moi. O mon cher Dharville... mon ami... » mon unique ami... Combien tu me man- » ques! Combien ton absence est cruelle

» pour moi ! C'est à toi,.... à toi seul que » je voudrais me confier..... »

Après avoir été agité, tourmenté, indécis pendant toute la journée, il voulut revoir au moins le séjour où respirait Victorine. Craignant d'être découvert, il fit un long détour et parvint sur une hauteur ombragée par de vieux tilleuls, d'où l'on apercevait distinctement le parc et la maison de M. Dubrocard. Il cherchait, avec une avide curiosité, à reconnaître tous les lieux où il l'avait vue, où il lui avait parlé, où il s'était promené avec elle ; son cœur battait avec violence ; et combien son agitation redoubla en pensant que peut-être Victorine apparaîtrait un instant. La nuit le surprit dans sa contemplation ; elle était sombre, il ne put résister au désir d'approcher de la demeure de Victorine, et, laissant son cheval dans une ferme isolée, il entra dans le village. Une circonstance qu'il ignorait vint le servir : tous les soirs la vieille madame Deschamps, la gouvernante

de Victorine, allait causer chez une bonne femme qui logeait près de la maison de M. Dubrocard. Au moment où elle sortait de chez cette voisine, Georges l'aperçut et courut vers elle. Surprise, elle faillit pousser un cri d'effroi; mais le reconnaissant, elle montra du plaisir à le voir. Georges, avec une extrême chaleur, se hâta de lui parler de Victorine, des vœux qu'il osait former, de son amour, du désespoir auquel il était livré depuis que M. Dubrocard lui avait interdit sa maison. La vieille, tout effrayée, voulait le quitter; il la retint, il protesta de la pureté de ses sentimens; il lui jura qu'aussitôt que Victorine le lui aurait permis, il s'empresserait de demander sa main : il supplia la bonne gouvernante de lui procurer les moyens de revoir un instant sa jeune maîtresse. Madame Deschamps, toujours très-inquiète, refusa de le servir, lui disant que, pour une affaire aussi importante, c'était aux parens de Victorine qu'il fallait

s'adresser. Georges voulut répliquer; sans l'écouter, madame Deschamps continuait sa route vers la maison, et cherchait à lui faire sentir combien, en la retenant, il s'exposait à compromettre Victorine : à ce mot, il la laissa s'éloigner.

Le lendemain, il recommença sa promenade sur la hauteur et, à la nuit tombante, il descendit dans le village; il attendait, plein d'anxiété, sans oser se flatter qu'il reverrait madame Deschamps; elle parut. Oh! cette fois, ce fut avec précaution, avec timidité qu'il l'aborda, sa voix était tremblante, suppliante. « Eh quoi! encore vous?» lui dit-elle, mais sans courroux, sans effroi; « Ah! monsieur Georges, quelle nuit vous » m'avez fait passer? Je n'ai pu fermer l'œil; » Ah! que vous auriez bien mieux fait de » vous adresser aux parens que de vous » fâcher avec eux! » Georges, alors, lui expliqua ce qu'elle avait refusé d'entendre la veille, qu'avant tout c'était l'aveu de la jeune personne qu'il voulait obtenir. « Oui,

oui, » reprit-elle; « j'ai bien pensé tout
» cela; vous êtes un honnête jeune homme;
» vous rendriez heureuse ma chère petite
» Victorine. Que vous seriez coupable, si
» vous la trompiez! Il n'y a que vous qui
» puissiez la tirer de sa situation ; car la
» pauvre enfant est bien à plaindre..... J'ai
» voulu vous le cacher; mais que n'a-t-elle
» pas à souffrir de son oncle, de sa tante
» et de son impertinente cousine? Si elle
» n'avait pas un caractère si aimable, si
» bon, si patient, je ne sais comment elle
» y résisterait. » — « Eh bien! ma chère
» dame, aidez moi donc : faites-la consen-
» tir à me voir, à m'écouter un moment. »—
« Qui? moi, monsieur! jamais!..... Et d'ail-
» leurs, comment m'y prendrais-je? Si je
» lui en parle, elle me refusera; et quand
» une fois elle a refusé!... elle est d'une obsti-
» nation..... » — « Vous me désespérez.....
» S'il ne s'agissait que de moi!... mais vous
» venez de me dire qu'elle est malheureuse,

» et vous rejetez le seul moyen de faire » changer son sort ! » — « Mon Dieu, non ; » je ne le rejette pas ; il est impossible que » vous vouliez la tromper : écoutez... j'y » ai pensé toute la nuit,.... je ne lui propo- » serai rien, je ne lui dirai rien ; mais, » demain,.... non ! après-demain,.... oui ! » jeudi... Ses parens doivent passer toute » la journée à Paris ; on ne l'emmène pas. » Vers midi j'irai me promener avec elle » dans le parc ; venez : la petite porte à » droite est presque toujours ouverte ; si » elle ne l'était pas... » — « Je franchirai » le mur ! » — « Comment ! vous franchi- » rez !.... au risque de vous tuer !.... Non, » non, j'aurai la clef, je tirerai les ver- » rous.... » — « Oh ! excellente femme ! » reprit Georges ; « oui ! je viendrai, je me » jetterai aux pieds de Victorine, elle m'é- » coutera. » Transporté de joie, il serra la vieille dans ses bras ; elle lui fit promettre de ne pas reparaître avant l'heure du rendez-vous, et elle le quitta.

La promesse d'un rendez-vous suffisait pour enivrer l'âme de Georges de mille délices. L'amour réserve ses transports les plus doux à ces êtres si rares qui dédaignent l'ambition, l'intérêt, les passions vulgaires, et ne sont accessibles qu'aux sentimens généreux. Dans deux jours il reverrait Victorine! Oh! combien il tremblait qu'un refus, un coup d'œil sévère ne fît évanouir son bonheur! «Mais non,» se disait-il, « elle ne peut-être insensible; elle accep» tera mon amour, ma foi, toute mon » existence. » Et ces idées le plongaient dans un ravissement qui troublait sa raison.

Avec quelle lenteur les instans s'écoulaient! comme il comptait les heures qui lui restaient à passer jusqu'à cet heureux jeudi! Le mercredi, la veille du jour si ardemment désiré, il sentit redoubler son impatience. A sa vive agitation, cependant, succédait une douce reverie. On lui apporte une lettre; il voit le timbre d'Aix-

la-Chapelle, il reconnaît l'écriture de son ami. « Dharville revient! » s'écrie-t-il; « sa » présence manquait à mon bonheur. » Il lit : « J'ai besoin de mille louis; trouve-les-moi, et ne perds pas une minute pour me les envoyer par un homme de confiance. Le vieil homme d'affaires de mon père ne sait me procurer de l'argent que lorsque je n'en ai plus besoin. Je voudrais bien ne pas alarmer ton amitié; mais il importe que tu voies quelle célérité est nécessaire. J'ai pour samedi un duel où il faut périr si je ne tue mon adversaire; ce sont nos conventions. Je t'écrirai, peut-être, après l'événement. Si je succombe, on te fera parvenir un acte qui assurera le remboursement de la somme prêtée, et un dernier écrit que j'aurai tracé pour toi. O mon cher Georges, si beaucoup d'hommes t'eussent ressemblé, j'aurais été un meilleur sujet : au revoir, ne m'oublie jamais. Ton ami Dharville. »

« Dharville! mon cher Dharville! »

s'écrie Georges ; « dans quel abîme il s'est
» jeté ! Il faut partir, il faut empêcher cet
» horrible duel..... Je pars. En cinquante
» heures, en quarante heures je peux être
» près de lui.... Mais, juste ciel ! demain....
» Victorine..... je serais à ses pieds ; je lui
» demanderais le bonheur..... le bonheur !
» tandis que Dharville..... Ne songeons qu'à
» sauver mon ami ! »

Georges avait conservé des relations dans les bureaux du duc ; il obtint sans trop de peine un passe-port pour l'étranger. Il courut chez son cousin Dupré, l'administrateur de sa fortune. « Mon cher cou-
» sin, » lui dit-il, « j'ai besoin d'argent, de
» beaucoup d'argent. » — « De l'argent ?....
» beaucoup d'argent ?.... » répondit Dupré tout étourdi et fermant à double tour le tiroir de son secrétaire. « Ne semble-t-il pas
» que j'aie à ma disposition le trésor de la
» Banque ? » — « Non, mais tu as mon
» bien, et il faut qu'à l'instant tu me
» comptes mille louis : oui, vingt-quatre

» mille francs. » — « Ah ! bon Dieu ! vingt-
» quatre mille francs ! à toi ! Voilà la pre-
» mière fois..... Ah ! Georges ! je ne m'at-
» tendais pas..... Toi, si sage, si rangé,
» dont la conduite a toujours été si diffé-
» rente de celle de La Morinière.... vingt-
» quatre mille francs ! Eh ! pourquoi ? » —
» Ah ! pourquoi ? c'est mon affaire. » —
« Tu ne veux pas me le dire ? Je vois ce
» que c'est ; je te devine, je te connais ;
» c'est pour les prêter à quelque libertin,
» à quelque joueur, quelque intrigant qui
» ne songe qu'à te duper. » — « Me duper,
lui ! il en est incapable. » — « Tu l'avoues
» donc toi-même ; tu me demandes pour
» prêter. » — « C'est l'âme la plus noble !.... »
— « Soit ; mais, si cet étourdi qui a l'âme
» si noble venait à mourir ? » — « Mourir ! »
s'écria douloureusement Georges, et il
tressaillit. « Dupré, mon cher cousin, »
continua-t-il, « il faut me compter sur-le-
» champ les mille louis. » — « Il faut..... il
» faut... Et si je ne les ai pas ? » — « Com-

» ment! » — « Si j'ai employé tous tes » fonds en acquisitions, en spéculations. » — « Tu n'as pas d'argent? » — « Non; je » n'en ai pas. » — « Il suffit, » reprit Georges; « je saurai bien en trouver. » Il sortit précipitamment. « Quel extravagant! » disait le ci-devant avoué; « si je ne m'étais » fait son homme d'affaires, il y a long- » temps qu'il n'aurait plus rien. »

Georges courut au foyer des Variétés; il était sûr d'y trouver l'honnête juif qui lui avait prêté cent louis pour Dauvert. Il prit tous les engagemens, donna toutes les signatures que lui demanda cet homme avant de compter les vingt-quatre mille francs. Rentré chez lui, il envoie chercher des chevaux de poste; il écrit à la vieille madame Deschamps que l'affaire la plus urgente, le devoir le plus impérieux le contraignent à quitter Paris pour quelques jours, et, désespéré de renoncer à voir celle qu'il adore, il part pour aller au secours de son ami.

Beaucoup de gens diront que Georges était bien dupe d'oublier ses propres intérêts pour ceux de son cher Dharville; d'autres diront qu'il fallait qu'il ne fût pas très-épris. Nous répondrons à tous que son amour était extrême, mais qu'il regardait comme un devoir d'aller tirer son ami de danger, et qu'il se croyait obligé de sacrifier tout à son devoir, tout.......... jusqu'à son amour.

CHAPITRE XII.

DHARVILLE.

Il était onze heures du matin, lorsque Georges descendit à Aix-la-Chapelle dans l'hôtel qu'habitait Dharville. Bourrelé des plus affreuses inquiétudes, il se fit indiquer l'appartement de son ami; il le trouva faisant sa toilette, ne paraissant être contrarié que de la maladresse ou de la lenteur de son valet de chambre : ainsi que beaucoup de jeunes militaires du temps de Bonaparte, Dharville mettait de la recherche et de l'élégance dans sa parure.

A l'aspect de Georges, « C'est toi! » s'écria Dharville en se levant précipitamment et embrassant son ami avec transport. « Te

» voilà! je te reconnais bien; je t'atten-
» dais. Ah! que j'ai été bien inspiré de ne
» pas chercher un autre témoin; j'étais sûr
» que tu arriverais assez tôt pour m'en
» servir; j'en aurais fait autant pour toi.»
Georges ému, lui serra la main, et lui présentant des rouleaux d'or: « Voilà tes
» mille louis, » lui dit-il. — « Généreux
» ami! » lui répond Dharville; « je te
» reconnais encore. Garde ton or. Je ne sais
» si j'ai long-temps à vivre; mais il semble
» que la Providence veuille rendre ma vie
» heureuse jusqu'à la fin. Quand je t'ai
» écrit, j'avais perdu; depuis, j'ai gagné.
» C'est peut-être un fripon qui m'avait en-
» levé ma somme; c'est sur un honnête
» homme poursuivi par le sort que je l'ai
» reconquise... Belle justice que celle du
» jeu! » ajouta-t-il avec un sourire amer;
« elle ressemble à beaucoup d'autres. »

Georges brûlait d'apprendre tous les détails de la fatale aventure; il pressa Dharville de les lui raconter. « Tu sais, » lui dit

Dharville, « que je suis venu ici passer la
» saison des eaux sans être plus malade que
» la plupart de ceux qui s'y rendent, et
» uniquement dans le dessein de m'y diver-
» tir. Dès le premier jour de mon arrivée,
» j'ai été conduit chez une dame..... Oh !
» une femme charmante, pleine d'esprit
» et de grâce, douée tout à la fois de mé-
» disance et de sensibilité... une femme de
» qualité, une comtesse russe, madame de
» Steykew, qui donne des soirées délicieuses,
» et tout à coup je suis devenu amoureux...
» oh ! mais amoureux... Non, je crois ne
» pas encore avoir senti cette flamme, cette
» ardeur... Tu la verras : oui, ce soir même
» je te mènerai chez elle. » Georges souffrait
d'entendre son ami s'exprimer avec autant
d'étourderie au milieu des circonstances
graves où il se trouvait ; il pria Dharville
d'en venir à son duel. « Eh ! bien, mon
» duel.... m'y voilà. Cette aimable comtesse
» de Steykew, par suite de malheurs, car elle
» a été très-malheureuse avec le feu comte

» de Steykew, tient donc ici une espèce de
» cercle, de club musical, de Casino, comme
» en Italie, comme dans tous les pays où on
» prend les eaux. Je lui ai fait ma cour,
» et, je ne le dis qu'à toi, elle a bien voulu
» agréer mes vœux. Ne va pas t'imaginer
» que ce soit une femme sans vertu, sans
» délicatesse ! dans la foule des adorateurs
» qui l'environnent, elle n'a été sensible
» que pour moi ; je suis seul écouté. Elle
» a refusé pour moi des propositions de
» mariage très-belles qui lui ont été faites
» par un homme de son pays, de Saint-
» Pétersbourg, le chevalier de Bircoff, qu'elle
» a retrouvé par hasard à Aix-la-Chapelle,
» et qui a confirmé à tous les joueurs et à
» tous les buveurs d'eau ce qu'elle avait
» dit de sa haute naissance, de la vie dis-
» sipée et des mauvais procédés de son
» mari. Il ne me fut pas difficile de voir
» que le chevalier de Bircoff, qui ne bouge
» pas de la maison, qui tient la banque
» du trente-un, du creps, du macao et de

» tous les autres jeux, quand il n'est pas
» au nombre des pontes, aspirait à plaire
» à son aimable compatriote; mais je n'ai
» rien à craindre. Elle le reçoit avec beau-
» coup de civilité, c'est fort bien; mais
» elle n'aime que moi. » — « Eh! bien,
» est-ce avec ce chevalier russe que tu dois
» te battre? » — « Au contraire; nous
» sommes les meilleurs amis du monde;
» c'est lui qui m'avait gagné mon argent.
» Mais tu dois bien concevoir que la belle
» comtesse a mille soupirans. Il y a huit
» jours, un Belge, un homme de Bruxelles,
» qui a servi autrefois dans l'armée fran-
» çaise, qui habite maintenant une campagne
» voisine, qui vient souvent à Aix, et loge
» alors dans l'hôtel où nous sommes, avait
» beaucoup d'humeur d'avoir perdu tout
» son argent contre le chevalier, et d'avoir
» vu son amour dédaigné par la comtesse.
» C'est un monsieur Wanholl. » — « Wan-
» holl! » dit Georges, « le fils du négociant
» de ce nom? je le connais, je l'ai vu à

» Paris dans les bureaux du duc; il ve-
» nait réclamer des avances faites par son
» père au gouvernement français : c'est un
» jeune homme aimable, doux, honnête;
» je lui trouvais tout le flegme qu'on at-
» tribue aux Flamands. » — « Oh! ces hom-
» mes flegmatiques! ce sont des diables
» quand ils s'emportent. » — « Je n'ai eu
» qu'à me louer de mes relations avec lui.
» On m'a dit qu'il était fort heureux dans
» son ménage, avec une femme qu'il adore
» et qui tout récemment lui a donné un
» fils. » — « Je ne sais s'il est heureux avec
» sa femme; mais je sais qu'il a voulu trou-
» bler le bonheur dont je jouis avec ma
» chère comtesse. A notre table d'hôte,
» vers la fin d'un repas, il ne restait plus
» que cinq autres convives que j'avais re-
» tenus pour leur faire boire de l'excellent
» champagne qu'on trouve dans cet hôtel;
» ce flegmatique Wanholl se permit des
» mots fort significatifs sur madame de
» Steykew, fort insolens sur moi; je voulus

» lui imposer silence, il continua ; et alors...
» Oh ! que la colère est aveugle et brutale !
» Je ne sais comment j'ai pu m'oublier.....
» je l'ai frappé, terrassé.... on nous a séparés. » — « Après un pareil outrage, » m'a dit Wanholl, encore pâle de courroux, « notre affaire ne peut se terminer que par la
» mort de l'un des deux. » J'en suis tombé
» d'accord avec lui. Ayant quelques arrangemens de famille à prendre, il a fixé le
» combat à demain six heures du matin.
» Nous avons recommandé le secret aux
» témoins de la scène : l'ont-ils gardé ? je
» n'en sais rien. Il paraît au moins que,
» fort heureusement, rien n'est venu aux
» oreilles de la comtesse. Wanholl est parti
» et doit être de retour ce soir. Demain,
» arrivés sur le terrain, nous trouverons
» deux pistolets dont un seul sera chargé,
» et nous tirerons ensemble à bout portant. » — « Quelle horrible convention ! »
— « Que veux-tu ? c'est lui qui l'a proposée ;
» j'ai dû accepter. Mais ne nous attristons

» pas : demain je suis à lui; aujourd'hui
» je suis à toi. Nous allons gaiement dîner
» ensemble, et ce soir je te mène chez ma
» comtesse. »

Pendant le dîner, Dharville fut d'une gaieté folle; Georges était triste, et réfléchissait pour son ami. Dharville demandait des nouvelles de Paris, et n'attendait pas pour faire d'autres questions que son ami eût répondu aux premières. Quand il apprit que Georges avait perdu sa place, et qu'elle avait été donnée à M. Ferdinand Dauvert, il se rappela ce personnage que Georges avait eu la bonté de lui présenter; il entra dans une violente colère, tant contre le ministre que contre son insolent protégé.
« Patience, patience, dès que je serai à
» Paris,... si toutefois je dois y retourner
» encore, je ne perdrai pas une minute
» pour aller laver la tête au duc et l'éclai-
» rer sur l'intrigant qui a usurpé ta place. »
Georges, d'un ton mélancolique, pria Dharville de l'oublier et de ne s'occuper

que de ses propres intérêts. « Tiens, voilà » mon testament, » lui dit gaiement Dharville en lui montrant des papiers dans un secrétaire; « c'est là que tu le trouveras; » l'heure avance, allons chez la comtesse. » Georges éprouvait de la répugnance à se présenter chez cette femme; le portrait que Dharville lui en avait fait ne lui en donnait pas une très-bonne idée. Pourrait-il considérer de sang-froid cette femme, qui était l'occasion de l'affaire malheureuse où le comte était engagé? Toutefois, pensant qu'il lui importait de la connaître, ne fût-ce que pour essayer de guérir Dharville de son amour pour elle, il céda aux instances de son ami.

De tout temps, à Spa, à Pyrmont, à Bath, à Aix en Savoie, à Aix-la-Chapelle, et autres lieux renommés pour leurs fontaines et leurs sources minérales, il y a eu plus de joueurs que de malades. Depuis que la ville d'Aix-la-Chapelle fait partie du royaume de Prusse, les joueurs ne l'ont pas aban-

donnée; mais les maisons de jeu ne sont pas, comme en France, exploitées par une ferme, une régie investie, pour une grosse somme annuelle, du privilége exclusif de donner à jouer. Quelques personnes ont mis en question de savoir s'il est plus avantageux pour le bien public et pour la morale de laisser à chacun la liberté d'ouvrir une maison de jeu, ou de céder par bail à une compagnie le monopole de cette frénésie si fatale, et, j'ose le dire, si dégradante pour l'humanité. Point de doute que ce dernier parti ne soit plus profitable au fisc; mais s'il s'agit de morale et de bien public, n'hésitons pas à dire que ce qui vaudrait le mieux, ce serait qu'il n'y eût point du tout de maisons de jeu. Il y avait alors à Aix-la-Chapelle une redoute, un lieu de plaisirs où l'on était admis indistinctement; on y dansait, on y jouait, on y causait, c'était le rendez-vous des moyennes et des petites propriétés. La maison de la comtesse de Steykew était d'un genre plus élégant, plus

relevé : on n'y était admis que sur la présentation d'un homme connu ; mais dès qu'on avait été admis, on pouvait présenter à son tour un ami. C'était le rendez-vous des grands seigneurs, des gros banquiers de tous les pays rassemblés dans l'ancienne capitale de l'empire de Charlemagne ; tous les soirs on jouait dans de riches et vastes salons ; trois fois par semaine il y avait en outre bal et concert.

Jamais Georges n'avait mis le pied dans de semblables maisons. A l'aspect de tous ces hommes élégamment parés, dont plusieurs étaient décorés d'ordres français ou d'autres pays, qui tous paraissaient polis, bien élevés, à l'aspect de ces salons ornés de draperies, éclairés d'une manière éblouissante, de ces parties de jeu déjà engagées, de ces monceaux d'or étalés sur les tables, de ces joueurs entourant les tapis verts ou circulant dans les salons, de ces jolies femmes toutes gaies, vives et coquettes, car c'était un jour de

bal, en écoutant cette musique, en voyant ces rafraîchissemens portés sur des plateaux par des valets en livrée, il se crut dans un lieu de véritable plaisir, et il se laissait aller mollement à la séduction qu'exerçait sur tous ses sens cette réunion d'agrémens; en jetant les yeux sur Dharville qui, le tenant par la main, cherchait à percer la foule pour arriver jusqu'à la maîtresse de la maison, il se rappela toutes les circonstances dangereuses qui pressaient son ami, et son illusion se dissipa. Tout cet éclat, tout ce fracas qui l'avaient séduit un moment, lui étaient déjà odieux, et le révoltaient. Dharville pénétra enfin jusqu'à la belle comtesse, et, d'un air triomphant, lui présenta son ami Georges Dercy. Il vanta son opulence, son mérite, la considération dont il jouissait dans Paris, l'espèce d'intimité dans laquelle il vivait naguère avec le duc de ***. Tant de titres valurent à Georges l'accueil le plus empressé; le chevalier de Bircoff quitta un

instant sa partie, et vint, un peu en maître de maison, saluer l'ami de M. le duc de ***, présenté par M. le comte Dharville. Georges tout étonné de l'étourderie avec laquelle Dharville avait mêlé, dans l'éloge qu'il avait fait de lui, le nom du duc, la circonstance de sa richesse, et avait fondé la considération dont il jouissait sur ces deux motifs, put à peine balbutier quelques mots. Il examinait madame de Steykew : cette femme lui parut en effet très-belle. Il porta de nouveau ses regards sur les joueurs, et, tout-à-fait revenu de son premier enivrement, il éprouva tout à la fois du dégoût pour cette avide société et de la honte de se voir en pareil lieu.

On proposa au nouvel arrivé de prendre place au jeu ; il remercia, on n'insista pas. Voyant qu'on ne faisait plus attention à lui, il parcourut les appartemens en silence et comme solitaire au milieu de la foule, tandis que Dharville, se conduisant avec moins de sagesse, risquait son argent et

débitait des galanteries à la comtesse. Bientôt Georges, déjà fatigué, s'assit dans un coin du premier salon. Sur un fauteuil, à côté du sien, dormait un homme déjà d'un certain âge, et dont l'habit annonçait un ancien militaire.

Cet homme ne tarda pas à s'éveiller; il considéra Georges quelques minutes, puis tout d'un coup, d'un ton brusque et railleur, parlant français avec facilité, mais avec un léger accent britannique : « Mon » cher ami, que venez-vous faire ici? » Cette question singulière déconcerta Georges. Après avoir, à son tour, considéré le vieux militaire : « Il me semble, » répondit-il, « que je n'y suis pas plus déplacé » que vous. » — « Pardonnez-moi : vous » êtes jeune, je suis vieux. » — « Croyez- » vous donc qu'une maison de jeu con- » vienne plus à un vieillard qu'à un jeune » homme? » — « Oui, à un vieillard comme » moi. Dieu me damne! j'ai acheté à mes » dépens le droit d'y venir. Quand on est

» arrivé à mon âge sans avoir jamais » fait dans sa vie autre chose que des sot- » tises, il faut continuer. Le jeu m'a ruiné ; » il faut que le jeu me donne des moyens » d'existence. Je passe ma vie à parcourir » tous les pays où l'on joue, et l'on joue » partout, surtout aux eaux. Tous les » soirs, comme j'ai l'expérience du jeu, je » gagne une guinée, un louis qui me sert » à la dépense du lendemain. Je reviens » dès que le jeu est ouvert ; j'emprunte au » banquier et je gagne de nouveau mon » louis. Quand par hasard, il me manque, » je soupe à crédit, et le lendemain je vais » dîner chez un ami : c'est une sotte et » triste vie. Aussi, par charité pour mon » prochain, quand je vois arriver dans ces » sortes de maisons des jeunes gens d'une » figure candide comme la vôtre, je ne » manque jamais de leur demander s'ils » veulent finir comme moi. Tout mon tort » est de m'y prendre d'une manière un » peu brusque ; aucun d'eux ne m'écoute,

» et probablement vous ne m'écouterez » pas plus que les autres. » — « Au con» traire, je vous remercie de votre bon » avis; mais n'ayez aucune inquiétude sur » moi ; je ne suis pas venu ici pour jouer. » — « Je veux bien le croire; mais si vous » fréquentez le jeune et brillant gentil» homme français avec qui je viens de vous » voir entrer, je ne réponds de rien. Quoi» que j'aie assez vécu pour ne plus m'éton» ner de ce qui se passe, je suis encore à » concevoir comment avec leur esprit, » leur usage du monde, des hommes tels » que ce jeune comte Dharville se laissent » prendre aux artifices d'une femme comme » cette comtesse russe chez laquelle nous » sommes. » On juge combien ces mots excitèrent la curiosité de Georges. « Vous » la connaissez? » dit-il vivement. — « Il » n'y a pas trois semaines que je l'ai vue » pour la première fois : à peine lui ai-je » adressé la parole; mais je la connais... je la » connais très-bien; toutes ces femmes-là

» se ressemblent, et je les devine à leur » air de famille. Elle se dit d'une haute » naissance, et, en l'observant avec soin, » on découvre en elle les manières d'une » actrice ou d'une grisette; elle se dit Russe, » et je la crois Languedocienne ou Proven- » çale. Ce chevalier de Bircoff, qui tient » la banque, qu'elle a été charmée, dit- » elle, de retrouver par un heureux ha- » sard à Aix-la-Chapelle, n'a pas cessé un » instant d'être son agent et son associé; » ils avaient rendez-vous dans cette ville, » où ils ont feint de se rencontrer. Ces » gens-là n'inventent pas de ruses nou- » velles : ils se disent Français en Russie, » Russes en Hollande, Italiens en Angle- » terre; ils ne sont jamais du pays où on » les voit. Pauvre Dharville! on le mènera » loin, si toutefois il ne succombe pas de- » main. » — « Eh quoi! vous savez.... » — « Eh! parbleu, qu'est-ce qui l'ignore » dans la ville? » — « Parlez bas : malgré » la mauvaise opinion que vous avez de la

» comtesse, ayez pitié d'elle, et que le » bruit de cet horrible duel ne parvienne » pas à ses oreilles. » — « Elle le sait. » — « Elle le sait ! » — « Oui, sans doute; » Dharville a mis tous ses soins à lui ca- » cher sa querelle; il a craint d'alarmer » une femme qu'il croit tendrement éprise; » mais je vous garantis qu'elle est instruite. » Elle en gémit peut-être au fond du cœur, » mais il faut bien ouvrir sa maison et faire » son métier. Voyez avec quelle aisance » elle lui parle, quelle liberté d'esprit elle » conserve! Oh! ces femmes-là ont un ca- » ractère ferme. » Georges était au sup- plice. « Quant à vous, mon cher ami, » con- tinua le vieux joueur, « si vous êtes sage, » ne risquez pas la plus légère somme au » jeu. Perte ou gain, si vous avez com- » mencé, vous continuerez. Il n'y a pas de » liqueur enivrante qui monte aussi vite à » la tête. » Il se leva, et alla risquer à une des tables ce qui lui restait de sa petite somme quotidienne.

Toutes les révélations du vieux joueur avaient jeté l'épouvante dans l'âme de Georges. « Quel amas de turpitudes ! » se » disait-il ; » et cet homme ! ce cynique per- » sonnage, qui me fait de la morale, en » m'avouant sa honte ! qui veut me dé- » tourner du vice, et qui en fait son mé- » tier !.. C'est un coupe-gorge. » Plein de trouble et de confusion, il s'enfuit précipitamment.

Au moment ou il arrivait à la porte de son hôtel, une voiture entrait dans la cour ; il sut bientôt que le voyageur qui venait d'en descendre était le jeune Wanholl. Le nom de l'adversaire de son ami redoubla les angoisses dont son âme était déchirée. Ce qu'il avait appris sur la détestable maison dont il sortait, ce duel dont le moment approchait, le glaçaient de terreur ; il se voyait entouré de malheurs et de crimes. Il monta dans l'appartement de Dharville et s'abandonna aux plus affreuses réflexions.

Dharville, s'apercevant que son ami avait quitté les salons de la comtesse, ne tarda pas à le rejoindre. « Qu'est-ce ? » dit-il à Georges ; « pourquoi as-tu disparu si « promptement ? pourquoi ce front sou- » cieux ? Eh bien ! avais-je tort de van- » ter ma belle comtesse ? » — « C'est en » vain, » répondit Georges, « que je fatigue » mon imagination ; je ne vois aucun moyen » de prévenir un malheureux événement... » — « Au nom de notre amitié, je t'interdis » d'y songer. » — « Oui ! nos impitoyables » préjugés, un point d'honneur atroce, » absurde , nos mœurs si corrompues, si » barbares encore, quoique nous nous di- » sions civilisés, l'énormité de l'insulte..... » Ah ! mon cher Dharville, c'est là sur- » tout ce qui m'accable ; c'est toi qui t'es » livré au plus coupable emportement ; tu » as brutalement outragé Wanholl et tu » vas, peut-être, lui ôter la vie ;... et sa » femme, et son jeune enfant !.... » — « Je » t'en supplie, Georges, ménage-moi,

» écarte ces idées; elles me font frémir.....
» J'espère qu'il me tuera, » continua-t-il en reprenant sa légèreté. — « Que dis-
» tu? et moi! que deviendrai-je? » Il y eut un moment de silence entre les deux amis. Tout à coup Georges se lève, et d'un ton solennel, exalté : « Dharville,
» mon cher Dharville, écoute-moi! Non!
» tu n'ajouteras pas un crime à ta faute;
» non! tu n'essaieras pas d'assassiner l'im-
» prudent que tu as outrageusement frap-
» pé. Jure-moi qu'au moment où l'on
» vous aura remis les armes, au moment
» où l'un de vous devrait nécessairement
» périr, jure-moi que tu dirigeras le coup
» loin de ton adversaire. Si le sort t'a fa-
» vorisé, si c'est toi qui as reçu le pistolet
» chargé, je suis le plus heureux des hom-
» mes; tu vis, et tu n'es pas souillé d'un
» meurtre. Si le sort t'est contraire.... Oh!
» malheureux que je suis! » continua-t-il en se couvrant la tête de ses deux mains....
« Mais, au moins, le mouvement que tu
» auras fait pour détourner l'arme fatale

» de la poitrine du jeune Wanholl prouvera » que tu ne voulais pas sa vie, et que tu » n'as fait que t'exposer à la mort. » — « Oui! je te le jure, » s'écria Dharville, à qui l'exaltation de Georges s'était rapidement communiquée. Que je sois un infâme si je n'accomplis ce que tu me proposes! » Les deux amis s'embrassèrent; bientôt Georges se retira dans la chambre qu'on lui avait préparée.

L'ami de Dharville ne put fermer l'œil; mille idées l'assaillaient à la fois. A la crainte de la catastrophe qui se préparait venait se mêler le souvenir de Victorine. « Il y a trois jours encore, quel riant ave- » nir semblait s'ouvrir devant moi! L'heure » est déjà bien loin où je devais avoir » cette entrevue qui me présageait un sort » si heureux. Victorine, chère Victorine! » Oh! quelle différence entre la sinistre » journée de demain, et celle où je me » faisais un bonheur de vous déclarer mon » amour! »

CHAPITRE XIII.

CONDUITE ADROITE DU NIAIS.

Le jour commençait à paraître ; quatre heures sonnaient ; le rendez-vous était à six. Georges se leva, sa tête était brûlante, sa poitrine oppressée ; il avait besoin de respirer. En descendant pour se rendre au jardin, il entrouvrit la porte de son ami ; Dharville dormait profondément.

Au détour d'une allée, Georges rencontra un homme qui se promenait comme lui ; c'était Wanholl. Tous deux se reconnurent. Wanholl demanda quelle affaire amenait Georges à Aix-la-Chapelle. « Pour vous en instruire » lui dit Georges, « il doit suffire de vous apprendre que je

» suis l'ami du comte Dharville. » — » Vous, monsieur Dercy, son ami! »—« Je » ne prétends pas vous forcer à écouter son » éloge, mais tous ceux qui le connaissent » bien, l'aiment et le considèrent. » — « Je » ne voulais que vous exprimer ma sur- » prise du hasard qui me fait trouver dans » un homme avec qui j'ai eu d'honorables » relations, un ami de mon adversaire. » D'autres avant vous m'ont vanté la no- » blesse de sentimens, et le courage de » M. Dharville; votre amitié ne peut qu'a- » jouter à l'opinion que j'avais de ses qua- » lités. » Wanholl prononça ces paroles » avec tout le flegme que Georges avait précédemment remarqué en lui. « Pourquoi » faut-il, dit Georges, que mon ami se soit » porté envers vous à un excès.... Son édu- » cation, ses habitudes rendent un pareil » procédé vraiment inconcevable. » — « Oh! moi-même, je l'avais poussé à bout; » il y avait du vin de Champagne dans nos » têtes. »—« Et vous allez....! Ah! quel que

» soit le résultat de cette matinée, j'en » conserverai des regrets éternels. Il est » affreux pour moi de penser que je ne » reverrai plus mon ami, ou que sa vue me » rappellera sans cesse la perte d'un homme » qui avait acquis des droits à mon estime. » — « Si je succombe, ne vous exagérez » point les torts de M. Dharville. Je vous » parle avec le calme d'un homme qui a » fait le sacrifice de sa vie. L'outrage que » j'ai reçu ne peut se réparer que par le » sang. Il faut que je périsse ou que je le » tue; mais je ne suis point injuste; c'est » moi qui ai commis la première faute. » Dharville est jeune, libre; il pouvait très- » bien, sans se compromettre, se trouver » dans la maison que nous fréquentions en- » semble. Mais moi, époux et père! devais- » je y paraître? Son tort tient à la fougue » de son caractère; moi, j'ai trahi des de- » voirs sacrés. Je voudrais pouvoir être gé- » néreux envers lui. » — « Qui vous en » empêche? » — « C'est impossible! » —

« Vous vous reprochez des torts ; qu'une » noble action les efface. Vous pouvez, sans » accroître ni diminuer le danger pour vous, » l'écarter de votre adversaire » — « Comment? » — « Tirez en l'air... » — « Qu'osez-vous proposer ? » — « Quelque chose » qui peut paraître étrange au premier » coup-d'œil ; mais réfléchissez. » Après un moment de silence : « Non, non! » reprit Wanholl. « Si je portais à ce point la gé- » nérosité, vous sauriez dans votre recon- » naissance, trouver les moyens d'engager » M. Dharville à ménager ma vie. Un pa- » reil arrangement est inadmissible dans » une telle affaire. » Georges ne répondit point. Ils continuaient de se promener: Wanholl s'arrêta, regarda Georges d'un air animé. « Me donneriez-vous votre parole » d'honneur, » lui dit-il, « que, si je vous » promettais d'épargner le comte Dharville, » vous ne lui diriez rien, absolument rien » qui pût l'engager à m'épargner moi- » même? » Georges resta quelques instans

sans répondre. « Oui » dit-il ensuite, je » vous donne ma parole d'honneur que je » ne dirai rien à Dharville qui puisse l'en- » gager à vous épargner. Vous m'enten- » dez » ajouta-t-il en appuyant sur les mots, « je ne lui dirai rien. » — « Ne » craignez plus pour votre ami, » répliqua Wanholl, en serrant la main de Georges. Il y avait bien un peu de subtilité, je dirai même de subtilité jésuitique dans le discours de Georges : c'était la première fois qu'il se permettait une parole équivoque ; l'imminence du danger l'y forçait. Wanholl ne tarda pas à le quitter pour aller chercher son témoin. Oh ! de quel poids Georges se sentit soulagé en allant rejoindre son cher Dharville.

Ils arrivèrent bientôt sur le lieu du combat. Georges reconnut dans le témoin de Wanholl, le vieux joueur qui la veille, chez la comtesse de Steykew, s'était permis de lui donner des leçons dont lui-même ne savait pas profiter. Ce ne fut que là qu'il

apprit son nom et sa qualité; c'était un ancien officier Irlandais, ré uit à la demi-paie, et qu'on nommait le capitaine Grégor. Il salua gravement les trois jeunes gens. Mes « bons amis, » dit-il aux deux combattans, « je vois avec peine deux aimables gentle-» mans, dont l'un va, suivant toute appa-» rence, périr par la main de l'autre. A » tout événement, j'ai pris les précautions » d'usage : il y a derrière ce mur, à cent » pas, un chirurgien habile, expérimenté » pour ces sortes d'occasions; il a été ma-» jor dans mon régiment. Je l'ai trouvé ici » à la suite de lord Farquer, à qui lui-» même a conseillé les eaux; il est prêt à » se montrer à mon premier signal. Main-» tenant, j'ai un conseil à vous donner, » c'est de terminer bien vite votre affaire. » Promenez-vous paisiblement sous ces » arbres, tandis que M. Dercy et moi » nous allons, derrière cette petite haie, » charger un des deux pistolets que voici. » Reposez-vous sur moi : tout se passera

» dans les règles. » Georges et lui se retirèrent derrière la petite haie. M. Grégor, tout en chargeant un seul pistolet, dit à Georges : « Voilà le trente-septième duel » dans lequel je me trouve acteur ou té- » moin ; mais je n'ai assisté que trois fois » à un combat de cette nature ; une fois » pour mon compte, deux fois pour des » amis. » Georges avait commencé par sourire en lui-même de la gravité avec laquelle le vieux témoin présidait aux apprêts de ce duel, qui ne pouvait plus avoir de suites fâcheuses ; mais à ces derniers mots, il se sentit révolté de la tranquillité que cet Irlandais mettait à raconter ses homicides prouesses, et envisageait un duel, dont le résultat nécessaire devait encore lui paraître si terrible. Georges et Grégor rejoignirent les deux champions.

« Procédons rapidement et méthodique- » ment, » dit M. Grégor. « Voici des dés : » celui qui amènera le plus haut point, choi- » sira l'un des deux pistolets. Monsieur

» Wanholl, vous êtes l'offensé, jouez le pre-» mier. » Vanholl amena six-quatre ; Dharville amena double-deux. Wanholl prit le pistolet qui était le plus près de lui. Wanholl et Dharville se placèrent à deux pas l'un de l'autre, et, au signal donné par le capitaine, tous deux tirèrent en l'air : le coup de Dharville partit. Wanholl surpris regardait Georges d'un air défiant; mais Dharville lui fit de nobles et franches excuses, en lui offrant de recommencer. Wanholl, quoique fort touché, hésitait : « Messieurs, » dit M. Grégor, « j'estime que les choses ne » doivent pas aller plus loin ; et, quand je » suis satisfait, tout le monde doit l'être. Par » Saint-Patrice ! je vous tiens l'un et l'autre » pour braves et magnanimes. » Wanholl tendit la main à Dharville, et ils s'embrassèrent. « Maintenant, » dit Grégor, « il ne s'agit » plus que de rassembler les personnes qui » ont été témoins de la querelle, et de leur » attester que l'honneur est satisfait. Il » n'y a pas de temps à perdre pour la con-

» vocation; j'en fais mon affaire; mais
» d'abord je vais congédier le chirurgien-
» major de mon régiment. »

En retournant à la ville, Wanholl, qui avait repris un peu de gaieté, pria ces messieurs de venir passer un jour ou deux au château qu'il possédait à trois lieues d'Aix-la-Chapelle, et que sa femme habitait. Dharville et le capitaine Grégor acceptèrent avec empressement. Georges se sentait rappelé vers Paris; cependant tous les dangers n'étaient point finis pour son ami; il songeait à l'amour aveugle de Dharville pour cette honnête comtesse de Steykew, et il regardait comme un devoir de l'en guérir. Ne sachant encore quels moyens employer, il consentit à le suivre chez Wanholl.

Pendant qu'on sellait les chevaux, qu'on s'occupait des préparatifs du voyage, le capitaine Grégor avait convoqué les convives de la table d'hôte, et leur faisait les déclarations solennelles qu'il croyait convenables. Dharville, se trouvant un mo-

ment seul avec Georges, le remercia vivement. « Quel service tu m'as rendu ! lui » dit-il ; sans toi, Wanholl était mort. » Juge combien je serais malheureux ! » Georges, effrayé, lui imposa silence; il tremblait qu'on ne vînt à découvrir ce qui s'était passé avant le combat. Il voulait laisser aux deux combattans tout l'honneur de la générosité ; dans sa modestie, le simple Georges mettait autant de soin à cacher ses bonnes actions que les hypocrites en mettent à cacher leurs vices.

On partit pour la propriété de Wanholl. « Monsieur Dharville, « dit celui-ci », que » cette journée nous soit utile à tous deux ; » je réforme ma vie ; je ne vous propose pas » précisément de m'imiter, je me borne » à vous conseiller de vous défier d'une » femme que vous connaissez mal. » — « Ah ! de grâce, » répondit Dharville avec vivacité, « changeons de discours ; je ne » souffrirai pas qu'on dise du mal de ma » chère comtesse. » A ces mots, le capi-

taine Grégor se contenta de sourire malignement, et la chaleur avec laquelle Dharville s'exprimait augmenta les alarmes de Georges. Plus il sentait l'importance d'arracher son ami à cette malheureuse passion, plus il était convaincu de l'impossibilité de lui faire entendre raison. « Puis» que vous l'exigez, » reprit Wanholl, « n'en » parlons plus. Mais avant de vous pré» senter à ma femme, je crois devoir vous » avouer tous mes torts envers elle. Pau» vre Amélie, combien j'ai compromis ton » bonheur! Il y a quatre ans, je me suis ma» rié par amour. Je vais bien vous étonner: » malgré ma vie dissipée, je n'ai pas cessé » un seul instant d'aimer ma femme. Une » idée imprudente, une idée folle a failli » me perdre. J'ai voulu jouir de tous les » plaisirs à la fois, mener dans ma maison » la vie d'un bon mari, et une vie de gar» çon dans le monde; j'étais infidèle et je » veillais avec un soin extrême au repos » de ma femme. Nous habitions Bruxelles;

» craignant que mes aventures ne fissent
» un peu de bruit, j'engageai avec ten-
» dresse mon Amélie à venir habiter le
» château où nous allons. Je lui fis un ta-
» bleau enchanteur du sort dont nous
» jouirions, en vivant l'un pour l'autre
» dans cette solitude. A peine y fûmes-
» nous arrivés, que, poursuivant l'exé-
» cution de mes projets, je prétextai des
» affaires; j'annonçai avec un grand air
» de douleur qu'un maudit procès rendrait
» ma présence fréquemment nécessaire à
» Aix-la-Chapelle. Habitant mon château,
» et faisant des excursions à la ville, je
» crus mon plan réalisé; je m'étais bien
» trompé. Tous mes plaisirs étaient trou-
» blés; à la ville, à la campagne, j'avais
» des craintes, des inquiétudes; je me
» faisais des reproches de tromper tout le
» monde; je devenais maussade, grondeur
» chez moi et chez les autres: on ne peut
» réunir tous les plaisirs. C'en est fait, me
» voilà décidé! je choisis les plus certains

» et les plus doux ; je retourne à ma » femme. »

Wanholl, en arrivant, présenta ses nouveaux amis à sa femme, et presque aussitôt : « Ma chère amie, » lui dit-il en l'embrassant avec tendresse, « j'ai une » bonne nouvelle à t'apprendre ; tous mes » procès sont terminés ; je ne te quitterai » plus. » A ces mots, madame Wanholl, qui était fort jolie, mais qui, au premier coup d'œil, avait paru un peu mélancolique, fit éclater la plus grande joie, et sa gaieté l'embellissait encore. Elle reçut de la manière la plus aimable les trois personnages que son mari lui amenait, et sans se douter que le matin même l'un des trois avait eu à sa disposition la vie du père de son enfant. Combien Dharville était touché de ce tableau d'un bon ménage ! combien il se félicitait tout bas de n'avoir pas tué cet heureux mari ! Georges voulut profiter de son émotion, et, tandis qu'on se promenait au jardin, il lui adressa

les plus vives instances pour l'engager à retourner avec lui à Paris ; tous ses efforts furent inutiles. Dharville l'écoutait en riant, reconnaissait que son ami prêchait à merveille, mais lui déclarait qu'il n'était pas en humeur de profiter du sermon; puis, se rapprochant de la compagnie, il débitait à madame Wanholl les plus aimables complimens. Le capitaine Grégor, qui avait entendu quelques mots de la conversation des deux amis, dit à Georges : « Mon bon ami, votre camarade est un » entêté; il est fort à craindre que la com- » tesse et son chevalier de Bircoff ne lui » fassent voir bien du pays. Tout ceci peut » finir très-mal pour lui. Par St.-Patrice! » les magistrats de cette bonne ville d'Aix- » la-Chapelle ne feraient que leur devoir » en nous débarrassant de ces deux intri- » gans. J'y perdrais une guinée par jour; » mais je la retrouverais ailleurs. Puisque » cette femme et son amant, ou son mari, » car il est l'un ou l'autre, se disent nés en

» Russie, pourquoi ne pas leur en faire » reprendre la route? »

Pendant le dîner, madame Wanholl fut charmante; elle avait cette douce amabilité que donne le bonheur; son mari était radieux; ses petits soins pour sa femme ressemblaient à ceux d'un amant. La conversation de Dharville fut brillante; Georges était silencieux. Au dessert, le capitaine Grégor avait la tête fort échauffée; plus d'une fois, on trembla que ses plaisanteries ne devinssent des révélations indiscrètes qui n'éclairassent madame Wanholl tant sur la conduite de son mari que sur le duel qui en avait été la suite; heureusement on en fut quitte pour deux toasts qu'il porta, l'un aux maris fidèles, l'autre à la gloire des braves.

A peine fut-on levé de table que, sans prendre congé, sans rien dire à personne, Georges disparut. « Eh bien! où est-il donc? » dit Dharville, qui le premier remarqua son absence. On apprit par les valets que Georges

retournait à Aix-la-Chapelle, et qu'il devait repartir pour Paris le lendemain à neuf heures du matin. Dharville l'excusa de son mieux auprès de monsieur et de madame Wanholl : « Cela me privera du plaisir de » rester plus long-temps chez vous, » leur dit-il, « car je veux lui faire mes adieux. » — « J'irai avec vous » dit Wanholl ; « je » n'ai eu qu'à me louer à Paris des pro- » cédés de M. Dercy, et ici je lui ai encore » de bien plus grandes obligations. »

CHAPITRE XIV.

UNE INTRIGANTE ET UN CHEVALIER D'INDUSTRIE.

Georges n'avait quitté brusquement la maison de M. Wanholl que pour s'occuper des moyens d'arracher son ami aux piéges dressés contre lui par la comtesse de Steykew et le chevalier de Bircoff. S'adresser aux magistrats, comme le capitaine Grégor semblait le désirer... c'était un parti extrême auquel sa délicatesse répugnait. Cependant si c'était sa seule ressource !.... Il avait ouï dire que dans plus d'une famille, on était parvenu à se délivrer d'intrigans qui gênaient, en leur offrant quelques sommes ; cela ne vaudrait-il pas mieux que d'invoquer les lois en pays

étranger, contre des gens qu'il n'était pas chargé de poursuivre. Combien il se félicitait que Dharville n'eût pas eu besoin des mille louis qu'il avait apportés avec lui; pour un peu d'or, il allait sauver son ami.

Sans perdre un instant, il s'achemina vers la maison de madame la comtesse; tout en marchant, il lui vint de nouvelles idées. « Eh! pourquoi, » se dit-il, « donner de l'argent à ces gens-là? Ne serait-ce » pas une duperie? Ne sera-t-il pas tou» jours temps d'ailleurs? Essayons d'un » autre moyen. » Que ses sensations étaient différentes de celles qu'il avait éprouvées à sa première entrée dans la maison de jeu! La veille, il était venu en triste observateur, redoutant une terrible catastrophe, n'ayant point d'opinion fixe sur les gens dont son ami Dharville était entouré : cette fois il venait faire une bonne action, il venait accomplir un acte d'amitié. Sûr qu'il allait avoir affaire à des fripons, il se trouvait une si grande supériorité sur eux!

jamais il n'avait été plus à son aise; il était tout surpris de se sentir dégagé de sa timidité habituelle.

Il y avait encore plus de monde que la veille chez la comtesse, quoique ce ne fût pas un jour de bal; c'était une cohue! Au moment où Georges entra dans le salon, tous ceux qui ne se pressaient pas autour des tables de jeu étaient divisés en groupes où l'on parlait avec chaleur. Dans tous ces groupes, le duel qui avait eu lieu le matin faisait l'objet de l'entretien; chacun disait ce qu'il en savait, en y ajoutant suivant l'usage, quelques traits de son invention; mais chacun s'accordait à vanter la bravoure et la générosité des deux champions, la présence d'esprit et la loyauté des deux témoins.

Tous les regards se tournèrent sur Georges dès qu'on l'aperçut. Quoiqu'il ne fût arrivé que de la veille, quoiqu'il n'eût paru qu'un instant dans les salons de la comtesse, il était déjà connu. On savait

qu'il avait été un des témoins ; le capitaine Grégor avait fait de M. Dercy un pompeux éloge ; n'en était-ce pas assez pour qu'il parût aux yeux de tous ces joueurs un personnage très-important, très-respectable ? On fit cercle autour de lui; on semblait attendre qu'il prît la parole et qu'il donnât des détails sur le duel ; quelques-uns même se permirent de l'interroger. Georges leur répondit avec politesse, avec réserve, et ne jugea point à propos de satisfaire leur curiosité. Il cherchait des yeux la comtesse et M. le chevalier de Bircoff. A l'autre extrémité de la salle où il se trouvait, il distingua madame la comtesse assise et entourée d'adorateurs. En regardant dans une salle voisine, il vit M. le chevalier, qui pour l'instant ne tenait pas la banque, et debout, proposait et tenait des paris. Georges rassembla ses idées, sourit à celles qui lui vinrent à l'esprit, et, en évitant les regards de la comtesse, il entra dans la salle où était M. de Bircoff,

fit le tour de la table et se trouva derrière lui.

« Un mot, je vous prie, » lui dit-il avec civilité, mais d'un ton ferme et en lui frappant doucement sur l'épaule. « Une » affaire importante exige que je vous » parle à l'instant. » Georges et le chevalier se retirèrent à l'écart. « Vous êtes lié » avec la dame chez laquelle nous nous » trouvons ? » continua Georges. — « Je » m'en fais honneur. » — « Il s'agit de lui » donner un avis salutaire. » — « Com» ment? » — « Peut-être ai-je tort, » reprit Georges, « de vouloir lui être utile, mais » on doit toujours des égards aux dames, » n'est-il pas vrai? » — « Je m'honore de penser ainsi. » — « La famille du comte » Dharville est puissante et considérée en » France; vous savez que son père est no» tre ambassadeur dans une des principales » cours du Nord? » — « On me l'a dit. » — « On sait que mon ami est atteint d'une » vive passion pour cette dame; on sait

» qu'une affaire d'honneur très-inquié-
» tante en a été la suite; on a pris des ren-
» seignemens. » Ici le chevalier, qui était de plus en plus attentif, commença visiblement à se troubler. Georges ajouta : « Cette dame
» se dit Russe, veuve d'un comte de Stey-
» kew; elle n'est point Russe, son nom est
» emprunté, ses titres sont faux. » — « Quoi! vous présumeriez ... » — « Je ne
» présume pas, j'affirme. Or, dans tous les
» pays, les lois donnent aux magistrats un
» pouvoir presque arbitraire contre les
» étrangers qui abusent de l'hospitalité.
» Un péril imminent menace votre amie
» madame la comtesse. » — « Monsieur, » reprit vivement le chevalier, « prétendez-
» vous m'insulter? » — « Moi, monsieur,
» je ne vous parle pas de vous : est-ce vous
» insulter que de vous prier de rendre un
» bon office à une femme à laquelle vous
» vous intéressez? » — « En vérité, » dit le chevalier en se radoucissant, « vous me
» jetez dans une surprise... Il m'est impos-

» sible de croire... je suis certain... » — « Ah! ces femmes-là ont de l'adresse, » répliqua Georges en souriant, « d'aussi ha-» biles que vous en ont été dupes. Soyez » généreux, avertissez madame la comtesse » qu'elle n'a qu'un moyen, un seul, de » prévenir un fâcheux éclat, c'est de quit-» ter Aix-la-Chapelle sans retard. » — « Je » ne sais, monsieur, si je dois accepter » l'étrange commission... Madame de Stey-» kew se justifiera, je l'espère. » — « Point » de bruit, remettez-vous au jeu. Quand la » foule aura disparu, vous raconterez à » madame la comtesse ma conversation » avec vous, et si vous m'en croyez, con-» seillez-lui de partir. Moi, je suis accouru » à Aix-la-Chapelle par pure amitié; mais » qui sait ce que pourra faire et ce que » peut-être a déjà fait le duc de ***, à qui » le marquis Dharville, en partant pour » son ambassade, a recommandé son fils. » Georges quitta le chevalier qui, tout pâle et fort préoccupé, alla se remettre au jeu.

Bientôt Georges retourna dans la première salle et s'approcha de madame Steykew. A son aspect, elle se lève, et avec l'air de la plus vive inquiétude, elle lui demande des nouvelles de son ami Dharville. « Est-il donc vrai que ce matin il » ait eu un duel avec M. Wanholl? que » vous ne soyez venu à Aix-la-Chapelle que » pour être un des témoins? Ah! de grâce, » faites cesser mon affreuse anxiété. » Georges s'empressa de la rassurer: « Mais, » ajouta-t-il en baissant la voix, « si je puis » vous donner de bonnes nouvelles du » comte Dharville, en revanche j'en ai de » bien mauvaises pour un homme à qui, » je crois, vous prenez quelque intérêt. » — « Eh! qui donc? » dit vivement la comtesse en se rasseyant, en faisant asseoir Georges auprès d'elle, et en lui parlant de même à voix basse, « Ce monsieur, qui se » fait appeler le chevalier de Bircoff... » — « Comment! qui se fait appeler!.... mais » c'est son nom;... quel conte vous a-t-on

» fait? » — « J'ai bien peur que ce ne » soit lui qui vous ait fait des contes! » — » Vous supposeriez que je me serais laissée tromper.... » — « Oh! ces hommes-» là sont fort adroits; on en a vu et l'on en » voit encore à Paris, à Londres, partout, » tromper des femmes très-distinguées par » leur naissance, leur éducation, leur es-» prit. Les femmes sont si bonnes, si con-» fiantes! » Pressé de s'expliquer par la comtesse, qui montrait plus de curiosité que de crainte, Georges parla des pertes considérables que son ami avait faites en jouant contre le chevalier, des inquiétudes que devait avoir la famille de Dharville, des renseignemens qu'on avait pris et qui avaient révélé que le prétendu chevalier n'était qu'un intrigant. « Imposture! Calom-» nie! » répondit la comtesse. — « Je ne » crois pas; » repartit Georges, « mais, » dans tous les cas, M. le chevalier peut » en être la victime. Pour conjurer l'orage, » peut-être ferait-il bien de quitter cette

» ville. » — « Il ne craint rien. » — « A la
» bonne heure ; mais, à votre place, moi,
» je romprais avec cet homme-là, et par
» égard, je l'engagerais à partir,... à partir
» promptement. Qui sait si le courrier de
» France qui est arrivé, je crois, aujour-
» d'hui, n'a pas apporté quelque dépêche
» qui le concerne? » Après ces mots prononcés par Georges d'un ton à faire croire qu'il était plus instruit qu'il ne voulait le paraître, il changea de conversation. La dame, devenue inquiète, cherchait à le faire parler encore du chevalier de Bircoff; Georges répondait légèrement, d'un ton dégagé; bientôt il la salua et sortit.

Le lendemain, Georges, épuisé par les fatigues qui depuis plusieurs jours se succédaient pour lui, dormait encore profondément à neuf heures du matin, lorsque Dharville et Wanholl entrèrent dans sa chambre. « Ah! grâce au ciel, tu n'es pas
» encore parti, » dit Dharville. « Parbleu!
» tu es un singulier original de nous avoir

» quittés hier si précipitamment ; mais je ne » veux pas employer à te gronder le peu » de temps que j'ai à passer avec toi. Vite, » vite, qu'on nous serve à déjeuner. Nous » nous mettrons à table en attendant le » capitaine Grégor, qui va venir nous re- » joindre. Messieurs, je vous ai fait hier » un sacrifice, et ce matin, j'ai hâte de » revoir mon aimable comtesse. » Georges parla d'une manière sérieuse à son ami pour l'engager à partir avec lui. Wanholl crut devoir hasarder aussi quelques mots contre la comtesse. « En vérité, » dit Dharville, « je » suis un modèle de patience, et vous d'ob- » stination ! pourquoi vouloir troubler mon » bonheur ? cette femme est divine. » Tout en continuant l'éloge de madame Steykew, il mangeait, il buvait ; bientôt il se leva en disant que dans peu d'instans il reviendrait et serait tout à l'amitié.

« Où courez-vous donc si vite ? » dit le capitaine Grégor à Dharville, qui allait sortir. « Faire une visite... » — « A la

» chère comtesse, n'est-ce pas? » — « Vous » devinez juste. » — « Restez, mon bon » ami; elle est absente! » — « Absente! » — « Oui, c'est là nouvelle de la ville, et » voilà ce qui m'a retenu quelque temps, » dit Grégor en se mettant à table et se versant à boire. « La belle et son chevalier » sont partis cette nuit. » — « Son che- » valier? » — « Oui, ce monsieur qui se » faisait appeler le chevalier de Bircoff. » Le propriétaire de l'hôtel que la soi- » disant comtesse a oublié de payer a sonné » l'alarme. A ce signal, les marchands, les » fournisseurs sont accourus; les domes- » tiques sont errans autour de l'hôtel, les » oisifs s'informent, les créanciers jurent, » les plaisans rient; cela fait un bruit qui » remplit toute cette bonne ville d'Aix-la- » Chapelle. » Dharville était stupéfait; il regardait le capitaine sans proférer une parole. « Sait-on, » dit Wanholl, « quel » motif a pu les déterminer à cette fuite » précipitée? » — « Si l'on en croit des

» propos de valets, » répondit le capitaine, « cette nuit même, un homme officieux les » aurait charitablement prévenus que, sur » des avis venus de France, les magistrats » d'Aix-la-Chapelle allaient se mettre à leur » poursuite ; il n'en est rien, mais ils l'ont » cru. » Ici, Georges trembla que lui-même ne fût découvert comme l'auteur de ce double départ. « Alors, » continua Grégor, « plusieurs de nos joueurs et de » nos buveurs d'eau en ont raconté de » belles sur leur compte. » Il entra dans le détail de toutes les révélations qui venaient d'être faites sur les deux personnages. « Que vous avais-je dit, monsieur » Dercy? elle n'était pas plus comtesse qu'il » n'était chevalier. L'une, Catherine Motard, a été actrice à Colmar, maîtresse » d'un tripôt à La Haie; l'autre, Jérôme » Duchemin, a été garçon de paume et de » billard à Marseille, prevôt d'une salle » d'armes à Turin, espion de l'Autriche à » Milan; que sais-je? Quoi qu'il en soit,

» le pays en est délivré, et il faudra que
» j'aille jouer et dormir à la redoute. »

Dharville, après avoir été quelques momens absorbé dans ses réflexions, sembla tout à coup se réveiller. « Du vin de Champagne! » dit-il en riant. « J'en étais bien
» amoureux, mais je ne courrai pas après
» elle; mon cher Georges, rien n'empêche
» à présent que je ne retourne à Paris avec
» toi. » Grâce au vin de Champagne, le déjeuner finit par être fort gai; il se termina par de tendres adieux, et Georges emmena son ami.

Le capitaine rentra chez lui un peu ivre; M. Wanholl retourna près de sa femme. Elle avait été frappée des qualités aimables et brillantes du jeune Dharville. « Mais, » disait-elle à son mari, « ce M. Georges
» Dercy est bien triste, bien distrait; il
» paraît honnête homme, mais je lui crois
» peu d'esprit. »

FIN DU TOME SECOND.

